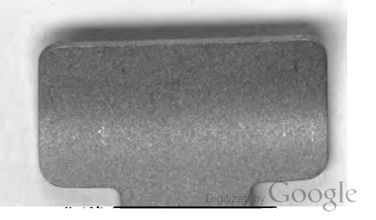
Poésies complètes de Charles d'Orléans

Charles (d'Orléans), Charles d' ...


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



POESIES FRANÇAISES

DE

CHARLES D'ORLÉANS

POÉSIES COMPLÈTES

DE

CHARLES D'ORLÉANS

REVUES SUR LES MANUSCRITS

AVEC

PRÉFACE, NOTES ET GLOSSAIRE

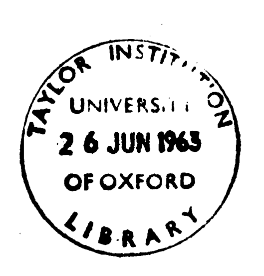
PAR

CHARLES D'HÉRICAULT

TOME II

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

1896


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
2 6 JUN 1963
OF OXFORD
LIBRARY

POÉSIES FRANÇAISES

DE

CHARLES D'ORLÉANS

CHANSONS.

CHANSON I.

Ce May, qu'Amours pas ne sommeille
Mais fait amans esliesser,
De riens ne me doy soussier,
Car pas n'ay la pusse en l'oreille.
Ce n'est mie doncques merveille
Se je vueil joye demener,
Ce May, qu'Amours pas ne sommeille
Mais fait amans esliesser.
Quant je me dors, point ne m'esveille,
Pource que n'ay à quoy penser,
Sy ay vouloir de demourer
En ceste vie nompareille,
Ce May, qu'Amours pas ne sommeille.

CHANSON II.

Tiengne soy d'amer qui pourra,
Plus ne m'en pourroye tenir,
Amoureux me fault devenir,
Je ne sçay qu'il m'en avendra.
Combien que j'ay oy, pieçà,
Qu'en amours fault mains maulx souffrir,
Tiengne soy d'amer qui pourra,
Plus ne m'en pourroye tenir.
Mon cueur devant yer accointa
Beauté qui tant le scet chierir
Que d'elle ne veult departir;
C'est fait, il est sien et sera.
Tiengne soy d'amer qui pourra.

CHANSON III.

Quelque chose que je dye
D'Amour ne de son povoir,
Touteffoiz, pour dire voir,
J'ay une Dame choisie,
La mieux en bien accomplie
Que l'en puist jamais veoir,
Quelque chose que je dye
D'Amour ne de son povoir.
Mais à elle ne puis mie
Parler, selon mon vouloir,
Combien que, sans decevoir,
Je suis sien toute ma vie,
Quelque chose que je dye.

CHANSON IV.

N'est elle de tous biens garnie
Celle que j'ayme loyaument!
Il m'est advis, par mon serment,
Que sa pareille n'a en vie.
Qu'en dittes vous? je vous en prie,
Que vous en semble vrayement ?
N'est elle de tous biens garnie
Celle que j'ayme loyaument!
Soit qu'elle dance, chante ou rie
Ou face quelque esbatement,
Faittes en loyal jugement,
Sans faveur ou sans flatterie,
N'est elle de tous biens garnie!

CHANSON V.

Quant j'ay nompareille maistresse
Qui a mon cueur entierement,
Tenir me veuil joyeusement,
En servant sa gente jeunesse.
Car certes je suis en l'adresse
D'avoir de tous biens largement,
Quant j'ay nompareille maistresse
Qui a mon cueur entierement.
Or en ayent dueil ou tristesse
Envieux, sans allegement,
Il ne m'en chault, par mon serment,
Car leur desplaisir m'est liesse,
Quant j'ay nompareille maistresse.

CHANSON VI.

Dieu, qu'il la fait bon regarder
La gracieuse bonne et belle!
Pour les grans biens qui sont en elle,
Chascun est prest de la louer.
Qui se pourroit d'elle lasser!
Tousjours sa beaulté renouvelle.
Dieu, qu'il la fait bon regarder,
La gracieuse, bonne et belle!
Par deçà, ne dela la mer,
Ne sçay Dame, ne Damoiselle
Qui soit en tous biens parfais telle;
C'est un songe que d'y penser.
Dieu, qu'il la fait bon regarder!

CHANSON VII.

Par Dieu, mon plaisant bien joyeux,
Mon cueur est si plain de léesse,
Quant je voy la doulce jeunesse
De vostre gent corps gracieux!
Pour le regart de voz beaux yeulx
Qui me met tout hors de tristesse,
Par Dieu, mon plaisant bien joyeux,
Mon cueur est si plain de léesse!
Combien que parler envieux
Souventeffoiz moult fort me blesse,
Mais ne vous chaille, ma maistresse,
Je n'en feray pourtant que mieulx,
Par Dieu, mon plaisant bien joyeux.

CHANSON VIII.

Que me conseilliez vous, mon cueur,
Irai je par devers la belle,
Luy dire la paine mortelle
Que souffrez pour elle en doleur ?
Pour vostre bien et son honneur,
C'est droit que vostre conseil celle.
Que me conseilliez vous, mon cueur,
Irai je par devers la belle ?
Si plaine la sçay de doulceur
Que trouveray mercy en elle,
Tost en aurez bonne nouvelle.
G'y vois, n'est ce pour le meilleur;
Que me conseilliez vous, mon cueur?

CHANSON IX.

Ou regard de voz beaulx, doulx yeulx,
Dont loing suis par les envieux,
Me souhaide si tressouvent
Que mon penser est seulement
En vostre gent corps gracieux.
Savez pourquoy, mon bien joyeulx,
Celle du monde qu'ayme mieulx
De loyal cueur, sans changement,
Ou regart de vos beaulx, doulx yeulx,
Dont loing suis par les envieux,
Me souhaide si tressouvent ?
Pource que vers moy en tous lieux
J'ay trouvé plaisir ennuieux

Trop fort, puis le département
Que de vous fis derrainnement,
A regret merencolieux,
Ou regart de vos beaulx, doulx yeulx.

CHANSON X.

Qui la regarde de mes yeulx
Ma Dame, ma seule maistresse,
En elle voit, à grant largesse,
Plaisirs croissans de bien en mieulx.
Son parler et maintien sont tieulx
Qu'ilz mettent un cueur en liesse,
Qui la regarde de mes yeulx
Ma Dame, ma seule maistresse.
Tous la suient, jeunes et vieulx,
Dieu scet qu'elle n'est pas sans presse;
Chascun dit : C'est une déesse
Qui est descendue des cieulx,
Qui la regarde de mes yeulx.

CHANSON XI.

Ce mois de May, nompareille Princesse,
Le seul plaisir de mon joyeulx espoir,
Mon cueur avez et quanque puis avoir,
Ordonnez en comme dame et maistresse.
Pource, requier vostre doulce jeunesse
Qu'en gré vueille mon present recevoir,
Ce mois de May, nompareille Princesse,
Le seul plaisir de mon joyeulx espoir.
Et vous supply, pour me tollir tristesse,

Treshumblement et de tout mon povoir,
Qu'à m'esmayer ayez vostre vouloir
D'un reconfort bien garny de liesse,
Ce mois de May, nompareille Princesse.

CHANSON XII.

Commandez vostre bon vouloir
A votre treshumble servant,
Il vous sera obéissant
D'entier cueur et loyal povoir.
Prest est de faire son devoir,
Ne l'espargnez ne tant ne quant.
Commandez vostre bon vouloir
A vostre treshumble servant.
Mettez le tout à nonchaloir,
Sans lui estre jamais aydant,
S'en riens le trouvez refusant;
Essayez se je vous dy voir,
Commandez vostre bon vouloir.

CHANSON XIII.

Espoir, confort des malheureux,
Tu m'estourdis trop les oreilles
De tes promesses nompareilles,
Dont trompes les cueurs doloreux.
En amusant les amoureux
Et faisant baster aux corneilles,
Espoir, confort des maleureux,
Tu m'estourdis trop les oreilles.
Ne soies plus si rigoreux,

Mieux vault qu'à raison te conseilles,
Car chascun se donne merveilles
Que n'as pitié des langoreux,
Espoir, confort des maleureux.

CHANSON XIV.

Belle, se c'est vostre plaisir
De me vouloir tant enrichir
De reconfort et de liesse,
Je vous requier, comme maistresse,
Ne me laissiez du tout mourir ;
Car je n'ay vouloir ne desir,
Fors de vous loyaument servir,
Sans espargnier dueil, ne tristesse,
Belle, se c'est vostre plaisir
De me vouloir tant enrichir
De reconfort et de liesse.
Et s'il vous plaist à l'acomplir,
Vueilliez tant seulement bannir
D'avec vostre doulce jeunesse,
Dolent refus qui trop me blesse,
Dont bien vous me povez guerir,
Belle, se c'est votre plaisir.

CHANSON XV.

Paix ou tresves je requier, Desplaisance;
S'en toy ne tient, pas ne tendra à moy,
Que ne soyons desormais en requoy;
Accordons nous, chargons en Esperance.
Que gaignes tu à me faire grevence?

Assez me mets en devoir, sur ma foy.
Paix ou tresves je requier, Desplaisance;
S'en toy ne tient, pas ne tendra à moy.
  Ou combatons tellement à oultrance
Que l'un die : Je me rens ou ren toy;
Mieulx estre mort je vueil, s'estre le doy,
Qu'ainsi languir; d'offrir premier m'avance.
Paix ou tresves je requier, Desplaisance.

CHANSON XVI.

  Rafreschissez le chastel de mon cueur
D'aucuns vivres de Joyeuse Plaisance,
Car faulx Dangier, avec son aliance,
L'a assiegé, tout entour, de doleur.
  Se ne voulez le siege sans longueur
Tantost lever, ou rompre par puissance,
Rafreschissez le chastel de mon cueur
D'aucuns vivres de Joyeuse Plaisance.
  Ne souffrez pas que Dangier soit seigneur,
En conquestant soubz son obéissance
Ce que tenez en vostre gouvernance;
Avancez vous et gardez votre honneur,
Rafreschissez le chastel de mon cueur.

CHANSON XVII.

  Si je fais loyalle requeste,
Soing et Soucy, et bon vous semble,
Pour Dieu, accordons nous ensemble;
Qui tort a soit mis en enqueste.
  Quant vous, ne moy bien n'y aqueste,

Pour jugier droit conseil asemble,
Si je fais loyalle requeste,
Soing et Soucy, et bon vous semble.
Je ne requier aultre conqueste
Que d'Espoir qui larron ressemble
Et sans cause de mon cueur s'emble;
Dieu me secoure en cette queste,
Si je fais loyalle requeste!

CHANSON XVIII.

Se ma doleur vous saviés,
Mon seul joyeux pensement,
Je sçay bien certainement
Que mercy de moy auriés.
Du tout Refus banniriés
Qui me tient en ce tourment,
Se ma doleur vous saviés,
Mon seul joyeux pensement.
Et le don me donneriés
Que vous ay requis souvent,
Pour avoir allegement;
Jà ne m'en escondiriés,
Se ma doleur vous saviés.

CHANSON XIX.

Ne hurtez plus à l'uis de ma Pensée,
Soing et Soucy, sans tant vous traveiller,
Car elle dort et ne veult s'esveiller;
Toute la nuit en paine a despensée.
En dangier est, s'elle n'est bien pensée,

Cessez, cessez, laissez la sommeiller.
Ne hurtez plus à l'uis de ma pensée,
Soing et Soucy, sans tant vous traveiller.
  Pour la guerir Bon Espoir a pensée
Medicine qu'a fait apareiller;
Lever ne peut son chief de l'oreiller
Tant qu'en repos se soit recompensée;
Ne hurtez plus à l'uis de ma pensée.

CHANSON XX.

  Ma seule, plaisant, doulce joye,
La maistresse de mon vouloir,
J'ay tel desir de vous véoir,
Que mander ne le vous sauroye.
  Helas! pensez que ne pourroye,
Aucun bien, sans vous, recevoir,
Ma seule, plaisant, doulce joye,
La maistresse de mon vouloir.
  Car, quant Desplaisir me guerroye
Souventeffois, de son povoir,
Et je vueil reconfort avoir,
Esperance vers vous m'envoye,
Ma seule, plaisant, doulce joye.

CHANSON XXI.

  L'un ou l'autre desconfira
De mon Cueur et Merencolie;
Auquel que Fortune s'alye,
L'autre je me rens lui dira.
  D'estre juge me suffira,

Pour mettre fin en leur folye.
L'un ou l'autre desconfira
De mon cueur et Merencolie.
Dieu scet comment mon cueur rira,
Se gangne, menant chiere lye,
Contre ceste saison jolye,
On verra comment en yra;
L'un ou l'autre desconfira.

CHANSON XXII.

Je ne vueil plus riens que la mort,
Pource que voy que Reconfort
Ne peut mon cueur eslyesser.
Au meins me pourray je vanter
Que je souffre douleur à tort.
Car puis que n'ay d'Espoir le port,
D'Amours ne puis souffrir l'effort,
Ne doy je donc Joye laisser?
Je ne vueil plus riens que la mort,
Pource que voy que Reconfort
Ne peut mon cueur eslyesser.
Au Dieu d'Amours je m'en rapport
Qu'en peine suis bouté si fort
Que povoir n'ay plus d'endurer,
S'en ce point me fault demourer;
Quant est de moy, je m'y accort,
Je ne vueil plus riens que la mort.

CHANSON XXIII.

Qui? quoy? comment? à qui? pourquoy?
Passez, presens ou avenir,

Quant me viennent en souvenir,
Mon cueur en penser n'est pas coy.
  Au fort, plus avant que ne doy,
Jamais je ne pense en guerir;
Qui? quoy? comment? à qui? pourquoy?
Passez, presens ou avenir.
  On s'en peut rapporter à moy
Qui de vivre ay eu beau loisir,
Pour bien apprendre et retenir;
Assez ay congneu, je m'en croy,
Qui? quoy? comment? à qui? pourquoy?

CHANSON XXIV.

Belle que je cheris et crains,
En cest estat suis ordonné
Que Dangier m'a emprisonné
De vostre grant beaulté loingtains.
  N'il ne m'a de tous biens mondains
Qu'un souvenir abandonné.
Belle que je cheris et crains,
En cest estat suis ordonné.
  Mais de nulle riens ne me plains
Fors qu'il ne m'a tost raençonné;
Car bien lui seroit guerdonné,
Si j'estoye hors de ses mains,
Belle que je cheris et crains.

CHANSON XXV.

Je prens en mes mains voz debas
Desormais, mon cueur et mes yeulx;

Se longuement vous seuffre tieulx,
Moy mesmes de mon tour m'abas.
Pour vostre prouffit me combas,
Le desirant de bien en mieulx.
Je prens en mes mains voz debas
Desormais, mon cueur et mes yeulx.
Quant voz desirs souvent rabas
Desordonnez, en aucuns lieux,
Mon devoir fais, ainsi m'aid Dieux;
Passons temps en plus beaulx esbas,
Je prens en mes mains vos debas.

CHANSON XXVI.

Ma Dame, tant qu'il vous plaira
De me faire mal endurer,
Mon cueur est prest de le porter,
Jamais ne le refusera.
En esperant qu'il guerira,
En cest estat veult demourer,
Ma Dame, tant qu'il vous plaira,
De me faire mal endurer.
Une fois pitié vous prandra,
Quant seulement vouldrez penser
Que c'est pour loyaument amer
Vostre beaulté qu'il servira,
Ma Dame, tant qu'il vous plaira.

CHANSON XXVII.

Mon cueur se combat à mon eueil,
Jamais ne les trouve d'accort;

Le cueur dit que l'eueil fait rapport
Que tousjours lui accroist son dueil.
La verité savoir j'en vueil,
Que semble il qui ait le tort?
Mon cueur se combat à mon eueil,
Jamais ne les trouve d'accort.
Se je trouve que Bel Acueil
Ait getté entre eulx aucun tort,
Je le condampneray à mort;
Doy je souffrir un tel orgueil?
Mon cueur se combat à mon eueil.

CHANSON XXVIII.

De la regarder vous gardez
La belle que sers ligement,
Car vous perdrés soudainement
Vostre cueur, se la regardez.
Se donner ne le lui voulés,
Clignez les yeulx hastivement,
De la regarder vous gardez
La belle que sers ligement.
Les biens que Dieu lui a donnez
Emblent un cueur soubtilement.
Sur ce, prenez avisement,
Quant devant elle vous vendrez;
De la regarder vous gardez.

CHANSON XXIX.

Tant que Pasques soient passées,
Se nous avons riens trespassé,

Prions mercy du tems passé,
Et pour les ames trespassées,
Chascun pas à pas ses passées
Face, avant que soit trespassé,
Tant que Pasques oient passées,
Se nous avons riens trespassé.
Foleur a fait grandes passées,
Mains cueurs ont tout oultre passé;
Pource, par nous soit compassé
D'eschever faultes compassées,
Tant que Pasques soient passées.

CHANSON XXX.

Puis que je ne puis eschapper
De vous, Courroux, Dueil et Tristesse,
Il me convient süir l'adresse
Telle que me vouldrés donner.
Povoir n'ay pas de l'amender,
Car Doleur est de moy maistresse,
Puis que je ne puis eschapper
De vous, Courroux, Dueil et Tristesse.
Si manderay par un Penser
A mon las cueur vuit de liesse
Qu'il prengne en gré sa grant destresse,
Car il lui faut tout endurer,
Puis que je ne puis eschapper.

CHANSON XXXI.

Sans ce, le demourant n'est rien;
Qu'esse? je le vous ay à dire.

N'enquerez plus, il doit suffire,
C'est conseil que tressegret tien.
Pour tant n'y entendez que bien,
Autrement je ne le desire.
Sans ce, le demourant n'est rien;
Qu'esse? je le vous ay à dire.
S'ainsi m'esbas ou penser mien,
Et mainte chose faiz escripre
En mon cœur, pour le faire rire,
Tout ung est mon fait et le sien;
Sans ce, le demourant n'est rien.

CHANSON XXXII.

C'est fait, il n'en fault plus parler,
Mon cueur s'est de moy departy;
Pour tenir l'amoureux party,
Il m'a voulu abandonner.
Riens ne vault m'en desconforter
Ne d'estre dolent ou marry.
C'est fait, il n'en fault plus parler,
Mon cueur s'est de moi departy.
De moy ne se fait que mocquer,
Quant piteusement je lui dy
Que je ne puis vivre sans luy,
A paine me veult escouter.
C'est fait, il n'en fault plus parler.

CHANSON XXXIII.

Assez pourveu, pour de cy à grant piece,
Et plus qu'assez, de penser et anuy,
Je me treuve sans congnoistre nulluy
Qui se vente d'en avoir telle piece.

Fortune dit, qui tout mon fait despiece,
Que j'endure comme maint au jour d'huy
Assez pourveu, pour de cy à grant piece,
Et plus qu'assez, de penser et anuy.
Pourquoy souvent je metz soubz mon piece
Prenant confort d'Espoir, comme celluy
Qui me fye parfaittement en luy,
Ainsi remains, qui le croiroit, empiece,
Assez pourveu, pour de cy à grant piece.

CHANSON XXXIV.

Çà, venez avant, Esperance,
Or y perra que respondrez
Et comment vous vous deffendrez;
On se plaint de vous à oultrance.
L'un dit que promectez de loing,
Et qu'en estes bonne maistresse,
L'aultre que faillez au besoing,
En ne tenant gueres promesse.
Quoy que tardez, c'est la fiance
Qu'aux faiz de chascun entendez
Et au derrain guerdon rendrez;
Dy je bien, ou se trop m'avance?
Çà, venez avant, Esperance.

CHANSON XXXV.

Mon cueur, estouppe tes oreilles,
Pour le vent de Merencolie;
S'il y entre, ne doubte mye
Il est dangereux à merveilles;

Soit que tu dormes ou tu veilles
Fays ainsi que dy, je t'en prie :
Mon cueur, estouppe tes oreilles,
Pour le vent de Merencolie.
Il cause doleurs nompareilles,
Dont s'engendre la maladie
Qui n'est pas de legier guerie;
Croy moy, s'à Raison te conseilles,
Mon cueur, estouppe tes oreilles.

CHANSON XXXVI.

Se j'eusse ma part de tous biens
Autant que j'ay de loyauté,
J'en auroye si grant planté
Qu'il ne me fauldroit jamais riens.
Et si gaingneroye des miens,
Ma Dame, vostre voulenté,
Se j'eusse ma part de tous biens,
Autant que j'ay de loyauté.
Car pour asseuré je me tiens
Que vostre tresplaisant beauté
De s'amour me feroit renté,
Maugré Dangier et tous les siens,
Se j'eusse ma part de tous biens.

CHANSON XXXVII.

Pour les grans biens de vostre renommée,
Dont j'oy parler à vostre grant honneur,
Je desire que vous ayez mon cueur,
Comme de moy tresloyaument amée.

Tresoriere je vous voy ordonnée
A le garder en plaisance et doulceur,
Pour les grans biens de vostre renommée,
Dont j'oy parler à vostre grant honneur.
Recevez le, s'il vous plaist et agrée,
D i mien ne puis vous donner don meilleur;
C'est mon vaillant, c'est mon tresor greigneur,
A vous l'offre de loyalle pensée,
Pour les grans biens de vostre renommée.

CHANSON XXXVIII.

Aidez ce povre cayment,
Souspir, je le vous recommande ;
De vous, quant ausmone demande,
Ne se parte meschantement.
Son cas monstre piteusement,
Il semble que la mort actende.
Aidez ce povre cayment
Souspir, je le vous recommande.
Donnez lui assez largement,
Qu'il ne meure, Dieu l'en deffende;
Affin que n'en faictes amende,
Au jour d'amoureux jugement,
Aidez ce povre cayment.

CHANSON.

Réponse par Philippe de Boulainvilliers.

Hola, hola, souspir, on vous oit bien,
Vous vous cuidez embler trop coyement,

Contrefaisant ung peu le cayement,
Grant fain avez qu'on vous die : tien.
Vous ne querez que d'ung cueur le soustien,
C'est de tieulx gens tousjours l'esbatement.
Hola, hola, souspir, on vous oit bien,
Vous vous cuidez embler trop coyement.
Trop vous hastez, de vray, comme je tien,
Car l'on congnoist vostre fait clerement,
Une autreffoiz faictes plus saigement,
Car maintenant vous n'y gangnerez rien;
Hola, hola, souspir, on vous oit bien.

CHANSON.

Autre réponse par Gilles des Ourmes.

Hola, hola, souspir, on vous oyt bien.
C'est à ung sourt à qui il le fault faire,
Retrayez vous et pensez de vous taire,
Car Dangier oit si cler qu'il n'y fault rien.
Se d'aventure il vous oyt, si vous tien
Pour rué jus, car c'est vostre adversaire;
Hola, hola, souspir, on vous oyt bien.
C'est à ung sourt à qui il le fault faire.
Ne saillez plus, attendez aucun bien;
Vous voulez vous de vous mesmes deffaire!
Prenez conseil, quant c'est pour vostre affaire;
Et pour le mieulx, croyez, sans plus, le mien;
Hola, hola, souspir, on vous oyt bien.

CHANSON XXXIX.

En songe, souhaid et pensée
Vous voy, chascun jour de sepmaine,
Combien qu'estes de moy loingtaine,
Belle tresloyaument amée.
Pource qu'estes la mieulx parée
De toute plaisance mondaine,
En songe, souhaid et pensée
Vous voy, chascun jour de sepmaine.
Du tout vous ay m'amour donnée
Vous en povez estre certaine,
Ma seule Dame, souveraine,
De mon las cueur moult desirée
En songe, souhaid et pensée.

CHANSON XL.

De léal cueur, content de joye,
Ma maistresse, mon seul desir,
Plus qu'oncques vous vueil servir,
En quelque place que je soye.
Tout prest en ce que je pourroye,
Pour vostre vouloir adcomplir,
De léal cueur, content de joye,
Ma maistresse, mon seul desir,
En desirant que je vous voye,
A vostre honneur et mon plaisir,
Qui seroit briefment, sans mentir,
S'il fust ce que souhaideroye
De léal cueur, content de joye.

CHANSON XLI.

En faulte du logeis de Joye,
L'ostellerie de Pensée
M'est par les fourriers ordonnée,
Ne sçay combien fault que je y soye.
Autre part ne me bouteroye,
Content m'en tien; et bien m'agrée,
En faulte du logeis de Joye,
L'ostellerie de Pensée.
Je parle tout bas, qu'on ne l'oye,
Pensant de véoir, quelque année,
Qu'elle sera ma destinée
Et en quel lieu demourer doye,
En faulte du logeis de Joye.

CHANSON XLII.

Et bien, de par Dieu, Esperance
Esse doncques vostre plaisir?
Me voulez vous ainsi tenir
Hors et ens tousjours en balance?
Ung jour j'ay vostre bienveillance,
L'autre ne la sçay où querir.
Et bien, de par Dieu, Esperance,
Esse doncques vostre plaisir?
Au fort, puis que suis en la dance,
Bon gré maugré, m'y fault fournir,
Et n'y sçay de quel pié saillir,
Je reculle, puis je m'avance;
Et bien, de par Dieu, Esperance!

CHANSON XLIII.

Armez vous de joyeux Confort,
Je vous en pry, mon povre cueur,
Que Destresse, par sa rigueur,
Ne vous navre jusqu'à la mort.
Vous couvrant d'un pavaiz, au fort,
Tant qu'aurez passé sa chaleur,
Armez vous de joyeux Confort,
Je vous en pry, mon povre cueur.
Faittes bon guet, tant qu'elle dort;
Espoir dit qu'il sera seigneur,
Et fera vostre fait meilleur;
Contre Dangier qui vous fait tort,
Armez vous de joyeux Confort.

CHANSON XLIV.

Pour vous monstrer que point ne vous oublie,
Comme vostre, que suis où que je soye,
Presentement ma chançon vous envoye,
Or la prenez en gré, je vous en prie.
En passant temps, plain de merencolie,
L'autr'ier la fis, ainsi que je pensoye,
Pour vous monstrer que point ne vous oublie,
Comme vostre que suis où que je soye.
Mon cueur tousjours si vous tient compaignie,
Dieu doint que brief vous puisse veoir à joie!
Et, à briefz motz, en ce que je pourroye,
A vous m'offre du tout à chiere lye,
Pour vous monstrer que point ne vous oublie.

CHANSON XLV.

Tousjours dictes : Je vien, je vien,
Espoir! je vous congnois assez,
De voz promesses me lassez,
Dont peu à vous tenu me tien.
Je vous requier au besoin mien,
Legierement vous en passez.
Tousjours dictes : Je vien, je vien,
Espoir! je vous congnois assez.
Vous ne vous acquittez pas bien
Vers moy, quant ung peu ne cassez
Les soussiz que j'ay amassez ;
En me contentant d'un beau rien,
Tousjours dictes : Je vien, je vien.

CHANSON XLVI.

Loingtain de joyeuse sente
Où l'en peut tous biens avoir,
Sans nul confort recevoir,
Mon cueur en tristesse s'ente.
Par quoy convient que je sente
Mains griefz maulx, pour dire voir,
Loingtain de joyeuse sente,
Où l'en peut tous biens avoir.
En dueil a fait sa descente
De tous poins, sans s'en mouvoir ;
Et s'il fault qu'à mon savoir
Maugré mien je m'y consente,
Loingtain de joyeuse sente.

CHANSON XLVII.

Vivre et mourir soubz son dangier
Me veult faire Merencolie;
Jamais vers moy ne s'amolye,
Mais plaisir me faist estranger.
D'ainsi demourer, sans changier,
Se me seroit trop grant folie.
Vivre et mourir soubz son dangier
Me veult faire Merencolie.
Pour d'elle plus tost me venger,
Force m'est qu'à Confort m'alye,
Acompaigné de Chere Lye;
A le süir me vueil ranger,
Vivre et mourir soubz son dangier

CHANSON XLVIII.

Je ne prise point telz baisiers
Qui sont donnez par contenance,
Ou par maniere d'acointance;
Trop de gens en sont parçonniers.
On en peut avoir par milliers,
A bon marchié, grant habondance.
Je ne prise point telz baisiers
Qui sont donnez par contenance.
Mais savez vous lesquelz sont chiers
Les privez venans par plaisance;
Tous autres ne sont, sans doubtance,
Que pour festier estrangiers.
Je ne prise point telz baisiers.

CHANSON XLIX.

Pourtant, s'avale soussiz mains,
Sans macher, en peine confiz,
Si ne seront ja desconfiz,
Les pensers qui m'ont en leurs mains.
En ce propos seurement mains
Qu'ilz vendront à aucuns prouffiz,
Pourtant, s'avale soussiz mains,
Sans macher, à peine confiz.
Travail mettray, et soirs, et mains,
Autant ou plus quanques je fiz,
S'à les achever ne souffiz,
D'en faire quelque chose au mains,
Pourtant, s'avale soussiz mains.

CHANSON L.

Ma seule amour, ma joye et ma maistresse,
Puisqu'il me fault loing de vous demourer,
Je n'ay plus riens, à me reconforter,
Qu'un souvenir pour retenir lyesse.
En allegant, par Espoir, ma destresse,
Me conviendra le temps ainsi passer,
Ma seule amour, ma joye et ma maistresse,
Puisqu'il me fault loing de vous demourer.
Car mon las cueur, bien garny de tristesse,
S'en est voulu avecques vous aler,
Ne je ne puis jamais le recouvrer,
Jusques verray vostre belle jeunesse,
Ma seule amour, ma joye et ma maistresse.

CHANSON LI.

Trop entré en la haulte garne,
Mon cueur, d'ut, ré, mi, fa, sol, la,
Fut jà pieçà, quant l'afola
Le trait du regart de ma Dame.
Fors lui, on n'en doit blasmer ame,
Puis qu'ainsi fait, comme fol' l'a,
Trop entré en la haulte game,
Mon cueur, d'ut, ré, mi, fa, sol, la.
Mieulx l'eust valu estre soubz lame,
Car sottement s'en afola;
Si, lui dis je: mon cueur, hola!
Mais conte n'en tint, sur mon ame,
Trop entré en la haulte game.

CHANSON LII.

Se desplaire ne vous doubtoye,
Voulentiers je vous embleroye
Ung doux baisier privéement,
Et garderoye seurement
Dedens le tresor de ma joye.
Mais que Dangier soit hors de voye,
Et que sans presse je vous voye,
Belle que j'ayme loyaument,
Se desplaire ne vous doubtoye,
Voulentiers je vous embleroye
Un doux baisier privéement.
Jamais ne m'en confesseroye,
Ne pour larrecin le tendroye,

Mais grant aumosne vrayement;
Car à mon cueur joyeusement
De par vous le presenteroye,
Se desplaire ne vous doubtoye,

CHANSON LIII.

Pour nous contenter, vous et moy,
De bon cueur et entier povoir,
Ne s'espargne Léal Vouloir,
Viengne avant sans se tenir quoy.
Commandez moy je ne sçay quoy,
Vous verrez se feray devoir,
Pour nous contenter, vous et moy,
De bon cueur et entier povoir.
Se faulz, par l'amoureuse loy,
Mis en fossé de Nonchaloir
Soye, sans grace recevoir;
Baillez la main, prenez ma foy,
Pour nous contenter, vous et moy.

CHANSON LIV.

Malade de mal ennuieux,
Faisant la peneuse sepmaine,
Vous envoye, ma souveraine,
Un souspir merencolieux.
Par lui saurez, mon bien joyeux,
Comment desplaisir me demaine,
Malade de mal ennuieux,
Faisant la peneuse sepmaine.
Car aler ne pevent mes yeulx

Vers la beauté dont estes plaine,
Mais au fort, ma joye mondaine,
J'endureray pour avoir mieulx,
Malade de mal ennuieux.

CHANSON LV.

Tousjours dictes : Attendez, attendez;
Pas ne payez vos reconfors contens,
Joyeulx Espoir, dont maints sont malcontens,
Qui ne scevent comment vous l'entendez.
De Fortune, pour Dieu, l'arc destendez;
Ne souffrez plus qu'elle face contens.
Tousjours dictes : Attendez, attendez,
Pas ne payez vos reconfors contens.
Vostre grace tost sur moy estandez,
Vous congnoissez assez à quoy contens;
Plus ne perdray un tel tresor com temps
Ainsi que fait qui son eur met en dez;
Tousjours dictes : Attendez, attendez.

CHANSON LVI.

Resjouissez plus ung peu ma pensée,
Léal Espoir, et me donnez secours;
Tousjours fuyez et après vous je cours,
Où j'ay assezde paine despensée.
La verray je jamais recompensée?
Quelque office lui donnez en voz cours;
Resjouissez plus ung peu ma pensée,
Léal Espoir, et me donnez secours.
La penance soit par vous dispensée,

Car desormais mes temps deviennent cours;
Ne souffrez plus son plaisir en decours;
Veu que vers vous n'a faulte pourpensée,
Resjouissez plus ung peu ma pensée.

CHANSON LVII.

Comment vous puis je tant amer
Et mon cueur si tresfort haïr
Qu'il ne me chault de desplaisir
Qu'il puisse pour vous endurer?
Son mal m'est joyeux à porter,
Mais qu'il vous puisse bien servir.
Comment vous puis je tant amer
Et mon cueur si tresfort haïr!
Las! or ne deusse je penser
Qu'à le garder et chier tenir,
Et non pour tant, mon seul desir,
Pour vous le vueil abandonner.
Comment vous puis je tant amer!

CHANSON LVIII.

M'amye Esperance,
Pour quoy ne s'avance
Joyeulx Reconfort?
Ay je droit ou tort,
S'en lui j'ay fiance?
Peu de desplaisance
Prent en ma grevance,
Il semble qu'il dort.
M'amye Esperance,

Pour quoy ne s'avance
Joyeulx Reconfort.
Quoy qu'à lui je tence,
Pour sa bien vueillance
Acquerir ; au fort,
Je suis bien d'acort
D'attendre allegance,
M'amye Esperance.

CHANSON LIX.

Dedens mon sein, près de mon cueur
J'ay mussié un privé baisier
Que j'ay emblé, maugré Dangier,
Dont il meurt en paine et langueur.
Mais ne me chault de sa douleur,
Et en deust il vif enragier,
Dedens mon sein, près de mon cueur
J'ay mussié un privé baisier.
Se ma Dame, par sa doulceur,
Le veult souffrir, sans m'empeschier,
Je pense d'en plus pourchassier
Et en feray tresor greigneur
Dedens mon sein, près de mon cueur.

CHANSON LX.

D'Espoir, et que vous en diroye?
C'est ung beau bailleur de parolles,
Il ne parle qu'en parabolles,
Dont ung grant livre j'escriroye.
En le lisant, je me riroye,

Tant auroit de choses frivolles
D'Espoir; et que vous en diroye?
C'est ung beau bailleur de parolles.
  Par tout ung an ne le liroye,
Ce ne sont que promesses folles
Dont il tient chascun jour escolles;
Telles estudes n'esliroye
D'Espoir; et que vous en diroye?

CHANSON LXI.

  Passez oultre, Decevant Vueil,
Où portez vous cest estendart
De plaisant Attrayant Regart,
Soubz l'emprise de Bel Acueil?
  De ma maison n'entrez le sueil
Plus avant, tirez autre part.
Passez oultre, Decevant Vueil,
Où portez vous cest estendart?
  Vous taschez à croistre mon dueil,
Et gens engigner par votre art;
A! a! maistre sebelin regnart,
On vous congnoist tout cler à l'ueil;
Passez oultre, Decevant Vueil.

CHANSON LXII.

  Trop estes vers moy endebtée,
Vous me devés plusieurs baisiers,
Je vouldroye moult voulentiers
Que la debte fust acquittée.
  Quoy que vous soyez excusée

Que n'osez pour les faulx Dangiers,
Trop estes vers moy endebtée,
Vous me devez plusieurs baisiers.
J'en ay bonne lettre scellée,
Paiez les, sans tenir si chiers;
Autrement, par les officiers
D'Amours, vous serez arrestée :
Trop estes vers moy endebtée.

CHANSON LXIII.

Ma plus chiér tenue richesse
Ou parfont tresor de Pensée
Est soubz clef, seurement gardée,
Par Esperance, ma Déesse.
Se vous me demandez et qu'esse ?
N'enquerez plus, elle est mussée
Ma plus chier tenue richesse
Ou parfont tresor de Pensée.
Avecques elle, seul, sans presse,
Je m'esbas soir et matinée;
Ainsi passe temps et journée,
Au partir dy : Adieu maistresse,
Ma plus chier tenue richesse.

CHANSON LXIV.

Vostre bouche dit : Baisiez moy,
Se m'est avis quant la regarde;
Mais Dangier de trop près la garde,
Dont mainte doleur je reçoy.
Laissez m'avoir, par vostre foy,

Un doulx baisier, sans que plus tarde,
Vostre bouche dit : Baisiez moy,
Se m'est avis quant la regarde.
  Dangier me heit, ne sçay pourquoy,
Et tousjours Destourbier me darde;
Je prie à Dieu que mal feu l'arde !
Il fust temps qu'il se tenist coy,
Vostre bouche dit : Baisiez moy.

CHANSON LXV.

  Va tost, mon amoureux desir,
Sur quanque me veulx obéir,
Tout droit vers le manoir de Joye;
Et pour plus abregier ta voye,
Prens ta guide Doulx Souvenir.
  Metz peine de me bien servir
Et de ton message accomplir;
Tu congnois ce que je vouldroye ;
Va tost, mon amoureux desir,
Sur quanque me veulx obéir,
Tout droit vers le manoir de Joye.
  Recommandes moy à Plaisir;
Et se brief ne peuz revenir,
Fay que de toy nouvelles oye
Et par Bon Espoir les m'envoye;
Ne vueilles au besoing faillir;
Va tost, mon amoureux desir.

CHANSON LXVI.

Ou puis parfont de ma merencolie
L'eaue d'Espoir que ne cesse de tirer,

Soif de Confort la me fait desirer,
Quoy que souvent je la treuve tarie.
Nette la voy ung temps et esclercie,
Et puis après troubler et empirer
Ou puis parfont de ma merencolie
L'eaue d'Espoir que ne cesse de tirer.
D'elle trempe mon ancre d'estudie,
Quant j'en escrips, mais pour mon cueur irer,
Fortune vient mon pappier dessirer,
Et tout gette par sa grant felonnie
Ou puis parfont de ma merencolie.

CHANSON LXVII.

Je me metz en vostre mercy,
Tresbelle, bonne, jeune et gente,
On m'a dit qu'estes mal contente
De moy, ne sçay s'il est ainsi.
De toute nuit je n'ay dormy,
Ne pensez pas que je vous mente;
Je me metz en vostre mercy,
Tresbelle, bonne, jeune et gente.
Pource, treshumblement vous pry
Que vous me dittes vostre entente;
Car d'une chose je me vante
Qu'en loyauté n'ay point failly;
Je me metz en vostre mercy.

CHANSON LXVIII.

Monstrez les moy ces povres yeulx
Tous batuz et deffigurez,

Certes ilz sont fort empirez
Depuis hier qu'ilz valloient mieulx.
Ne se congnoissent ilz pas tieulx?
Mal se sont au matin mirez.
Monstrez les moy ces povres yeulx
Tous batuz et deffigurez.
Ont ilz pleuré devant leurs Dieux
Comme de leur grace inspirez?
Ou s'ilz ont mains travaulx tirez
Privéement en aucuns lieux?
Monstrez les moy, ces povres yeulx.

CHANSON LXIX.

S'il vous plaist vendre vos baisiers,
J'en achatteray voulentiers,
Et en aurés mon cueur en gage,
Pour les prandre par heritage,
Par douzaines, cens ou milliers.
Ne les me vendez pas si chiers
Que vous feriés à estrangiers;
En me recevant en hommaige,
S'il vous plaist vendre vos baisiers,
J'en achatteray voulentiers,
Et en aurez mon cueur en gage.
Mon vueil et mon desir entiers
Sont vostres, maugré tous dangiers,
Faittes, comme loyalle et sage,
Que pour mon guerdon et partage,
Je soye servy des premiers,
S'il vous plaist vendre vos baisiers.

CHANSON LXX.

Traitre regart, et que fais tu
Quant tu vas souvent *in questu?*
Tu fiers sans dire : garde toy ;
Et ne scés la raison pourquoy,
N'il ne t'en chault pas ung festu.
Tu es de couraige testu
Et de fureur trop *in estu*,
Change ton propos et me croy,
Traitre regart, et que fais tu
Quant tu vas souvent *in questu ?*
Tu fiers sans dire : garde toy.
On te deust batre devestu
Par my les rues *cum mestu*,
Par l'ordonnance de la loy ;
Car tu n'as leaulté, ne foy,
On le voit *in tuo gestu*,
Traitre regart, et que fais tu !

CHANSON LXXI.

Ma seule amour que tant desire,
Mon reconfort, mon doulx penser,
Belle, nompareille, sans per,
Il me desplaist de vous escrire.
Car j'aymâsse mieulx à le dire
De bouche, sans le vous mander,
Ma seule amour que tant desire,
Mon reconfort, mon doulx penser.
Las! or n'y puis je contredire,
Mais Espoir me fait endurer,

Qui m'a promis de retourner
En liesse mon grief martire,
Ma seule amour que tant desire.

CHANSON LXXII.

Anuy, Soussy, Soing et Merencolie,
Se vous prenez desplaisir à ma vie
Et desirez tost avancer ma mort,
Tourmentez moy de plus fort en plus fort,
Pour en passer tout à cop vostre envye.
Ay je bien dit? Nennil, je le renye,
Et, par conseil de Bon Espoir, vous prie
Que m'espargnez; ou vous me ferez tort,
Anuy, Soussy, Soing et Merencolie,
Se vous prenez desplaisir à ma vie,
Et desirez tost avancer ma mort.
Et qu'esse cy? je suis en resverie,
Il semble bien que ne sçay que je dye;
Je dy puis l'un, puis l'autre, sans accort;
Suis je enchanté? veille mon cueur ou dort?
Vuidez, vuidez de moy telle folie,
Anuy, Soussy, Soing et Merencolie.

CHANSON LXXIII.

Logiez moy entre voz bras,
Et m'envoyez doulx baisier
Qui me viengne festier
D'aucun amoureux soulas.
Tant dis que Dangier est las
Et le voyez sommeillier,

Logiez moy entre voz bras
Et m'envoyez doulx baisier.
Pour Dieu, ne l'esveillez pas
Ce faulx, envieux Dangier;
Jamais ne puist s'esveillier!
Faittes tost et parlez bas,
Logiez moy entre voz bras.

CHANSON LXXIV.

Se Dangier me tolt le parler
A vous, mon bel amy, sans per,
Par le pourchas des envieux,
Non plus qu'on toucheroit aux cieulx
Ne me tendray de vous amer.
Car mon cueur m'a voulu laissier
Pour soy du tout à vous donner
Et pour estre vostre en tous lieux,
Se Dangier me tolt le parler
A vous, mon bel amy, sans per,
Par le pourchas des envieux.
Tout son povoir ne peut garder
Que, sur tous autres, n'aye chier
Vostre gent corps, tresgracieux;
Et se ne vous voy de mes yeulx,
Pour tant ne vous veuil je changier,
Se Dangier me tolt le parler.

CHANSON LXXV.

Fault il aveugle devenir?
N'ose l'en plus les yeulx ouvrir,

Pour regarder ce qu'on desire?
Dangier est bien estrange sire,
Qui tant veut amans asservir.
  Vous lerrez vous anéantir,
Amours, sans remede querir ?
Nè peut nul Dangier contredire ?
Fault il aveugle devenir ?
N'ose l'en plus les yeulx ouvrir,
Pour regarder ce qu'on desire ?
  Les yeulz si sont fais pour servir,
Et pour raporter tout plaisir
Aux cueurs, quant ilz sont en martire.
A les en garder Dangier tire,
Est ce bien fait de le souffrir ?
Fault il aveugle devenir ?

CHANSON LXXVI.

  Regardez moy sa contenance,
Lui siet il bien à soy jouer ?
Certes, c'est le vray mirouer
De toute joyeuse plaisance.
  Entre les parfaittes de France
Se peut elle l'une advouer ?
Regardez moy sa contenance,
Lui siet il bien à soy jouer ?
  Pour fol me tien, quant je m'avance
De vouloir les grans biens louer,
Dont Dieu l'a voulu douer;
Ses faiz en font la demonstrance :
Regardez moy sa contenance !

CHANSON LXXVII.

Riens ne valent ses mirlifiques,
Et ses menues oberliques;
D'où venez vous, petit mercier?
Gueres ne vault vostre mestier,
Se me semble, ne voz pratiques.
Chier les tenez comme reliques,
Les voulez vous mettre en croniques.
Vous n'y gangnerez ja denier.
Riens ne valent ses mirlifiques,
Et ses menues oberliques;
D'où venez vous? petit mercier.
En plusieurs lieux sont trop publiques,
Et pource, sans faire repliques,
Desploiez tout vostre pannier,
Affin qu'on y puisse serchier
Quelques bagues plus auctentiques;
Riens ne valent ses mirlifiques.

CHANSON LXXVIII.

Petit mercier, petit pannier!
Pourtant se je n'ay marchandise
Qui soit du tout à vostre guise,
Ne blasmez, pource, mon mestier.
Je gangne denier à denier,
C'est loings du tresor de Venise,
(Petit mercier, petit pannier!)
Pourtant se je n'ay marchandise.
Et tandis qu'il est jour ouvrier,
Le temps pers quant à vous devise:

Je voys parfaire mon emprise
Et par my les rues crier :
Petit mercier, petit pannier!

CHANSON LXXIX.

Reprenez ce larron souspir
Qui s'est emblé soudainement,
Sans congié ou commandement,
Hors de la prison de Desir.
Mesdisans l'ont ouy partir,
Dont ilz tiennent leur parlement;
Reprenez ce larron souspir
Qui s'est emblé soudainement.
Se le meschant eust sçeu saillir
Sans noyse, tout privéement,
N'en peut chaloir; mais sotement
L'a fait; pource, l'en fault pugnir,
Reprenez ce larron souspir.

CHANSON LXXX.

L'ostellerie de Pensée,
Plaine de venans et alans
Soussiz, soient petitz ou grans,
A chascun est habandonnée.
Elle n'est à nul reffusée
Mais preste pour tout les passans
L'ostellerie de Pensée,
Plaine de venans et alans.
Plaisance chierement amée
S'i loge souvent, mais nuisans

Lui sont Ennuiz gros et puissans,
Quant ilz la tiennent empeschée
L'ostellerie de Pensée.

CHANSON LXXXI.

Fuyés le trait de doulx regard,
Cueur, qui ne vous savez deffendre,
Veu qu'estes desarmé et tendre,
Nul ne vous doit tenir couard.
Vous serés pris ou tost ou tard,
S'Amour le veult bien entreprandre;
Fuyez le trait de doulx regard,
Cueur, qui ne vous savez deffendre.
Retrayez vous sous l'estandart
De Nonchaloir, sans plus attendre;
S'à Plaisance vous laissiez rendre,
Vous estes mort, Dieu vous en gard!
Fuyez le trait de doulx regard.

CHANSON LXXXII.

Yver, vous n'estes qu'un villain,
Esté est plaisant et gentil,
En tesmoing de May et d'Avril
Qui l'acompaignent soir et main.
Esté revest champs, bois et fleurs,
De sa livrée de verdure
Et de maintes autres couleurs,
Par l'ordonnance de Nature.
Mais vous, Yver, trop estes plain
De neige, vent, pluye et grezil;

On vous deust bannir en exil.
Sans point flater, je parle plain,
Yver, vous n'estes qu'un villain.

CHANSON LXXXIII.

Mon seul amy, mon bien, ma joye,
Cellui que sur tous amer veulx,
Je vous pry que soyez joieux
En esperant que brief vous voye.
Car je ne fais que querir voye
De venir vers vous, se m'aist Dieux,
Mon seul amy, mon bien, ma joye,
Cellui que sur tous amer veulx.
Et se, par souhaidier, povoye
Estre emprès vous, un jour ou deux,
Pour quanqu'il a dessoubz les cieulx,
Outre rien ne souhaideroye,
Mon seul amy, mon bien, ma joye.

CHANSON LXXXIV.

Je le retiens pour ma plaisance,
Espoir, mais que léal me soit,
Et se jamais il me deçoit,
Je renie son acointance.
Nous deux avons fait aliance,
Tant que mon cueur tel l'aparçoit;
Je le retiens pour ma plaisance,
Espoir, mais que léal me soit.
Monstrer me puisse bien vueillance,
Ainsi que mon penser conçoit,

Dont mainte liesse reçoit;
Quant à moy, j'ay en lui fiance,
Je le retiens pour ma plaisance.

CHANSON LXXXV.

Je ne les prise pas deux blans
Tous les biens qui sont en amer,
Car il n'y a que tout amer
Et grant foison de faulx semblans.
Pour les maulx qui y sont doublans,
Pire que les perilz de mer,
Je ne les prise pas deux blans
Tous les biens qui sont en amer.
Ilz ne sont à riens ressemblans,
Car un jour viennent entamer
Le cueur et après embasmer;
Ce sont amourettes tremblans,
Je ne les prise pas deux blans.

CHANSON LXXXVI.

Hors du propos si baille gaige,
Ce n'est que du jeu la maniere,
Nulle excusacion n'y quiere,
Quoyque soit prouffit ou dommaige.
Tousjours parle plus fol que saige,
C'est une chose coustumiere;
Hors du propos si baille gaige,
Ce n'est que du jeu la maniere.
Se l'en me dit: Vous contez raige;
Blasmez ma langue trop legere;

Raison, de Secret tresoriere,
La tance, quant despent langaige
Hors du propos; si baille gaige!

CHANSON LXXXVII.

Au besoing congnoist on l'amy
Qui loyaument aidier desire,
Pour vous je puis bien cecy dire,
Car vous ne m'avez pas failly.
Mais avez, la vostre mercy,
Tant fait qu'il me doit souffire.
Au besoing congnoist on l'amy
Qui loyaument aidier desire.
Bien brief pense partir de cy
Pour m'en aler vers vous de tire;
Loisir n'ay pas de vous escrire,
Et pource, plus avant ne dy;
Au besoing congnoist on l'amy.

CHANSON LXXXVIII.

O tresdevotes créatures,
En ypocrisies d'amours
Que vous querez d'estranges tours
Pour venir à voz aventures!
Vous cuidez bien par voz paintures
Faire sotz, aveugles et sours,
O tresdevotes creatures,
En ypocrisies d'amours.
On ne peut desservir deux cures,
Ne prendre gaiges en deux cours;

Prenez les champs ou les faulbourgs,
Ilz sont de diverses natures,
O tresdevotes créatures.

CHANSON LXXXIX.

Que c'est estrange compaignie
De Penser joint avec Espoir!
Aidier scevent et decevoir
Ung cueur qui tout en eulx se fie.
Il ne fault jà que je le dye,
Chascun le peut en soy savoir
Que c'est estrange compaignie
De Penser joint avec Espoir.
D'eulx me plains et ne m'en plains mye,
Car mal et bien m'ont fait avoir;
Menty m'ont et aussi dit voir;
Je l'aveu et si le renye
Que c'est estrange compaignie.

CHANSON XC.

Sera el point jamais trouvée
Celle qui ayme loyauté
Et qui a ferme voulenté
Sans avoir legiere pensée?
Il convient qu'elle soit criée,
Pour en savoir la verité :
Sera el point jamais trouvée
Celle qui ayme loyauté?

Je crois bien qu'elle est deffiée
Des aliez de Faulceté,
Dont il y a si grant planté,
Que de paour elle s'est mussiée.
Sera el point jamais trouvée ?

CHANSON.

Réponse du duc Jehan de Bourbon.

Duc d'Orléans, je l'ay trouvée
Celle qui ayme loyauté,
Et qui a ferme voulenté,
Sans avoir legiere pensée.
Ja ne fault qu'elle soit criée,
J'en sçay assez la verité :
Duc d'Orléans, je l'ai trouvée
Celle qui ayme loyauté.
C'est ma Dame tresbien amée,
Qui a des biens si grant planté
Qu'el ne craint vostre Faulceté,
Ne de ceulx de vostre livrée ;
Duc d'Orleans, je l'ay trouvée.

CHANSON XCI.

Puis çà, puis là,
Et sus et jus,
De plus en plus,
Tout vient et va.

Tous on verra
Grans et menus,
Puis çà, puis là,
Et sus et jus.
Vieulx temps desjà
S'en sont courus,
Et neufz venus,
Que dea! que dea!
Puis çà, puis là.

CHANSON XCII.

Dieu vous conduie, Doulx Penser,
Et vous doint faire bon voyage,
Rapportez tost joyeux messaige
Vers le cueur pour le conforter.
Ne vueillez gueres demourer,
Exploittez comme bon et saige,
Dieu vous conduie, Doulx Penser,
Et vous doint faire bon voyage.
Riens ne vous convient ordonner,
Les secrez savez du couraige,
Besongnez à son avantaige
Et pensez de brief retourner.
Dieu vous conduie, Doulx Penser.

CHANSON XCIII.

Puis que par deçà demourons,
Nous Saulongnois et Beausserons,
En la maison de Savonnieres,

Souhaidez nous des bonnes chieres
Des Bourbonnois et Bourguignons.
  Aux champs, par hayes et buissons,
Perdrix et lyevres nous prendrons,
Et yrons pescher sur rivieres,
Puis que par deçà demourons,
Nous Saulongnois et Beausserons,
En la maison de Savonnieres.
  Vivres, tabliers, cartes aurons
Où souvent nous estudirons
Vins, mangers de plusieurs manieres;
Galerons, sans faire prieres,
Et de dormir ne nous faindrons,
Puis que par deçà demourons.

CHANSON XCIV.

  Les fourriers d'Amours m'ont logé
En un lieu bien à ma plaisance,
Dont les mercy de ma puissance
Et m'en tiens à eulx obligé.
  Afin que tost soit abregé
Le mal qui me porte grevance,
Les fourriers d'Amours m'ont logé
En un lieu bien à ma plaisance.
  Desjà je me sens alegé,
Car acointié m'a Esperance,
Et croy qu'amoureux n'a en France
Qui soit mieulx que moy hebergé:
Les fourriers d'Amours m'ont logé.

CHANSON XCV.

Penser, qui te fait si hardy,
De mettre en ton hostellerie
La tresdiverse compaignie
D'Ennuy, Desplaisir et Soussy.
Se congié en as, si le dy,
Ou se le fais par ta folie,
Penser, qui te fait si hardy,
De mettre en ton hostellerie.
Nul ne repose pour leur cry,
Boute les hors, et je t'en prie,
Ou il faut qu'on y remedie;
Veulx tu estre à tous ennemy,
Penser, qui te fait si hardy!

CHANSON XCVI.

D'ont vient ce souleil de Plaisance
Qui ainsi m'esbluyst les yeulx?
Beaulté, Doulceur, et encor mieulx
Y sont à trop grant habondance.
Soudainement luyst par semblance
Comme ung escler venant des cieulx;
D'ont vient ce souleil de Plaisance,
Qui ainsi m'esbluyst les yeulx?
Il fait perdre la contenance
A toutes gens, jeunes et vieulx;
N'il n'est eclipse, se m'aist Dieux,
Qui de l'obscurcir ait puissance;
D'ont vient ce souleil de Plaisance?

CHANSON XCVII.

Laissez moy penser à mon ayse,
Helas! donnez m'en le loisir ;
Je devise avecques Plaisir,
Combien que ma bouche se taise.
Quant Merencolie mauvaise
Me vient maintes fois assaillir,
Laissez moy penser à mon ayse,
Helas! donnez m'en le loisir.
Car affin que mon cueur rapaise,
J'appelle Plaisant Souvenir
Qui tantost me vient resjouir;
Pource, pour Dieu, ne vous desplaise,
Laissez moy penser à mon ayse.

CHANSON.

Par Fraigne.

Et où vas tu, petit souspir,
Que j'ay ouy si doulcement?
T'en vas tu mettre à saquement
Quelque povre amoureux martir?
Viens ça, dy moy tost, sans mentir,
Ce que tu as en pensement,
Et où vas tu, petit souspir,
Que j'ay ouy si doulcement?
Dieu te conduye à ton desir,
Et te remaine à sauvement ;
Mais je te requier humblement
Que ne faces ame mourir ;
Et où vas tu, petit souspir?

CHANSON XCVIII.

As tu ja fait, petit souspir?
Est il sur son trespassement
Le cueur qu'as mis à sacquement?
A il remede de guerir?
Tu as mal fait de le ferir
En haste, si piteusement.
As tu ja fait, petit souspir?
Est il sur son trespassement?
Amours, qui t'en doit bien pugnir,
A fait de toy son jugement;
Pren franchise hastivement,
Sauve toy, quant tu as loisir;
As tu ja fait, petit souspir?

CHANSON XCIX.

Levez ces cueuvrechiefs plus hault
Qui trop cueuvrent ces beaulx visages;
De riens ne servent telz umbrages,
Quant il ne fait hale ne chault.
On fait à Beaulté qui tant vault,
De la musser tort et oultraiges:
Levez ces cueuvrechiefs plus hault
Qui trop cueuvrent ces beaux visages.
Je sçay bien qu'à Dangier n'en chault,
Et pense qu'il ait donné gaiges
Pour entretenir telz usaiges;
Mais l'ordonnance rompre fault,
Levez ces cueuvrechiefs plus hault.

CHANSON C.

Deux ou trois couples d'Ennuys
J'ay tousjours en ma maison,
Desencombrer ne m'en puis,
Quoy qu'à mon povoir les fuis,
Par le conseil de Raison,
Deux ou trois couples d'Ennuys.
Je les chasse d'où je suis,
Mais en chascune saison,
Ilz rentrent par ung autre huis,
Deux ou trois couples d'Ennuys.

CHANSON CI.

Entre les amoureux fourrez,
Non pas entre les decoppez,
Suis, car le temps sans refroidy,
Et le cueur de moi l'est aussi.
Tel me véez, tel me prenez.
Jeunes gens qui Amours servez,
Pour Dieu, de moy ne vous mocquez,
Il est ainsi que je vous dy,
Entre les amoureux fourrez,
Non pas entre les decoppez,
Suis, car le temps sans refroidy.
Car, quant Amours servy aurez
Autant que j'ay, vous devendrez
Pareillement en mon party.
Et quant vous trouverez ainsy
Comme je suis, lors vous serez,
Entre les amoureux fourrez.

CHANSON CII.

Durant les treves d'Angleterre
Qui ont esté faittes à Tours,
Par bon conseil, avec Amours
J'ai prins abstinence de guerre;
S'autre que moy ne la desserre,
Content suis que tiengne tousjours,
Durant les treves d'Angleterre
Qui ont esté faittes à Tours.
Il n'est pas bon de trop enquerre
Ne s'empeschier ès faiz des cours;
S'on m'assault, pour avoir secours;
Vers Nonchaloir iray grant erre,
Durant les treves d'Angleterre.

CHANSON CIII.

La veez vous là, la lyme sourde,
Qui pense plus qu'elle ne dit,
Souventeffoiz s'esbat et rit
A planter une gente bourde.
Contrefaisant la coquelourde,
Soubz un malicieux abit,
La veez vous là, la lyme sourde,
Qui pense plus qu'elle ne dit.
Quelle part que malice sourde,
Tost congnoist s'il y a prouffit.
Benoist en soit le saint Esprit
Qui de si finete me hourde;
La veez vous là, la lyme sourde.

CHANSON CIV.

Helas! et qui ne l'aymeroit
De Bourbon le droit heritier,
Qui a l'estomac de papier
Et aura la goute de droit!
Se Lymosin ne lui aidoit,
Il mourroit, tesmoing Villequier.
Helas! et qui ne l'aymeroit
De Bourbon le droit héritier?
Jamais plus hault ne sailliroit,
S'elle lui monstroit ung dangier;
Et pource, Fayete et Gouffier
Aidiez chascun en votre endroit;
Helas! et qui ne l'aymeroit!

CHANSON CV.

Dieu vous envoye pascience,
Gentil conte Cleremontois,
Vous congnoissez, à ceste fois,
Qu'est d'amoureuse penitence.
Puis qu'estes hors de la presence
De celle que bien je congnois,
Dieu vous envoye pascience,
Gentil conte Cleremontois.
Vouer vous po ez aliance
A la riche, comme je croys;
Ne vous trou erez de ce mois,
Las! trop estes loing d'alegance;
Dieu vous envoye pascience.

CHANSON CVI.

Sauves toutes bonnes raisons,
Mieulx vault mentir pour paix avoir
Qu'estre batu pour dire voir ;
Pource, mon cueur, ainsi faisons.
Riens ne perdons, se nous taisons,
Et se jouons au plus savoir,
Sauves toutes bonnes raisons,
Mieulx vault mentir pour paix avoir.
Parler boute feu en maisons
Et destruit paix, ce riche avoir.
On aprent à taire et à veoir,
Selon les temps et les saisons,
Sauves toutes bonnes raisons.

CHANSON CVII.

Il souffist bien que je le sache,
Sans en enquerir plus avant ;
Car se tout aloye disant,
On vous pourroit bien dire : attache.
Nul de la langue ne m'arrache
Ce qu'en mon cœur je voys pensant ;
Il souffist bien que je le sache,
Sans en enquerir plus avant.
Ainsi qu'en blanc pert noire tache,
Vostre fait est si apparant
Que m'y treuve trop cognoissant ;
Qui est descouvert, mal se cache ;
Il souffist bien que je le sache.

CHANSON CVIII.

Pense de toy
Dorenavant,
Du demourant
Te chaille poy.
Ce monde voy
En empirant.
Pense de toy
Dorenavant.
Regarde et oy,
Va peu parlant;
Dieu tout puissant
Fera de soy;
Pense de toy.

CHANSON CIX.

Ce n'est riens qui ne puist estre,
On voit de plus grans merveilles
Que de baster aux corneilles
Les mariz, et l'erbe pestre.
Car de jouer tours de maistre,
Femmes sont les nompareilles;
Ce n'est riens qui ne puist estre,
On voit de plus grans merveilles.
Tant aux huis, comme aux fenestres,
En champs, jardins ou en trailles,
Par tout ont yeulx et oreilles,
Soit à dextre ou à senestre;
Ce n'est riens qui ne puist estre.

CHANSON CX.

Or est de dire : laissez m'en paix,
Et tout plain : de rien ne m'est plus.
Mes propos sont en ce conclus
Qu'ainsy demourray desormais.
De s'entremettre de mes fais,
Je n'en requier nulles ne nuls,
Or est de dire : laissez m'en paix;
Et tout plain : de rien ne m'est plus.
Fortune, par ses faulz atrais,
En pipant, a pris à la glus
Mon cueur, et en soussy reclus
Se tient, sans departir jamais.
Or est de dire : laissez m'en paix.

CHANSON CXI.

C'est grant paine que de vivre en ce monde,
Encore esse plus paine de mourir;
Si convient il, en vivant, mal souffrir,
Et au derrain, de mort passer la bonde.
S'aucune foiz joye ou plaisir abonde,
On ne les peut longuement retenir.
C'est grant paine que de vivre en ce monde,
Encore esse plus paine de mourir.
Pource, je vueil comme un fol qu'on me tonde
Se plus pense, quoy que voye avenir,
Qu'à vivre bien et bonne fin querir ;
Las! il n'est rien que Soussy ne confonde;
C'est grant paine que de vivre en ce monde.

CHANSON CXII.

En vivant en bonne esperance,
Sans avoir desplaisance, ou dueil,
Vous aurez brief, à votre vueil,
Nouvelle plaine de plaisance.
De guerre n'avons plus doubtance.
Mais tousjours gracieulx acueil,
En vivant en bonne esperance,
Sans avoir desplaisance, ou dueil.
Tous nouveaulx revendrons en France,
Et quant me reverrés à l'ueil,
Je suis tout autre que je sueil;
Au moins j'en fais la contenance,
En vivant en bonne esperance.

CHANSON CXIII.

Orléans à Sicile.

Vostre esclave et serf, où que soye,
Qui trop ne vous puis mercier,
Quant vous a pleu de m'envoyer
Le don qu'ay receu à grant joye!
Tel que dy et plus, se povoye,
Me trouverés, à l'essayer,
Vostre esclave et serf, où que soye,
Qui trop ne vous puis mercier.
Paine mettray que brief vous voye,
Et tost arez, sans delayer,
Chose qui est sus le mestier,
Qui vous plaira ; plus n'en diroye,
Vostre esclave et serf, où que soye.

CHANSON CXIV.

Tellement, quellement,
Me faut le temps passer,
Et soucy amasser
Mainteffoiz, mallement.
Quant ne puis nullement
Ma fortune casser,
Tellement, quellement,
Me faut le temps passer.
J'iray tout bellement,
Pour paour de me lasser,
Et sans trop m'enlasser
Ou monde follement,
Tellement, quellement.

CHANSON CXV.

A tout bon compte revenir
Convendra, qui qu'en rie ou pleure;
Et ne scet on le jour, ne l'eure;
Souvent en devroit souvenir.
Prenez qu'on ait dueil ou plaisir,
En brief temps, ou longue demeure,
A tout bon compte revenir
Convendra, qui qu'en rie ou pleure.
Las! on ne pense qu'à süyr
Le monde qui toujours labeure,
Et quant on cuide qu'il sequeure,
Au plus grant besoing vient faillir,
A tout bon compte revenir.

CHANSON CXVI.

« Vous estes paié pour ce jour,
Puis qu'avez eu ung doulx regart. »
Devant ung ancien regnart
Tost est apparceu ung tel tour.
Quant on a esté à sejour,
Ce sont les gaiges de musart :
« Vous estes paié pour ce jour,
Puis qu'avez eu ung doulx regart. »
Il souffist pour vostre labour,
Et s'après on vous sert de l'art,
Prenez en gré, maistre coquart;
Ce n'est qu'un restraintif d'amour :
« Vous estes paié pour ce jour. »

CHANSON CXVII.

Puis qu'estes en chaleur d'Amours,
Pour Dieu, laissez veoir vostre orine;
On vous trouvera medicine
Qui briefment vous fera secours.
Trop tost, oultre le commun cours,
Vous bat le cueur en la poictrine,
Puis qu'estes en chaleur d'Amours,
Pour Dieu, laissez veoir vostre orine.
La fievre blanche ses sejours
A fait ; se voulez que termine
Et que plus ne vous soit voisine,
Repousez vous pour aucuns jours,
Puis qu'estes en chaleur d'Amours.

CHANSON CXVIII.

Saint Valentin, quant vous venez
En Karesme au commancement,
Receu ne serez vrayement
Ainsi que acoustumé avez.
Soussy et Penance amenez.
Qui vous recevroit lyement,
Saint Valentin, quant vous venez
En Karesme au commancement ?
Une autreffoiz vous avancez
Plus tost, et alors toute gent
Vous recuilliront autrement;
Et pers à choisir amenez,
Saint Valentin, quant vous venez.

CHANSON CXIX.

Saint Valentin dit : Veez me çà,
Et apporte pers à choisir ;
Viengne qui y devra venir,
C'est la coustume de pieçà.
Quant le jour des Cendres « hola »
Respond, auquel doit on faillir?
Saint Valentin dit : Veez me çà,
Et apporte pers à choisir.
Au fort, au matin convendra
En devocion se tenir,
Et après disner à loisir
Choississe qui choisir vouldra,
Saint Valentin dit :Veez me çà.

CHANSON CXX.

Satis, satis, plus quam satis,
N'en avez vous pas encore assez ?
Par Dieu, vous en serez lassez
Des folies *quas amatis.*
Cum sensibus ebetatis,
Sottes gens, vous les amassez.
Satis, satis, plus quam satis,
N'en avez vous encore assez ?
Et pource, *si me credatis,*
Oubliez tous les temps passez
Et voz meschans pensers cassez,
Dolendo de perpetratis :
Satis, satis, plus quam satis.

CHANSON CXXI.

Non temptabis, tien te coy,
Regard plain d'atrayement,
Vade retro tellement
Que point n'aproches de moy.
Probavi te, sur ma foy,
Je crains ton assotement,
Non temptabis, tien te coy,
Regard plain d'atrayement.
Ecce la raison pourquoy :
Tu resveilles trop souvent
Corda ; bien congnois comment
Presches l'amoureuse loy,
Non temptabis, tien te coy.

CHANSON CXXII.

Gardez vous de *mergo*,
Trompeurs faulx et rusez,
Qui les gens abusez
Mainteffoiz *a tergo*.
En tous lieux où *pergo*,
Fort estes accusez.
Gardez vous de *mergo*
Trompeurs faulx et rusez.
Mercy dit : *abstergo*
Les faultes dont usez,
Mais que les refusez;
Avisez vous *ergo*,
Gardez vous de *mergo*.

CHANSON CXXIII.

Quant n'ont assez fait dodo
Ces petitz enfanchonnés
Ilz portent soubz leurs bonnés
Visages plains de bobo.
C'est pitié s'ilz font jojo
Trop matin, les doulcinés,
Quant n'ont assez fait dodo
Ces petitz enfanchonnés.
Mieux amassent à gogo
Gesir sur molz coissinés,
Car ilz sont tant poupinés !
Helas ! c'est gnogno, gnogno
Quant n'ont assez fait dodo.

CHANSON CXXIV.

Mon cueur plus ne volera,
Il est enchaperonné,
Nonchaloir l'a ordonné,
Qui jà pieçà le m'osta.
Confort depuis ne lui a
Cure, n'atirer donné.
Mon cueur plus ne volera,
Il est enchaperonné.
Se sa gorge gettera,
Je ne sçay, car gouverné
Ne l'ay, mais abandonné;
Soit com avenir pourra,
Mon cueur plus ne volera.

CHANSON CXXV.

Chascun dit qu'estes bonne et belle,
Mais mon ueil jugier ne saura,
Car Lignage m'avuglera,
Qui maintendra vostre querelle.
Quant on parle de damoiselle.
Qui à largesse de biens a,
Chascun dit qu'estes bonne et belle,
Mais mon ueil jugier ne saura.
A nostre assemblée nouvelle,
Verray ce qu'il m'en semblera;
Et, s'ainsi est, bien me plaira;
Or, prenons que vous soyez telle,
Chascun dit qu'estes bonne et belle,

CHANSON CXXVI.

Et eussiez vous Dangier, cent yeulx
Assis et derriere et devant
Jà n'yrez si près regardant
Que vostre propos en soit mieulx.
Estre ne povez en tous lieux,
Vous prenez peine pour néant,
Et eussiez vous, Dangier, cent yeulx
Assis et derriere et devant.
Les faiz des amoureux sont tieux
Tousjours vont en assoubtivant;
Jamais ne saurez faire tant
Qu'ilz ne vous trompent, se m'aist Dieux,
Et eussiez vous, Dangier, cent yeulx.

CHANSON CXXVII.

Patron vous fais de ma galée
Toute chargée de Pensée,
Confort, en qui j'ay ma fiance;
Droit ou païs de Desirance
Briefment puissiez faire arriver.
Affin que, par vous, soit gardée
De la tempeste fortunée
Qui vient du vent de Desplaisance,
Patron vous fais de ma galée
Toute chargée de Pensée,
Confort, en qui j'ay ma fiance.
Au port de Bonne Destinée
Deschargez tost, sans demourée,
La marchandise d'Esperance;
Et m'aportez quelque finance,
Pour paier ma joye empruntée,
Patron vous fais de ma galée.

CAROLES.

CAROLE I.

Las! Merencolie,
Me tendrés vous longuement
Es maulx dont j'ay plus de cent.
Sans pensée lie
Je l'ay souffert main et soir,
Loingtain de joyeulx confort.
Mais nul bien n'en puis avoir
Dont mon cueur est près que mort.
Au moins, je vous en prie
Que me laissiez seulement
Aucun peu d'alegement
Sans m'oster la vie,
Las! Merencolie.
Esperance d'avoir mieulx
Dist qu'elle me veult aidier,
Mais toujours maugracieux
Je trouve le faulx Dangier
Qui tant me guerrie.
Si, vous requier humblement
Qu'en ce douloureux tourment
Ne me laissiez mie,
Las! Merencolie

CAROLE II.

Avancez vous, Esperance
Venez mon cueur conforter
Car il ne peut plus porter
Sa tresgreveuse penance.
Pieça, Joyeuse Pensée
S'esbatoit avecques lui,
Mais elle s'en est alée,
Tant a pourchassé Ennuy.
Se vous n'avez la puissance
De tout son mal lui oster
Plaise vous à alegier
Au moins un peu sa grevance,
Avancez vous, Esperance.
Vous lui avez fait promesse
De le venir secourir,
Et de lui tollir tristesse,
Mais trop le faittes languir.
Ayez de lui souvenance
Et le venez deslogier
De la prison de Dangier
Où il meurt en desplaisance;
Avancez vous, Esperance.

CAROLE III.

N'avez vous point mis en oubly?
Par Dieu, je doubte fort, oy,
Ma seule maistresse et ma joye ;
Non pour tant, quelque part que soye,
Je m'attens à vostre mercy.

Espoir m'a dit que Léauté
Vous fera souvenir de moy
Car vostre bonne voulenté
Ne peult faillir, comme je croy.
Quant est à moy, je vous supply
Pensez que l'amoureux party
Que j'ay prins changier ne pourroye.
Certes avant mourir vouldroye.
Je vous promets qu'il est ainsi,
N'avez vous point mis en oubly?
Amour a tort, se m'est advis,
Qu'il ne fait aux dames sentir
Les maulx où leurs servans sont mis
Pour les tresléaument servir.
Pour vous ma Dame, je le dy,
Car se vous saviez le soussy
Qu'Amours, pour vous servir, m'envoye,
Vous diriez bien que j'auroye
De droit, gangnié le don d'amy.
N'avez vous point mis en oubly?

RONDEAUX.

RONDEAU I.

Puisqu'Amour veult que banny soye
De son hostel, sans revenir,
Je voy bien qu'il m'en fault partir,
Effacé du livre de Joye.
Plus demourer je n'y pourroye,
Car pas ne doy ce mois servir,
Puisqu'Amour veult que banny soye
De son hostel, sans revenir.
De Confort ay perdu la voye,
Et ne me veult on plus ouvrir
La barriere de Doulx Plaisir,
Par Desespoir qui me guerroye
Puis qu'Amour veult que banny soye.

RONDEAU II.

Pour le don que vous m'avez donné,
Dont tresgrant gré vous doy savoir,
J'ay congneu vostre bon vouloir,

Qui vous sera bien guerdonné.
Raison l'a ainsi ordonné :
Bien fait doit plaisir recevoir
Pour le don que vous m'avez donné,
Dont tresgrant gré vous doy savoir.
Mon cueur se tient emprisonné
Et obligé, pour dire voir,
Jusqu'à tant qu'ait fait son devoir
Vers vous, et se soit raençonné
Pour le don que vous m'avez donné.

RONDEAU III.

Se mon propos vient à contraire,
Certes, je l'ay bien desservy,
Car je congnois que j'ay failly
Envers ce que devoye plaire.
Mais j'espoire que debonnaire
Trouveray sa grace et mercy ;
Se mon propos vient à contraire,
Certes, je l'ay bien desservy.
Je vueil endurer et me taire,
Quant cause sui de mon soucy ;
Las ! je me sens en tel party
Que je ne sçay que pourray faire
Se mon propos vient à contraire.

RONDEAU IV.

Par le pourchas du regard de mes yeulx,
En vous servant, ma tresbelle maistresse,
J'ay essayé qu'est plaisir et tristesse,

Dont j'ay trouvé maint penser ennuyeux.
  Mais de cellui que j'amoye le mieulx,
N'ay peu avoir qu'à petite largesse,
Par le pourchas du regard de mes yeulx,
En vous servant, ma tresbelle maistresse.
  Car pour un jour qui m'a esté joyeux,
J'ay eu trois moys la fievre de Destresse;
Mais Bon Espoir m'a guery de liesse
Qui m'a promis de ses biens gracieux,
Par le pourchas du regard de mes yeulx.

RONDEAU V.

  Prenez tost ce baisier, mon cueur,
Que ma maistresse vous presente,
La belle, bonne, jeune et gente,
Par sa tresgrant grace et doulceur.
  Bon guet feray, sus mon honneur,
Affin que Dangier rien n'en sente,
Prenez tost ce baisier, mon cueur
Que ma maistresse vous presente.
  Dangier toute nuit en labeur
A fait guet, or gist en sa tente ;
Acomplissez brief vostre entente,
Prenez tost ce baisier, mon cueur.

RONDEAU VI.

  De vostre beauté regarder,
Ma tresbelle, gente maistresse,
Ce m'est certes tant de lyesse
Que ne le sauriès penser.

Je ne m'en pourroye lasser,
Car j'oublie toute tristesse
De vostre beauté regarder
Ma tresbelle, gente maistresse.
Mais, pour mesdisans destourber
De parler sus vostre jeunesse,
Il fault que souvent m'en delaisse,
Combien que ne m'en puis garder
De vostre beauté regarder.

RONDEAU VII.

Et ne cesserez vous jamais?
Tousjours est à recommencer;
C'est folie d'y plus penser,
Ne s'en soucier desormais.
Plus avant j'en diroye, mais
Rien n'y vault flatter ne tanser;
Et ne cesserez vous jamais?
Tousjours est à recommencer.
Passez a plusieurs moys des Mays
Qu'Amours vous vouldrent avanser;
Mal les voulez recompenser,
En servant de tels entremais;
Et ne cesserez vous jamais?

RONDEAU VIII.

Orléans à Nevers.

Pour paier vostre belle chiere,
Laissez en gage vostre cueur,

Nous le garderons en doulceur
Tant que vous retournez en arriere.
Contentez, car c'est la maniere
Vostre hostesse pour vostre honneur,
Pour paier vostre belle chiere,
Laissez en gage vostre cueur.
Et se voiez nostre priere
Estre trop plaine de rigueur
Changeons de cueur, c'est le meilleur,
De voulenté bonne et entiere,
Pour paier vostre belle chiere.

RONDEAU.

Réponse de Nevers.

Mon tresbon hoste et ma tresdoulce hostesse,
Treshumblement et plus vous remercie
Des biens, honneurs, bonté et courtoisie,
Que m'avez fais tous deux, par vostre humblesse.
Aussi fay je de vostre grant largesse
Et tressoingneuse et bonne compagnie,
Mon tresbon hoste et ma tresdoulce hostesse,
Treshumblement et plus vous remercie.
Mon pauvre cueur pour paiement vous laisse,
Prenez en gré, et je vous en supplie,
En oultre plus, tant que je puis vous prie
Que m'ottroyez estre maistre et maistresse,
Mon tresbon hoste et ma tresdoulce hostesse.

RONDEAU IX.

Qu'ilz ne le me font,
Pour veoir que feroye
Et se je sauroye
Leur donner le bont!
Puisque telz ilz sont,
Affin qu'on les voye,
Qu'ilz ne le me font
Pour veoir que feroye!
Droit à droit respont,
Paier les vouldroye
De telle monnoye
Qu'ilz desserviront;
Qu'ilz ne le me font!

RONDEAU X.

A ce jour de saint Valentin
Que chascun doit choisir son per,
Amours, demourray je non per,
Sans partir à vostre butin?
A mon resveillier au matin
Je n'y ay cessé de penser,
A ce jour de saint Valentin
Que chascun doit choisir son per.
Mais Nonchaloir, mon medicin,
M'est venu le pousse taster,
Qui m'a conseillié reposer
Et rendormir sur mon coussin,
A ce jour de saint Valentin.

RONDEAU XI.

J'ay esté Poursuivant d'Amours,
Mais maintenant je suis Herault;
Monter me fault en l'eschaffault,
Pour jugier des amoureux tours.
Quant je verray riens à rebours
Dieu scet se je crieray bien hault:
J'ay esté Poursuivant d'Amours,
Mais maintenant je suis Herault
Et s'amans vont faisant les lours,
Tantost congnoistray leur deffault;
Ja devant moy clochier ne fault,
D'amer sçay par cueur le droit cours,
J'ay esté Poursuivant d'Amours.

RONDEAU XII.

Soubz parler couvert
D'estrange devise
Montrez qu'avez prise
Douleur; il y pert.
Du tout en desert
N'est pas vostre emprise,
Soubz parler couvert
D'estrange devise.
Se Confort ouvert
N'est à vostre guise,
Tost, s'Amour s'avise,
Sera recouvert
Soubz parler couvert.

RONDEAU XIII.

Laissiez aler ces gorgias,
Chascun yver, à la pippée;
Vous verrez comme la gelée
Reverdira leurs estomas.
Dieu scet s'ilz auront froit aux bras,
Par leur manche deschiquetée,
Laissez aler ces gorgias,
Chascun yver, à la pippée.
Ilz portent petiz soulers gras,
A une poulaine embourrée,
Froidure fera son entrée
Par leurs talons nuz par embas;
Laissez aler ces gorgias.

RONDEAU XIV.

Les en voulez vous garder
Ces rivieres de courir
Et grues prendre et tenir
Quant hault les véez voler!
A telles choses muser
Voit on folz souvent servir.
Les en voulez vous garder
Ces rivieres de courir!
Laissez le temps tel passer
Que Fortune veult souffrir,
Et les choses avenir
Que l'en ne scet destourber,
Les en voulez vous garder!

RONDEAU XV.

Au roi de Sicile.

Veu que j'ay tant Amour servy,
Ne suis je pas mal guerdonné ?
Du plaisir qu'il m'avoit donné,
Sans cause m'a tost desservy.
Mon cueur loyaument son serf vy,
Mais a tort l'a habandonné ;
Veu que j'ay tant Amour servy
Ne suis je pas mal guerdonné !
Plus ne lui sera asservy ;
Pour Dieu, qu'il me soit pardonné,
Je crois que suis à ce don né
D'avoir mal pour bien desservy,
Veu que j'ay tant Amour servy.

RONDEAU.

Réponse par le roi de Sicile.

Pour tant se vous plaignez d'Amours,
Il n'est pas temps de vous retraire;
Car encore il vous pourra faire
Tel bien que perdrez vos dolours.
Vous congnoissez assez ses tours,
Je ne dy pas pour vous desplaire,
Pour tant se vous plaignez d'Amours
Il n'est pas temps de vous retraire :
Ayez fiance en lui tousjours
Et mettez paine de lui plaire

Combien que mieulx me vaulsit taire,
Car vous pensez tout le rebours
Pour tant se vous plaignez d'Amours.

RONDEAU.

Du roi de Sicile.

Se vous estiez comme moi,
Las! vous devriez bien plaindre
Car de tous mes maulx le moindre
Est plus grant que vostre ennoy.
Bien vous pourriez, u" ma foy
D'Amours alors vous complaindre,
Se vous estiez comme moy,
Las! vous devriez bien plaindre.
Car si tresdolent me voy,
Que plus la mort ne vueil craindre;
Touteffoiz, il me faut faindre;
Aussi feriez vous, se croy,
Se vous estiez comme moy.

RONDEAU XVI.

Réponse au roi de Sicile.

Chascune vieille son dueil plaint;
Vous cuidez que vostre mal passe
Tout autre; mais ja ne parlasse
Du mien, se n'y feusse contraint.
Saichiez de voir qu'il n'est pas faint
Le tourment que mon cueur enlasse;

Chascune vieille son dueil plaint,
Vous cuidez que vostre mal passe.
  Ma peine pers comme fait maint
Et contre Fortune je chasse;
Desespoir de pis me menasse,
Je sens où mon pourpoint m'estraint,
Chascune vieille son dueil plaint.

RONDEAU.

Par le roi de Sicile.

Bien deffendu, bien assailly,
Chascun dit qu'il a grant dolours,
Mais, au fort, je veuil croire Amours
Par qui le debat est sailly,
Affin que qui aura failly,
N'aye jamais de lui secours
Bien deffendu, bien assailly
Chascun dit qu'il a grant dolours.
Car se j'ay en riens deffailly
De compter mon mal puis deux jours,
Banny veuil estre de ses cours
Com un homme lasche et failly;
Bien deffendu, bien assailly.

RONDEAU XVII.

Réponse par le duc d'Orléans.

Bien assailly, bien deffendu,
Quant assez aurons debattu,

Il faut assembler noz raisons,
Et que les fons voler faisons
Du debat nouvel advenu.
  Tresfort vous avez combattu,
Et j'ay mon billart bien tenu;
C'est beau debat que de deux bons;
Bien assailly, bien deffendu;
Quant assez aurons debattu,
Il faut assembler nos raisons.
  Vray est qu'estes d'Amour feru
Et en ses fers estroit tenu,
Mais moy non, ainsi l'entendons;
Il a passé maintes saisons
Que me suis aux armes rendu
Bien assailly, bien deffendu.

RONDEAU XVIII.

  Vous vistes que le véoye,
Ce que je vueil descouvrir,
Et congnustes, à l'ueil ouvrir,
Plus avant que je ne vouloye.
  L'ueil d'embusche saillit en voye,
De soy retraire n'eut loisir,
Vous vistes que je le véoye,
Ce que je vueil descouvrir.
  Trop est saige qui ne foloye,
Quant on est ès mains de Plaisir,
Qui lors vint vostre cueur saisir
Et fist comme pieça souloye;
Vous vistes que je le véoye.

RONDEAU.

Par Fredet.

Jusques Pasques soient passées,
Donnez trieves à mes pensées,
Je vous pri tant que puis, Amours;
Car c'est bien droit qu'à ces bons jours
En paix de vous soient lessées.
Assez voz gens les ont lassées
Et, pour ceste foiz couroussées;
Allez ailleurs faire vos tours;
Jusques Pasques soient passées,
Donnez trieves à mes pensées,
Je vous pri tant que puis, Amours.
Pour plus donc n'estre d'eulx pressées,
Qui tant les ont fort menassées,
Faittes les crier par vos cours,
Et leur deffendez bien tousjours
Que par eulx ne soient cassées,
Jusques Pasques soient passées.

RONDEAU XIX.

Réponse par le duc d'Orléans.

Tant que Pasques soient passées,
Sans resveiller le chat qui dort,
Fredet je suis de votre accort
Que pensées soient cassées;
Et en aumaires entassées
Fermans à clef tresbien et fort,

Tant que Pasques soient passées
Sans resveiller le chat qui dort.
Quant aux miennes, elz sont lassées,
Mais de les garder mon effort
Feray, par l'avis de Confort,
En fardeaulx d'espoir amassées
Tant que Pasques soient passées.

RONDEAU XX.

Beauté, gardez vous de mes yeulx,
Car ilz vous viennent assaillir;
S'ilz vous povoient conquerir,
Ilz ne demanderoyent mieulx.
Vous estes seule soubz les cieulx
Le tresor de parfait plaisir,
Beauté, gardez vous de mes yeulx
Car ilz vous viennent assaillir.
Congneus les ay jeunes et vieulx
Qu'il ne leur chauldroit de morir,
Mais qu'eussent de vous leur desir;
Je vous avise qu'ilz sont tieulx,
Beauté, gardez vous de mes yeulx.

RONDEAU XXI.

Bien viengne doulx regart qui rit,
Quelque bonne nouvelle porte,
Dont Dangier fort se desconforte
Et de courroux en douleur frit.
Ne peut chaloir de son depit
Ne de ceulx qui sont de sa sorte;

Bien viengne doulx regart qui rit,
Quelque bonne nouvelle porte.
Dangier dist : baille par escript,
Et qu'il n'entre point en la porte.
Mais Amour comme la plus forte,
Veult qu'il entre sans contredit,
Bien viengne doulx regart qui rit.

RONDEAU XXII.

En la promesse d'Esperance
Où j'ay tant perdu et usé,
J'ay souvent conseil reffusé,
Qui me povoit donner Plaisance.
Las! ne suis le premier de France
Qui sottement s'est abusé
En la promesse d'Esperance
Où j'ay tant perdu et usé.
Et de ma nysse gouvernance
Devant Raison j'ay accusé
Mon cueur, mais il s'est excusé
Disant que deceu l'a Fiance
En la promesse d'Esperance.

RONDEAU XXIII.

Mon cueur, il me fault estre mestre
A ma foiz, aussi bien que vous
N'en ayez ennuy ou courroux ;
Certes il convient ainsi estre,
Trop longuement m'avez fait pestre
Et tousjours tenir au dessoue,

Mon cueur, il me fault estre mestre
A ma foiz, aussi bien que vous.
Allez à dextre ou à senestre,
Pris serez, sans estre rescous,
Passer vous fault, mon amy doulx,
Ou par là, ou par la fenestre,
Mon cueur, il me fault estre mestre.

RONDEAU XXIV.

Mes yeulx trop sont bien reclamés
Quant ma Dame si les appelle,
Leur monstrant sa grant beauté belle,
Ilz reviennent comme affamez.
Maugré mesdisans peu amez
Et Dangier qui tient leur querelle,
Mes yeulx trop sont bien reclamés
Quant ma Dame si les appelle.
Estre devroient diffamez
S'ilz ne voloyent de bonne elle
Vers les grans biens qui sont en elle,
Mes yeulx trop sont bien reclamés.

RONDEAU XXV.

Retraiez vous, regart mal avisé,
Vous cuidez bien que nulluy ne vous voye;
Certes Aguet par tous lieux vous convoye
Privéement, en habit deguisé.
De gens saichans en estes moins prisé
D'ainsi tousjours trotter par my la voye;
Retraiez vous, regart mal avisé,

Vous cuidez bien que nulluy ne vous voye.
Dangier avez contre vous atisé,
Quant Sot Maintien tellement vous forvoye;
Au derrenier, faudra qu'il y pourvoye;
Il est ainsi que je l'ay devisé;
Retraiez vous, regart mal avisé.

RONDEAU XXVI.

Regart, vous prenez trop de paine
Tousjours courés et raccourés,
Il semble qu'aux barres jouez;
Reprenez ung peu vostre alaine.
Cueurs qu'Amour tient en son demaine
Cuident qu'assaillir les voulez;
Regart, vous prenez trop de paine
Tousjours courés et raccourés.
Amours, une foiz la sepmaine
C'est raison que vous reposez,
Et affin que ne morfondez
Il faudra que l'en vous pourmaine,
Regart, vous prenez trop de paine.

RONDEAU XXVII.

Le voulez vous
Que vostre soye?
Rendu m'octroye
Pris ou recous.
Ung mot pour tous,
Bas qu'on ne loye:
Le voulez vous

Que vostre soye.
Maugré jalous,
Foy vous tendroye;
Or sà, ma joye,
Accordons nous,
Le voulez vous?

RONDEAU XXVIII.

Crevez moy les yeulx
Que ne voye goutte,
Car trop je redoutte
Beaulté en tous lieux.
Ravir jusqu'aux cieulx
Veult ma joye toute;
Crevez moy les yeulx
Que ne voye goutte.
D'elle me gard Dieux,
Affin qu'en sa route
Jamais ne me boute;
N'esse pour le mieulx?
Crevez moy les yeux.
Quant je la regarde,
Elle vient ferir
Mon cueur, de la darde
D'amoureux desir;
Crevez moy les yeulx.

RONDEAU XXIX.

Jeunes amoureux nouveaulx,
En la nouvelle saison.

Par les rues, sans raison,
Chevauchent faisans les saulx.
Et font saillir des carreaulx
Le feu, comme de charbon,
Jeunes amoureux nouveaulx,
En la nouvelle saison.
Je ne sçay se leurs travaulx
Ilz employent bien ou non;
Mais piqués de l'esperon
Sont autant que leurs chevaulx,
Jeunes amoureux nouveaulx.

RONDEAU XXX.

Gardez le trait de la fenestre,
Amans, qui par rues passez,
Car plus tost en serez blessez
Que de trait d'arc ou d'arbalestre.
N'alez à destre ne à senestre,
Regardant, mais les yeulx bessez;
Gardez le trait de la fenestre,
Amans, qui par rues passez.
Se n'avez medicin bon maistre,
Si tost que vous serez navrez
A Dieu soiez recommandez,
Mort vous tiens, demandez le prestre;
Gardez le trait de la fenestre

RONDEAU XXXI.

En gibessant toute l'après disnée
Par my les champs pour me desanuyer

N'a pas long temps que faisoye, l'autr'ier,
Voler mon cueur après mainte Pensée.
L'aquilote, Souvenance nommée,
Sourdoit deduit et savoit remerchier,
En gibessant toute l'après disnée
Par my les champs pour me desanuyer.
Gibessiere de Passe Temps ouvrée,
Emply toute d'assez plaisant gibier ;
Et puis je peû mon cueur, au derrenier,
Sur ung faisant d'Esperance Celée,
En gibessant toute l'après disnée.

RONDEAU XXXII.

Que faut il plus à ung cueur amoureux,
Quant assiegé l'a Dangier, de Tristesse,
Qu'avitailler tantost sa forteresse
D'assez vivres de Bon Espoir eureux ?
Cappitaine face Desir Songneux
Qui, nuyt et jour, fera guet sans peresse;
Que faut il plus à ung cueur Amoureux
Quant assiegé l'a Dangier de tristesse.
Artillié soit d'Avis Avantureux,
Coulevrines et canons à largesse,
Prez, assortiz et chargiez de Sagesse,
Es boulevers et lieux avantageux ;
Que faut il plus à ung cueur amoureux !

RONDEAU XXXIII.

Des maleureux porte le pris,
Servant Dame loyalle et belle,

Qui, pour mourir en la querelle,
N'acheve ce qu'a entrepris.
  Diffamé de droit et repris
Par devant dame et damoiselle,
Des maleureux porte le pris,
Servant Dame loyalle et belle.
  Pour quoy est d'amer si espris
Quant congnoist que son cueur chancelle!
En soy donnant repreuve telle
Où a il se mestier apris!
Des maleureux porte le prix.

RONDEAU XXXIV.

  En amer n'a que martire,
Nully ne le devroit dire
Mieulx que moy ;
J'en sauroye, sur ma foy,
De ma main un livre escripre,
  Où amans pourroient lire,
Des yeulx larmoyans sans rire,
Je m'en croy;
En amer n'a que martire,
Nully ne le devroit dire
Mieulx que moy.
  Des maulx qu'on y peut eslire
Celluy qui est le mains pire,
C'est Anoy
Qui n'est jamais apart soy;
Plus n'en dy, bien doit souffire ;
En amer n'a que martire.

RONDEAU XXXV.

Me fauldrez vous à mon besoing,
Mon reconfort et ma fiance?
M'avez vous mis en oubliance
Pour tant se de vous je suis loing ?
N'avez vous pitié de mon soing !
Sans vous, savez que n'ay puissance.
Me fauldrez vous à mon besoing,
Mon reconfort et ma fiance ?
On feroit des larmes un baing,
Qu'ay pleurées de desplaisance ;
Et crie, par desesperance,
Ferant ma poictrine du poing :
Me fauldrez vous à mon besoing !

RONDEAU XXXVI.

Cueur endormy en pensée,
En transes, moitié veillant,
S'on lui va riens demandant,
Il respont à la volée.
Et parle de voix cassée
Sans propos ne tant ne quant,
Cueur endormy en pensée,
En transes, moitié veillant.
Tout met en galimafrée,
Lombart, Anglois, Alemant,
François, Picart et Normant ;
C'est une chose faée,
Cueur endormy en pensée.

RONDEAU XXXVII.

A trompeur, trompeur et demy;
Tel qu'on seme, convient cueillir;
Se mestier voy partout courir,
Chascun y joue et moi aussi.
Dy je bien de ce que je dy?
De tel pain souppe fault servir,
A trompeur, trompeur et demy,
Tel qu'on sème convient cueillir.
Et qui n'a pas langaige en luy,
Pour parler selon son desir,
Ung truchement lui fault querir ;
Ainsi, ou par là, ou par cy,
A trompeur, trompeur et demy.

RONDEAU XXXVIII.

Baillez lui la massue
A cellui qui cuide estre
Plus subtil que son maistre,
Et sans raison l'argue,
Ou sera beste mue
Quant on l'envoyera pestre ;
Baillez lui la massue
A cellui qui cuide estre.
Quoy qu'il regibe, ou rue,
Si sault par la fenestre,
Comme s'il vint de nestre!
Sera chose esperdue ;
Baillez lui la massue.

RONDEAU XXXIX.

Il vit en bonne esperance,
Puis qu'il est vestu de gris,
Qu'il aura, à son advis,
Encore sa desirance.
Combien qu'il soit hors de France,
Par deça le mont Senis,
Il vit en bonne esperance,
Puis qu'il est vestu de gris.
Perdu a sa contenance
Et tous ses jeux et ses ris,
Gaigner lui fault Paradis
Par force de paciance,
Il vit en bonne esperance.

RONDEAU XL.

Ubi supra
N'en parlons plus
Des tours cornulz
Et cœtera.
Non est cura
De telz abus,
Ubi supra
N'en parlons plus
Mala jura
Sont suspendus
Ou deffendus,
Et reliqua,
Ubi supra.

RONDEAU XLI.

Noli me tangere,
Faulte de serviteurs,
Car Bonté de seigneurs
Ne les scet *frangere*.
Il vous fault *regere*.
En craintes et rigueurs,
Noli me tangere,
Faulte de serviteurs.
De hault *erigere*
Trop tost en grans faveurs,
Ce ne sont que foleurs ;
Bien m'en puis *plangere*;
Noli me tangere.

RONDEAU XLII.

Maistre Estienne Le Gout, nominatif,
Nouvellement, par maniere optative,
Si a voulu faire copulative;
Mais failli a en son cas genitif.
Il avait mis six ducatz en datif,
Pour mieulx avoir s'amie vocative,
Maistre Estienne Le Gout, nominatif
Nouvellement, par maniere optative.
Quant rencontré a un accusatif
Qui sa robbe lui a fait ablative;
De fenestre assez superlative
A fait ung sault portant coups en passif,
Maistre Estienne Le Gout, nominatif!

RONDEAU.

Réponse de maitre Estienne Le Gout.

Mon seigneur tressupellatif,
Pour respondre au narratif
De vostre briefve expositive,
Elle fut premier vocative,
Par le moyen du genitif.
Les six ducatz sont nombratif,
Mais quant au fait du possessif
La chose est un peu neutrative,
Mon seigneur tressupellatif,
Pour respondre au narratif
De votre briefve expositive.
Et, quant au dangier du passif,
J'ai saufconduit prerogatif,
Par quoy mettray paine soubtive
D'accorder, sus la negative,
L'adjectif et le substantif,
Mon seigneur tressupellatif.

RONDEAU XLIII.

Près là, briquet aux pendantes oreilles,
Tu scez que c'est de deduit de gibier,
Au derrenier tu auras ton loyer,
Et puis seras viande pour corneilles.
Tu ne fais pas miracles mais merveilles
Et as aide pour te bien enseigner ;

Près là, briquet aux pendantes oreilles,
Tu scez que c'est de deduit de gibier.
  A toute heure diligemment traveilles,
Et en chasse vaulx autant qu'un limier,
Tu amaines, au tiltre de levrier,
Toutes bestes, et noires et vermeilles,
Près là, briquet, aux pendantes oreilles.

RONDEAU XLIV.

  Or s'y joue qui vouldra,
Qui me change, je le change ;
Nul ne le tiengne chose estrange
D'avoir selon qu'il fera !
  Quant par sa faulte fera,
Gré ne dessert, ne louange,
Or s'y joue qui vouldra,
Qui me change, je le change.
  Puisque advisé on l'en a
Et à raison ne se range,
S'après elle se revange,
Le tort à qui demourra?
Or s'y joue qui vouldra.

RONDEAU XLV.

Orléans à Alençon.

  En la vigne jusqu'au peschier
Estes bouté, mon filz treschier,

Dont, par ma foy, suis tresjoyeulx
Quant de rimer vous voy songneux
Et vous en voulez empeschier.
  Soit au lever, ou au couchier,
Ou quant vous devez chevauchier,
Estalez vous y pour le mieulx;
En la vigne jusqu'au peschier
Estes bouté, mon filz treschier,
Dont, par ma foy, suis tresjoyeulx.
  Se Desplaisir vous vient serchier,
Près de lui tost vous despeschier,
Sans estre merencolieux,
Grant bien vous fera, se m'aid Dieux,
En la vigne jusqu'au peschier.

RONDEAU.

Réponse d'Alençon.

Le vigneron fut atrapé,
Quant il fut trouvé en la vigne,
Trop mieulx que poisson à la ligne,
Ne que rat au lardon hapé.
  D'un trait d'ueil fut prins et frapé
Par celle qui pas ne forligne,
Le vigneron fut atrapé
Quant il fut trouvé en la vigne.
  A peine lui fut eschappé
Le povre compaignon qui pigne;
Tresmal pigné des dents d'un pigne;
Ainsi surprins et agrapé
Le vigneron fust atrapé.

RONDEAU XLVI.

Quant je fus prins ou pavillon
De ma dame tresgente et belle,
Je me brulay à la chandelle,
Ainsi que fait le papillon :
Je rougiz comme vermeillon,
Aussi flambant qu'une estincelle,
Quant je fus prins ou pavillon,
De ma Dame tresgente et belle.
Si j'eusse esté esmerillon
Ou que j'eusse eu aussi bonne aile,
Je me ſeusse gardé de celle
Qui me bailla de l'aiguillon
Quant je fus prins ou pavillon.

RONDEAU XLVII.

Encore lui fait il grant bien
De veoir celle qu'a tant amée,
A celui qui cueur et pensée
Avoit en elle, comme sien.
Combien qu'il n'y aye plus rien
Et qu'autre la lui ait ostée,
Encore lui fait il grant bien
De veoir celle qu'a tant amée.
En regardant son doulx maintien
Et son fait qui moult lui agrée,
S'il la peut tenir embrassée,
Il pense que une foiz fust sien ;
Encore lui fait il grant bien.

RONDEAU XLVIII.

Avugle et assourdy
De tous poins en nonchaloir,
Je ne puis ouir, ne veoir
Chose dont soye esjouy.
Soit desplaisant ou marry,
Tout m'est ung, pour dire veoir,
Avugle et assourdy,
De tous poins en nonchaloir.
Es escolles fu nourry
D'Amours, pensant mieux valoir:
Quant plus y cuiday savoir,
Plus m'y trouvay rassoty,
Avugle et assourdy.

RONDEAU XLIX.

Procul à nobis
Soient ces trompeurs,
Dantur aux flateurs
Verba pro verbis,
Sicut pax vobis;
Et tendent ailleurs.
Procul à nobis
Soient ces trompeurs.
Non semel sed bis,
Et des foiz plusieurs,
Sont loups ravisseurs
Soubz peaulx de brebiz.
Procul à nobis!

RONDEAU L.

Faulcette confite
En plaisant parler!
Laissez la aler,
Car je la despite.
Ce n'est que redite
De tant l'esprouver,
Faulcette confite
En plaisant parler.
Et quant on s'aquicte
Plus de l'amender,
Pis la voy ouvrer;
C'est chose maudicte,
Faulcette confite!

RONDEAU LI.

J'estraine de bien loing m'amie,
De cueur, de corps et quanque j'ay,
En bon an lui souhaideray
Joye, santé et bonne vie.
Mais que ne m'estraine d'oublie,
Ne plus ne moins que la feray;
J'estraine de bien loing m'amie,
De cueur, de corps et quanque j'ay.
Mon cueur de chapel de Soussie,
Ce jour de l'an, estreneray;
Et à elle presenteray
Des fleurs de Ne m'oubliez mie.
J'estraine de bien loing m'amie.

RONDEAU LII.

Parlant ouvertement
Des faiz du Dieu d'Amours,
N'a il d'estranges tours
En son commandement?
Ouil, certainement.
Qui dira le rebours,
Parlant ouvertement
Des faiz du Dieu d'Amours?
S'on faisoit loyaument
Enqueste par les cours,
On orroit tous les jours
Qu'on s'en plaint grandement,
Parlant ouvertement.

RONDEAU LIII.

Il fauldroit faire l'arquemie,
Qui vouldroit forgier Faulceté
Tant qu'elle devint Loyaulté,
Quant en malice est endurcie!
C'est rompre sa teste en folie,
Et temps perdre en oysiveté.
Il fauldroit faire l'arquemie,
Qui vouldroit forgier Faulceté.
Plus avant qu'on y estudie,
Et moins y congnoist on seurté,
Car de faire de mal, bonté,
L'un à l'autre est trop contrarié,
Il fauldroit faire l'arquemie.

RONDEAU LIV.

Tant sont les yeulx de mon cueur endormiz
En Nonchaloir, qu'ouvrir ne les pourroye;
Pource, parler de Beaulté n'oseroye,
Pour le present, comme j'ay fait jadiz.
Par cueur retiens ce que j'en ay apris,
Car plus ne sçay lire ou Livre de joye,
Tant sont les yeulx de mon cueur endormiz
En Nonchaloir, qu'ouvrir ne les pourroye.
Chascun diroit qu'entre les rassotiz,
Comme aveugle des couleurs jugeroye,
Taire m'en vueil, rien n'y voy, Dieu y voye!
Plaisans regars n'ont plus en moy logis,
Tant sont les yeulx de mon cueur endormiz.

RONDEAU.

De maistre Jehan Caillau.

Tant sont les yeulx de mon cueur endormiz
En Nonchaloir, qu'ouvrir ne les pourroye;
Pource, parler de Beaulté n'oseroye
Pour le present, comme j'ay fait jadiz.
Joye et soulaz ne sont plus mes amis,
Chose ne voy de quoy je me resjoye;
Tant sont les yeulx de mon cueur endormiz
En Nonchaloir, qu'ouvrir ne les pourroye.
Je suis mouillé et retrait et remis,
Morne et pensif, trop plus que ne souloye,
J'y voy trouble, car ès yeux ay la taye,
Et n'y congnois le blanc d'avec le bis,
Tant sont les yeulx de mon cueur endormiz.

RONDEAU LV.

En changeant mes appetiz,
Je suis tout saoul de blanc pain,
Et de menger meurs de fain
D'un frès et nouveau pain bis.
A mon gré, ce pain faitis
C'est ung morceau souverain.
En changeant mes appetiz,
Je suis tout saoul de blanc pain.
S'il en fust à mon devis,
Plus tost anuyt que demain
J'en eusse mon vouloir plain,
Car grant desir m'en est pris,
En changeant mes appetiz.

RONDEAU.

De Fredet.

Pour mettre à fin la grant doleur
Que par trop amer je reçoy,
Secourez moi;
Las! ou autrement, sur ma foy,
Mes jours n'auront pas grant longueur.
Car si trestourmenté je suis
De tant d'ennuys
Qui sans cesser me courent seure,
Que je n'ay bons jours, bonnes nuys,
Et si ne puis,
Trouver, fors vous, qui me sequeure.

Aidez à vostre serviteur
Qui est mieulx pris que par le doy,
Ou mort me voy,
Se ne monstrez brief, savez quoy?
Que vous ayez mon fait à cueur,
Pour mettre à fin la grant doleur.

RONDEAU LVI.

Réponse d'Orléans à Fredet.

Pour mettre à fin vostre doleur,
Où pour le present je vous voy,
Descouvrez moy
Tout vostre fait, car, sur ma foy,
Je vous secourray de bon cueur;
Plus avant offrir ne vous puis,
Fors que je suis
Prest de vous aider à toute heure,
A vous bouter hors des ennuys
Que, jours et nuys,
Dittes qu'avec vous font demeure.
Quant vous tenez mon serviteur,
Et vostre doleur apparçoy,
Montrer au doy
On me devroit, se tenir quoy
Vouloye, comme faint seigneur,
Pour mettre à fin vostre doleur.

RONDEAU LVII.

Helas ! me tuerez vous ?
Pour Dieu retraiez cest eueil
Qui d'un amoureux acueil
M'occist, se ne suis rescous.
Je tiens vostre cueur si doulx,
Que me rens tout à son vueil.
Helas ! me tuerez vous ?
Pour Dieu retraiez cest eueil.
De quoy vous peut mon courrous
Valoir, ne servir mon dueil ?
Quant humblement, sans orgueil,
Je requier mercy à tous,
Helas ! me tuerez vous ?

RONDEAU LVIII.

Ung cueur, ung vueil, une plaisance,
Ung desir, ung consentement,
Ung reconfort, ung pensement,
Fermez en loyalle fiance,
Dieu que bonne en est l'accointance !
Tenir la doit on chierement :
Ung cueur, ung vueil, une plaisance,
Ung desir, ung consentement.
Contre Dangier et sa puissance,
Qui les het trop mortelement,
Gardons les bien et sagement,
N'est ce toute nostre chevance,
Ung cueur, ung vueil, une plaisance.

RONDEAU LIX.

Pource que Plaisance est morte,
Ce May, suis vestu de noir,
C'est grant pitié de véoir
Mon cueur qui s'en desconforte.
Je m'abille de la sorte
Que doy, pour faire devoir.
Pource que Plaisance est morte,
Ce May, suis vestu de noir.
Le temps ces nouvelles porte.
Qui ne veult deduit avoir,
Mais par force de plouvoir,
Fait des champs clorre la porte,
Pource que Plaisance est morte.

RONDEAU LX.

Après l'escadre route,
Mettons à saquement
Annuyeulx Pensement
Et sa brigade toute.
Il crye : Volte route,
Ralions nostre gent.
Après l'escadre route,
Mettons à saquement.
Se Loyaulté s'y boute,
Par advis saigement,
Crye gaillardement
D'aly brusque, sans doubte,
Après l'escadre route.

RONDEAU LXI.

Les fourriers d'Esté sont venus
Pour appareillier son logis,
Et ont fait tendre ses tappis,
De fleurs et verdure tissus.
En estandant tappis velus,
De vert herbe par le païs,
Les fourriers d'Esté sont venus
Pour appareillier son logis.
Cueurs d'ennuy pieçà morfondus,
Dieu mercy, sont sains et jolis;
Alez vous en, prenez païs,
Yver, vous ne demourrés plus;
Les fourriers d'Esté sont venus.

RONDEAU LXII.

Se mois de May, ne joyeulx, ne dolent
Estre ne puis; au fort, vaille que vaille,
C'est le meilleur que de riens ne me chaille,
Soit bien ou mal, tenir m'en fault content.
Je lesse tout courir à val le vent,
Sans regarder lequel bout devant aille;
Se mois de May, ne joyeulx, ne dolent
Estre ne puis; au fort, vaille que vaille.
Qui Soussy suit, au derrain s'en repent;
C'est ung mestier qui ne vault une maille,
Avantureux comme le jeu de faille;
Que vous semble de mon gouvernement,
Se mois de May, ne joyeulx, ne dolent?

RONDEAU LXIII.

Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de brouderie,
De soleil luyant, cler et beau.
Il n'y a beste, ne oyseau,
Qu'en son jargon ne chante ou crie :
Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye.
Riviere, fontaine et ruisseau
Portent, en livrée jolie,
Gouttes d'argent d'orfavrerie,
Chascun s'abille de nouveau :
Le temps a laissié son manteau.

RONDEAU LXIV.

En regardant ces belles fleurs
Que le temps nouveau d'Amours prie,
Chascune d'elle s'ajolie
Et farde de plaisans couleurs.
Tant embasmées sont de odeurs
Qu'il n'est cueur qui ne rajeunie,
En regardant ces belles fleurs
Que le temps nouveau d'Amours prie.
Les oyseaulx deviennent danseurs
Dessus mainte branche fleurie,
Et font joyeuse chanterie,
De contres, des chans et teneurs,
En regardant ces belles fleurs.

RONDEAU LXV.

Cueur, à qui prendrez vous conseil?
A nul ne povez descouvrir
Le tresangoisseux desplaisir
Qui vous tient en paine et traveil!
Je tiens qu'il n'a soubz le souleil,
De vous plus parfait vray martire.
Cueur, à qui prendrez vous conseil?
A nul ne povez descouvrir.
Au moins faittes votre apareil
De bien vous faire ensevellir,
Ce n'est que mort d'ainsi languir,
En tel martire nompareil.
Cueur, à qui prendrez vous conseil?

RONDEAU LXVI.

Dedens mon livre de pensée,
J'ay trouvé escrivant mon cueur
La vraye histoire de doleur,
De lermes toute enluminée.
En deffassent la tresamée
Ymage de plaisant doulceur,
Dedens mon livre de Pensée,
J'ay trouvé escrivant mon cueur.
Helas! où l'a mon cueur trouvée?
Les grosses gouttes de sueur
Lui saillent, de peine et labeur
Qu'il y prent, et nuit et journée,
Dedens mon livre de Pensée.

RONDEAU LXVII.

A Dieu ! qu'il m'anuye,
Helas ! qu'est ce cy ?
Demourray ainsi
En merencolie ?
Qui que chante ou rie,
J'ay tousjours soussy.
A Dieu, qu'il m'anuye,
Helas ! qu'est ce cy ?
Penser me guerrie,
Et fortune aussi,
Tellement et si
Fort que hé ma vie.
A Dieu ! qu'il m'anuye !

RONDEAU LXVIII.

Ci pris, ci mis,
Trop fort me lie
Merencolie,
De pis en pis.
Quant me tient pris
En sa baillie,
Ci pris, ci mis,
Trop fort me lie.
Se hors Soussis
Je ne m'alie
A Chiere lie,
Vivant languis,
Ci pris, ci mis.

RONDEAU LXIX.

Et de cela, quoy?
Se Soussy m'assault,
A mon cueur n'en chault,
N'aussi peu à moy.
Comme j'apperçoy,
Courroux riens n'y vault.
Et de cela, quoy,
Se Soussy m'assault?
Par luy je reçoy
Souvent froit et chault,
Puisqu'estre ainsi fault,
Remede n'y voy;
Et de cela, quoy?

RONDEAU LXX.

Et de cela, quoy?
En ce temps nouveau,
Soit ou laid, ou beau,
Il m'en chault bien poy.
Je demourray quoy
En ma vieille peau.
Et de cela, quoy,
En ce temps nouveau?
Plusieurs, comme voy,
Ont des pois au veau;
Je mettray mon seau
Qu'ainsi je le croy.
Et de cela, quoy?

RONDEAU LXXI.

Oncques feu ne fut sans fumée,
Ne doloreux cueurs sans pensée,
Ne reconfort sans esperance,
Ne joyeulx regart sans plaisance,
Ne beau soleil qu'après nuée.
J'ay tost ma sentence donnée,
De plus sachant soit amendée,
J'en dy selon ma congnoissance:
Oncques feu ne fut sans fumée,
Ne doloreux cueurs sans pensée.
Esbatement n'est sans risée,
Souspir sans chose regretée,
Souhait sans ardant desirance,
Doubte sans muer contenance,
C'est chose de vray esprouvée;
Oncques feu ne fut sans fumée.

RONDEAU LXXII.

Chantez ce que vous pensez,
Monstrant joyeuse maniere,
Ne la vendez pas si chiere,
Trop envis la despensez.
Or sus, tost vous avancez,
Laissez coustume estrangiere.
Chantez ce que vous pensez,
Monstrant joyeuse maniere.
Tous noz menuz pourpensez
Descouvrons, à lye chiere,
L'un à l'autre, sans priere.
J'acheveray, commencez,
Chantez ce que vous pensez.

RONDEAU LXXIII.

Le trouveray je jamais
Ung loyal cueur joinct au mien,
A qui je soye tout sien,
Sans departir desormais?
D'en deviser par souhais,
Souvent m'y esbas; et bien,
Le trouveray je jamais
Ung loyal cueur joinct au mien?
Autant vault se je m'en tais,
Car certainement je tien
Qu'il ne s'en fera jà rien;
En toute chose a ung mais.
Le trouveray je jamais?

RONDEAU LXXIV.

Gens qui cuident estre si saiges
Qu'ilz pensent plusieurs abestir,
Si bien ne se sauront couvrir
Qu'on n'aperçoive leurs courages.
Payer leur fauldra les usages
De leurs becz jaunes, sans faillir,
Gens qui cuident estre si saiges
Qu'ilz pensent plusieurs abestir.
On scet par anciens ouvrages,
De quel mestier scevent servir;
Melusine n'en peut mentir,
Elle les cognoist aux visaiges,
Gens qui cuident estre si saiges.

RONDEAU LXXV.

Il me pleust bien,
(Se tour il a)
Quant me monstra
Que estoit tout mien.
Par son maintien
Tost me gaigna.
Il me pleust bien,
Se tour il a.
Sans dire rien,
Mon cueur pensa,
Et ordonna
Qu'il seroit sien:
Il me pleust bien.

RONDEAU LXXVI.

En mon cueur chéoit,
Et là devinoye,
Comme je pensoye,
Qu'ainsi m'avendroit.
Fol, tant qu'il reçoit,
Ne croit rien qu'il voye.
En mon cueur chéoit,
Et là devinoye
Sotye seroit
Se plus y musoye;
Ma teste romperoye;
Soit ou tort ou droit,
En mon cueur chéoit.

RONDEAU LXXVII.

Quant j'ay ouy le tabourin
Sonner, pour s'en aller au May,
En mon lit n'en ay fait effray,
Ne levé mon chief du coissin ;
En disant : il est trop matin,
Ung peu je me rendormiray ;
Quant j'ay ouy le tabourin
Sonner, pour s'en aler au May.
Jeunes gens partent leur butin,
De Nonchaloir m'acointeray,
A lui je m'abutineray,
Trouvé l'ay plus prouchain voisin,
Quant j'ay ouy le tabourin.

RONDEAU LXXVIII.

Le premier jour du mois de May,
De tanné et de vert perdu,
Las ! j'ay trouvé mon cueur vestu,
Dieu scet en quel piteux array !
Tantost demandé je lui ay,
Dont estoit cest habit venu,
Le premier jour du mois de May,
De tanné et de vert perdu.
Il m'a respondu, bien le sçay,
Mais par moy ne sera cogneu ;
Desplaisance m'en a pourveu,
Sa livrée je porteray,
Le premier jour du mois de may.

RONDEAU LXXIX.

Le monde est ennuyé de moy,
Et moy pareillement de lui ;
Je ne congnois rien au jour d'ui
Dont il me chaille que bien poy.
Dont quanque devant mes yeulx voy,
Puis nommer anuy sur anuy.
Le monde est ennuyé de moy,
Et moy pareillement de lui.
Chierement se vent bonne foy ;
A bon marché n'en a nulluy ;
Et pource, se je suis cellui
Qui m'en plains, j'ay raison pourquoy :
Le monde est ennuyé de moy.

RONDEAU LXXX.

De riens ne sert à cueur en desplaisance,
Chanter, danser, n'aucun esbatement,
Il lui souffist de povoir seulement
Tousjours penser à sa male meschance.
Quant il congnoist qu'en hazart gist sa chance,
Et desir n'est à son commandement,
De riens ne sert à cueur en desplaisance,
Chanter, danser, n'aucun esbatement.
S'on rit, pleurer lui est d'acoustumance ;
S'il peut, à part se met le plus souvent,
Afin qu'à nul ne tiengne parlement ;
Pour le guerir jà mire ne s'avance ;
De riens ne sert à cueur en desplaisance.

RONDEAU LXXXI.

Vous y fiez vous
En Mondain Espoir ?
S'il scet decevoir,
Demandez à tous.
Son attrait est doulx,
Pour gens mieulx avoir.
Vous y fiez vous
En Mondain Espoir ?
De joye ou courroux,
Soing ou nonchaloir,
Veult, à son vouloir,
Tenir les deux boux,
Vous y fiez vous ?

RONDEAU LXXXII.

Fiez vous y.
A qui ?
En quoi ?
Comme je voy,
Riens n'est sans sy.
Ce monde cy
A sy
Pou foy.
Fiez vous y.
A qui ?
Plus je n'en dy,
N'escry,
Pourquoi ?
Chascun j'en croy
S'il est ainsy ;
Fiez vous y !

RONDEAU LXXXIII.

Vengence de mes yeulx
Puisse mon cueur avoir ;
Ilz lui font recevoir
Trop de maulx en mains lieux.
Amours, le Roy des Dieux,
Faittes vostre devoir :
Vengence de mes yeulx
Puisse mon cueur avoir.
Se jamais plus sont tieulx
Encontre mon vouloir,
Sur eulx, et main et soir,
Crieray, jusques aux cieulx,
Vengence de mes yeulx.

RONDEAU LXXXIV.

De legier pleure à qui la lippe pent ;
Ne demandez jamais comment lui va,
Laissez l'en paix, il se confortera,
Ou en son fait mettra appointtement.
A son umbre se combattra souvent,
Et puis son frein rungier lui conviendra.
De legier pleure à qui la lippe pent ;
Ne demandez jamais comment lui va.
S'on parle à lui, il en est mal content ;
Cheminée, au derrain, trouvera
Par où passer sa fumée pourra ;
Ainsi avint le plus communement ;
De legier pleure à qui la lippe pent.

RONDEAU LXXXV.

Espoir ne me fist oncques bien,
Souvent me ment pour me complaire
Et assez promet sans riens faire,
Dont à lui peu tenu me tien.
En ses ditz ne me fie en rien.
Se Dieu m'aist, je ne m'en puis taire,
Espoir ne me fist oncques bien,
Souvent me ment pour me complaire.
Quant Reconfort requerir vien
Et cuide qu'il le doye faire,
Tousjours me respont au contraire,
Et me hare Reffus son chien ;
Espoir ne me fist oncques bien.

RONDEAU LXXXVI.

D'ont viens tu maintenant, Souspir,
Aportes tu nulles nouvelles ?
Dieu doint qu'ilz puissent estre telles
Que voulentiers les doye ouir.
S'ilz viennent de devers Desir,
Ilz ne sont que bonnes et belles.
D'ont viens tu maintenant, Souspir,
Aportes tu nulles nouvelles ?
Mais s'ilz sourdent de Desplaisir,
J'ayme mieulx que tu les me celes,
Assez et trop j'en ay de telles ;
Ne dy riens que pour m'esjouir.
D'ont viens tu maintenant, Souspir.

RONDEAU LXXXVII.

C'est par vous seulement, Fiance,
Qu'ainsi je me trouve deceu;
Car, se par avant l'eusse sceu,
Bien y eusse mis pourvéance.
Au fort, quant je suis en la dance,
Puis qu'il est trait, il sera beu.
C'est par vous seulement, Fiance,
Qu'ainsi je me trouve deceu.
Je doy bien haïr l'acointtance
Du premier jour que vous ay veu,
Car prins m'avez au despourveu ;
Nul n'est trahy qu'en Esperance ;
C'est par vous seulement, Fiance.

RONDEAU LXXXVIII.

Ou pis, ou mieulx,
Mon cueur aura,
Plus ne sera
En soussis tieulx.
Par Dieu, des cieulx
Chemin prendra ;
Ou pis, ou mieux,
Mon cueur aura.
En aucuns lieux,
Fortune, or ça,
On vous verra
Plus cler aux yeulx,
Ou pis, ou mieulx.

RONDEAU LXXXIX.

Par vous, Regard, sergent d'Amours,
Sont arrestés les povres cueurs,
Souvent en plaisirs et doulceurs,
Et mainteffoiz tout au rebours.
Devant les amoureuses cours,
Les officiers et gouverneurs,
Par vous, regard, sergent d'Amours,
Sont arrestés les povres cueurs.
Et adjournez à trop briefz jours,
Pour leur porter plus de rigueurs,
Comme subgïez et serviteurs,
Endurent mains estranges tours,
Par vous, Regard, sergent d'Amours.

RONDEAU XC.

S'en mes mains une foiz vous tiens,
Pas ne m'eschapperez, Plaisance,
Jà Fortune n'aura puissance
Que n'aye ma part de voz biens.
En despit de Dueil et des siens,
Qui me tourmentent de penance,
S'en mes mains une foiz vous tiens,
Pas ne m'eschapperez, Plaisance.
Doy je tousjours, sans avoir riens,
Languir en ma dure grevance ?
Nennil, promis m'a Esperance
Que serez de tous poins des miens,
S'en mes mains une foiz vous tiens.

RONDEAU XCI.

Payez selon vostre deserte
Puissiez vous estre, faux trompeurs !
Au derrenier des cabuseurs
Sera la malice deserte.
D'entre deux meures, une verte
Vous fault servir, pour voz labeurs.
Payez selon vostre deserte
Puissiez vous estre, faux trompeurs !
Vostre besongne est trop ouverte,
Ce n'est pas jeu d'entrejetteurs ;
Aux eschés s'estes bons joueurs,
Gardez l'eschec à descouverte,
Payez selon vostre deserte.

RONDEAU XCII.

Plus penser que dire
Me convient souvent,
Sans monstrer comment
N'à quoy mon cueur tire.
Faignant de soubzrire,
Quant suis tresdolent,
Plus penser que dire
Me convient souvent.
En toussant, souspire
Pour secretement
Musser mon tourment.
C'est privé martire,
Plus penser que dire.

RONDEAU XCIII.

Mort de moy ! vous y jouez vous
Avec Dame Merencolie !
Mon cueur, vous faittes grant folye !
C'est la nourrisse de Courroux.
Ung baston qui point à deux boutz
Porte, dont elle s'escremye.
Mort de moy ! vous y jouez, vous,
Avec Dame Merencolie!
Je tiens saiges toutes et tous
Qui eslongnent sa compaignie ;
Saint Jehan, je ne m'y mettray mie;
Que je m'y boutasse à quans coups.
Mort de moy! vous y jouez, vous!

RONDEAU XCIV.

Je ne suis pas de ses gens là
A qui Fortune plaist et rit,
De reconfort trop m'escondit,
Veu que tant de mal donné m'a.
S'on demande comment me va,
Il est ainsi comme j'ai dit :
Je ne suis pas de ses gens là,
A qui Fortune plaist et rit.
Quant je dy que bon temps vendra,
Mon cueur me respont par despit :
Voire, s'Espoir ne vous mentit,
Plusieurs deçoit et decevra.
Je ne suis pas de ses gens là.

RONDEAU XCV.

Allez, allez, vieille nourrice
De Courroux et de Malle Vie,
Rassotée Merencolie,
Vous n'avez que dueil et malice.
Desormaiz plus n'aurez office
Avec mon cueur, je vous regnye.
Allez, allez, vieille nourrice
De Courroux et de Malle Vie.
Pour vous n'y a point lieu propice,
Confort l'a prins, n'en doubtez mie,
Fuyez hors de la compaignie
D'Espoir; fais nouvel edifice;
Allez, allez, vieille nourrice

RONDEAU XCVI.

Remede comment
Pourray je querir
Du mal qu'à souffrir
J'ay trop longuement?
Qu'en dit loyaument
Conseil? sans mentir,
Remede comment
Pourray je querir?
Pour abregement,
Guerir, ou mourir!
Plus ne puis fournir,
Se Sens ne m'aprent
Remede comment.

RONDEAU XCVII.

Vous ne tenez compte de moy,
Beau Sire, mais qui estes vous?
Voulez vous estre seul sur tous,
Et qu'on vous laisse tenir quoy?
Merencolie suiz et doy,
En tous faiz, tenir l'un des bouts.
Vous ne tenez compte de moy,
Beau Sire, mais qui estes vous?
Se je vous pinse par le doy,
Ne me chault de vostre courroux,
On verra se serez rescous
De mes mains, par qui, et pourquoy
Vous ne tenez compte de moy.

RONDEAU XCVIII.

Quant je voy ce que ne vueil mie,
Et n'ay ce dont suis desirant,
Pensant ce qui m'est desplaisant,
Est ce merveille s'il m'ennuye?
Nennil, force est que me soussie
De mon cueur qui est languissant,
Quant je voy ce que ne vueil mie,
Et n'ay ce dont suis desirant.
En douleur et merencolie
Suis, nuit et jour, estudiant;
Lors je me boute trop avant
En une haulte theologie,
Quant je voy ce que ne vueil mie.

RONDEAU XCIX.

Ainsi que chassoye aux sangliers,
Mon cueur chassoit après Dangiers
En la forest de ma Pensée,
Dont rencontra grant assemblée
Trespassans par divers sentiers.
Deux ou trois saillirent premiers,
Comme fors, orgueilleux et fiers;
N'estoit ce pas chose effrayée ?
Ainsi que chassoye aux sangliers,
Mon cueur chassoit après Dangiers
En la forest de ma Pensée.
Lors mon cueur lascha sus levriers,
Lesquels sont nommés Desiriers ;
Puis Esperance l'asseurée,
L'espieu ou poing, sainte l'espée,
Vint pour combattre voulentiers,
Ainsi que chassoye aux sangliers

RONDEAU C.

Sot eueil, raporteur de nouvelles,
Où vas tu (et ne scès pourquoy,
Ne sans prandre congié de moy)
En la compaignie des belles ?
Tu es trop tost acointé d'elles ;
Il te vaulsist mieulx tenir quoy,
Sot eueil, raporteur de nouvelles,
Où vas tu? et ne scès pourquoy!
Se ne changes manieres telles,

Par Raison, ainsi que je doy,
Chastier te vueil, sur ma foy ;
Contre toy j'ay assez querelles,
Sot eueil, raporteur de nouvelles.

RONDEAU CI.

Mort de moy ! vous y jouez vous ?
— En quoy ? — Es faiz de tromperie.
— Ce n'est que coustume jolie
Dont ung peu ont toutes et tous !
— Renverser s'en dessuz dessoubz,
Est ce bien fait ? je vous en prie ?
Mort de moy ! vous y jouez vous ?
— En quoy ? — Es faiz de tromperie.
— Laissez moy taster vostre pouls,
Vous tient point celle maladie ?
— Parlez bas, qu'on ne l'oye mie,
Il semble que criez aux loups :
Mort de moy ! vous y jouez vous ?

RONDEAU CII.

Est ce vers moi qu'envoyez ce souspir ?
M'apporte il point quelque bonne nouvelle ?
Soit mal ou bien, pour Dieu, qu'il ne me cele :
Ce que lui vueil de mon fait enquerir.
Suis je jugié de vivre, ou de mourir ?
Soustiendra jà Loyaulté ma querelle ?
Est ce vers moy qu'envoyez ce souspir ;
M'apporte il point quelque bonne nouvelle ?
Et, nuit et jour, j'escoute pour ouir

S'auray confort de ma peine cruelle.
Pire ne peut estre se non mortelle;
Dictes se riens y a pour m'esjouir?
Est ce vers moy qu'envoyez ce souspir?

RONDEAU CIII.

M'apelez vous cela jeu
D'estre tousjours en ennuy?
Certes, je ne voy nully
Qui n'en ait plus trop que peu.
Nul ne desnoue ce neu,
S'il n'a de Fortune apuy.
M'apelez vous cela jeu
D'estre tousjours en ennuy.
On s'art qui est près du feu;
Et pource, je suis cellui
Qui à mon povoir le fui,
Quant je n'y congnois mon preu.
M'apelez vous cela jeu?

RONDEAU CIV.

Alons nous esbatre,
Mon cueur, vous et moy,
Laissons, à part soy,
Soussi se combatre.
Tousjours veult debatre,
Et jamais n'est quoy.
Alons nous esbatre,
Mon cueur, vous et moy.
On vous devroit batre,

Et monstrer au doy,
Se dessoubz sa loy
Vous laissiez abatre.
Alons nous esbatre.

RONDEAU CV.

Aussi bien laides que belles
Contrefont les dangereuses,
Et souvent les precieuses ;
Elz ont les manieres telles.
Pareillement les pucelles
Deviennent tantost honteuses ;
Aussi bien laides que belles
Contrefont les dangereuses.
Les vieilles font les nouvelles,
En parolles gracieuses
Et accointances joyeuses ;
C'est la condicion d'elles,
Aussi bien laides que belles.

RONDEAU CVI.

Je vous arreste, de main mise,
Mes yeulx, emprisonnez serez,
Plus mon cueur ne gouvernerez
Desormais, je vous en avise.
Trop avez fait à vostre guise,
Par ma foy, plus ne le ferez.
Je vous arreste, de main mise,
Mes yeulx, emprisonnez serez.
On peut bien pour vous corner prise,

Prins estes, point n'eschapperez;
Nul remede n'y trouverez,
Rien n'y vault apel, ne franchise.
Je vous arreste, de main mise.

RONDEAU CVII.

Qui a toutes ses hontes beues,
Il ne lui chault que l'en lui die,
Il laisse passer mocquerie
Devant ses yeulx, comme les nues.
S'on le hue par my les rues,
La teste hoche à chiere lie.
Qui a toutes ses hontes beues,
Il ne lui chault que l'en lui die.
Truffes sont vers lui bien venues;
Quant gens rient, il faut qu'il rie;
Rougir on ne le feroit mie;
Contenances n'a point perdues,
Qui a toutes ses hontes beues.

RONDEAU CVIII.

En mes païs, quant me trouve à repos,
Je m'esbais, et n'y sçay contenance,
Car j'ay apris travail dès mon enfance,
Dont Fortune m'a bien chargié le dos.
Que voulez que vous die? à briefz mos,
Ainsi m'est il, ce vient d'accoustumance:
En mes païs, quant me trouve à repos,
Je m'esbais, et n'y sçay contenance.
Tout à part moy, en mon penser m'enclos,

Et fais chasteaulx en Espaigne et en France;
Oultre les monts forge mainte ordonnance,
Chascun jour, j'ay plus de mille propos,
En mes païs, quant me trouve à repos.

RONDEAU CIX.

Repaissez vous en parler gracieux,
Avec dames qui manguent poisson,
Vous qui jeusnez, par grant devocion,
Ce vendredi ne povez faire mieulx.
Se vous voulez de Déesses ou Dieux,
Avoir confort ou consolacion,
Repaissez vous en parler gracieux,
Avec dames qui manguent poisson.
Lire vous voy faiz merencolieux
De Troilus, plains de compassion;
D'Amour martir fut en sa nascion,
Laissez l'en paix, il n'en est plus de tieulx;
Repaissez vous en parler gracieux.

RONDEAU CX.

Alez vous en, alez, alez,
Soussy, Soing et Merencolie,
Me cuidez vous toute ma vie
Gouverner, comme fait avez?
Je vous prometz que non ferez,
Raison aura sur vous maistrie.
Alez vous en, alez, alez,
Soussy, Soing et Merencolie.
Se jamais plus vous retournez

Avecques vostre compaignie,
Je pri à Dieu qu'il vous maudie,
Et ce par qui vous revendrez.
Alez vous en, alez, alez.

RONDEAU CXI.

Hau ! guette, mon ueil; et puis quoy?
Voyez vous riens? — Ouil, assez.
— Qu'est ce cela que vous savez?
— Cler, le vous puis monstrer au doy.
— Regardez plus avant un poy,
Vos regars ne soient lassez.
Hau ! guette, mon ueil ; et puis quoy?
Voyez vous riens? — Ouil, assez.
Acquitté me suis, comme doy,
Il a jà plusieurs ans passez,
Sans avoir mes gaiges cassez.
— Bien avez servi, sur ma foy.
Hau ! guette, mon ueil ; et puis quoy!

RONDEAU CXII.

Le voulez vous que tout vostre deviengne ?
En me monstrant quelque joyeux semblant,
Dictes ce mot : Je vous tiens mon servant,
Servez si bien que contente m'en tiengne.
Devoir feray, comment qu'il m'en adviengne,
Tresloyaument, desoresenavant.
Le voulez vous que tout vostre deviengne ?
En me monstrant quelque joyeux semblant.
Sans que Mercy, ne Grace me soustiengne,

S'en Loyaulté je faulx, ne tant ne quant,
Punissez moy tout à vostre talant ;
Et se bien sers, pour Dieu, vous en souviengne !
Le voulez vous que tout vostre deviengne ?

RONDEAU CXIII.

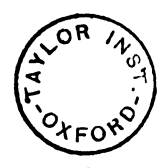
Que nous en faisons
De telles manieres,
Et doulces, et fieres,
Selon les saisons !
En champs, ou maisons,
Par bois et rivieres,
Que nous en faisons
De telles manieres !
Ung temps nous taisons,
Tenans assez chieres
Nos joyeuses chieres,
Puis nous rapaisons ;
Que nous en faisons !

RONDEAU CXIV.

A l'autre huis,
Souvent m'envoye Esperance,
Et me tanse,
Quant en tristesse je suis.
Jours et nuys,
Se lui demande alegance,
A l'autre huis,
Souvent m'envoye Esperance.
Oncques puis

Que failli ma desirance,
De plaisance
Mon cueur et moy sommes vuys,
A l'autre huis.

RONDEAU.



Clermontois.

Qui veult achatter de mon dueil?
D'en avoir trop, las! je me vante,
Car ma povre vie dolente
N'en peut plus, non fait pas mon vueil.
Partout où je voys, mon recueil
Est si piteux, et mon attente!
Qui veult achatter de mon dueil?
D'en avoir trop, las! je me vante.
Que j'aye ung petit bon accueil,
Au commancement de ma vante,
Et puis après, se jamais hante
Amours, qu'on me creve cest ueil!
Qui veult achatter de mon dueil?

RONDEAU CXV.

Vendez autre part vostre dueil,
Quant est à moy, je n'en ay cure;
A grant marché, oultre mesure,
J'en ay assez contre mon vueil.
Jà n'entrera dedans le sueil,

De mon penser, je vous le jure;
Vendez autre part vostre dueil,
Quant est à moy, je n'en ay cure.
  Desconfort, la lerme à l'ueil,
Ailleurs quiere son avanture,
Plus ne vous mène vie dure!
Puisque mal vous fait son acueil,
Vendez autre part vostre dueil.

RONDEAU CXVI.

  Comme j'oy que chascun devise,
On n'est pas tousjours à sa guise;
Beau chanter si ennuye bien;
Jeu qui trop dure ne vault rien;
Tant va le pot à l'eaue qu'il brise.
  Il convient que trop parler nuyse,
Se dit on, et trop grater cuise;
Riens ne demeure en ung maintien.
Comme j'oy que chascun devise,
On n'est pas tousjours à sa guise;
Beau chanter si ennuye bien.
  Après chault temps, vient vent de bise,
Après hucques, robbes de frise;
Le monde de passé revien,
A son vouloir joue du sien
Tant entre gens laiz que d'Eglise,
Comme j'oy que chascun devise.

RONDEAU CXVII.

Ad ce premier jour de l'année,
De cueur, de corps et quanque j'ay
Privéement estreneray
Ce qui me gist en ma pensée.
C'est chose que tendray cellée,
Et que point ne descouvreray,
Ad ce premier jour de l'année,
De cueur, de corps et quanque j'ay.
Avant que soit toute passée
L'année, je l'aproucheray,
Et puis à loisir conteray
L'ennuy qu'ay, quant m'est eslongnée,
Ad ce premier jour de l'année.

RONDEAU REDOUBLÉ.

Que voulez vous que plus vous die,
Jeunes assotez amoureux ?
Par Dieu, j'ay esté l'un de ceulx
Qui ont eu vostre maladie !
Prenez exemple, je vous prie,
A moy qui m'en complains et deulx;
Que voulez vous que plus vous die,
Jeunes assotez amoureux !
Et pource, de vostre partie,
Se voulez croire mes conseulx,
D'abregier conseillier vous veulx
Vos faiz, en sens ou en folie,
Que voulez vous que plus vous die !
Plusieurs y trouvent chiere lye

Mainteffoiz, et plaisans acueulx,
Que voulez vous que plus vous die!
Jeunes assotez amoureux!
  Mais au derrain, Merencolie
De ses huis fait passer les seulx,
En deuil et soussy, Dieu scet quieulx!
Lors ne chault de mort ou de vie,
Que voulez vous que plus vous die?

RONDEAU CXVIII.

  Mais que vostre cueur soit mien,
Ne doit le mien estre vostre?
— Ouil, certes, plus que sien.
  — Que vous en semble? dy je bien?
— Vray comme la Patenostre,
Mais que vostre cueur soit mien.
  Content et joyeulx m'en tien,
Foy que doy saint Pol l'Apostre,
Je ne desire autre rien,
Mais que vostre cueur soit mien.

RONDEAU CXIX.

  A ce jour de saint Valentin,
Que prendray je? per, ou non per?
D'Amours ne quiers riens demander,
Piecà j'eus ma part du butin.
  Veu que plus resveille matin
Ne vueil avoir, mais reposer,
A ce jour de saint Valentin,

Que prendray je? per, ou non per ?
  Jeunes gens voisent au hutin
Leurs sens, ou folie esprouver ;
Vieux suis pour à l'escolle aller,
J'entens assez bien mon latin,
A ce jour de saint Valentin.

RONDEAU CXX.

  Pour Dieu! boutons la hors,
Ceste Merencolie
Qui si fort nous guerrie
Et fait tant de grans tors.
  Monstrons nous les plus fors,
Mon cueur, je vous en prie,
Pour Dieu! boutons la hors,
Ceste Merencolie.
  Trop lui avons amors
D'estre en sa compaignie,
Ne nous amusons mie
A croire ses rappors,
Pour Dieu! boutons la hors.

RONDEAU CXXI.

  Contre le trait de Faulceté,
Convient harnois de Bonne Espreuve,
Artillerie forgé neufve,
Chascun jour, en soutiveté.
  A ! Jhesus, *benedicite !*
Nul n'est qui seurement se treuve ;
Contre le trait de Faulceté,

Convient harnois de Bonne Espreuve.
Au derrain, fera Loyaulté
Faulceté de son penser veufve;
Pour Raison fault que Dieu s'esmeuve,
Monstrant sa puissance et bonté
Contre le trait de Faulceté.

RONDEAU CXXII.

Acquittez vostre conscience,
Et gardez aussi vostre honneur,
Ne laissez mourir en douleur
Ce qui avoir vostre aide pense.
Puisque avez le povoir en ce
De l'aider, par grace et doulceur,
Acquittez vostre conscience,
Et gardez aussi vostre honneur.
On criera sur vous vengence,
Se souffrez murdrir en rigueur,
Ainsi à tort, ung povre cueur;
Assez a porté pascience,
Acquittez vostre conscience.

RONDEAU CXXIII.

On ne peut servir en deux lieux,
Choisir convient ou çà, ou là;
A festu tire qui pourra
Pour prendre le pis ou le mieulx.
Qu'en dittes vous, jeunes et vieulx?
Parle qui parler en vouldra;
On ne peut servir en deux lieux,

Choisir convient ou çà, ou là.
Les faiz de ce monde sont tieulx:
Qui bien fera, bien trouvera;
Chascun son paiement aura,
Tesmoing les Déesses et Dieux;
On ne peut servir en deux lieux.

RONDEAU CXXIV.

Quant tu es courcé d'autres choses,
Cueur, mieulx te vault en paix laisser,
Car s'on te vient araisonner,
Tost y trouves d'estranges gloses.
De ton desplaisir monstrer n'oses
A aucun, pour te conforter;
Quant tu es courcé d'autres choses
Cueur, mieulx te vault en paix laisser.
De tes levres les portes closes
Penses de saigement garder,
Que de hors n'eschappe Parler
Qui descouvre le pot aux roses,
Quant tu es courcé d'autres choses.

RONDEAU.

Du comte de Clermont.

Le truchemen de ma pensée
Qui de long temps est commencée,
Va devers vous, pour exposer
Ce que de bouche proposer
N'oze, craingnant d'estre tancée.

Combien que chose n'a pensée,
Dont deust estre desavancée,
Comme au long vous pourra gloser,
Le truchemen de ma pensée
Qui de long temps est commencée,
Va devers vous pour exposer.
Si soit par vous recompensée
Et selon son cas avancée,
Pour mieulx se povoir disposer;
Car plus ne pourra reposer,
Jusques sa joye ait prononcée,
Le truchemen de ma pensée.

RONDEAU CXXV.

Le truchemen de ma pensée,
Qui est venu devers mon cueur,
De par Reconfort, son seigneur,
Lui a une lettre apportée.
Puis a sa créance contée,
En langaige plain de doulceur,
Le truchemen de ma pensée,
Qui est venu devers mon cueur.
Response ne lui est donnée,
Pour le present, c'est le meilleur;
Il aura, par conseil greigneur,
Son ambaxade despeschée,
Le truchemen de ma pensée.

RONDEAU CXXVI.

Le truchemen de ma pensée,
Qui parle maint divers langaige,
M'a rapporté chose sauvaige
Que je n'ay point acoustumée.
En françoys la m'a translatée,
Comme tressouffisant et saige,
Le truchemen de ma pensée,
Qui parle maint divers langaige.
Quant mon cueur l'a bien escoutée,
Il lui a dit : Vous faittes raige,
Oncques mais n'ouy tel messaige ;
Venez vous d'estrange contrée,
Le truchemen de ma pensée ?

RONDEAU CXXVII.

J'ayme qui m'ayme, autrement non ;
Et non pour tant, je ne hay rien,
Mais vouldroye que tout feust bien,
A l'ordonnance de Raison.
Je parle trop, las ! se faiz mon !
Au fort, en ce propos me tien :
J'ayme qui m'ayme, autrement non ;
Et non pour tant, je ne hay rien.
De pensées son chapperon
A brodé le povre cueur mien ;
Tout droit de devers lui je vien,
Et m'a baillé ceste chançon :
J'ayme qui m'ayme, autrement non.

RONDEAU CXXVIII.

Comme le subgiet de Fortune,
Que j'ay esté en ma jeunesse,
Encores le suis en vieillesse ;
Vers moy la trouve tousjours une.
Je suis ung de ceulx, soubz la lune,
Qu'elle plus à son vouloir dresse,
Comme le subgiet de Fortune,
Que j'ay esté en ma jeunesse.
Ce ne m'est que chose commune,
Obéir fault à ma maistresse ;
Sans machier, soit joye ou tristesse,
Avaler me fault ceste prune,
Comme le subgiet de Fortune.

RONDEAU CXXIX

Quelque chose derriere,
Convient tousjours garder,
On ne peut pas monstrer
Sa voulenté entiere.
Quant on est en frontiere
De Dangereux Parler,
Quelque chose derriere,
Convient tousjours garder
Se Pensée legiere
Veult motz trop despenser,
Raison doit espargnier,
Comme la tresoriere,
Quelque chose derriere.

RONDEAU CXXX.

Ce qui m'entre par une oreille,
Par l'autre sault, comme est venu,
Quant d'y penser n'y suis tenu ;
Ainsi Raison me le conseille.
Se j'oy dire : vecy merveille,
L'ung est long, l'autre court vestu ;
Ce qui m'entre par une oreille,
Par l'autre sault, comme est venu.
Mais paine pert et se traveille,
Qui devant moy trayne ung festu ;
Comme ung chat, suis vieil et chenu ;
Legierement pas ne m'esveille
Ce qui m'entre par une oreille.

RONDEAU CXXXI.

Que cuidez vous qu'on verra,
Avant que passe l'année?
Mainte chose demenée
Estrangement, çà et là.
Veu que des cy, et des jà,
Court merveilleuse brouée,
Que cuidez vous qu'on verra,
Avant que passe l'année ?
Viengne que advenir pourra!
Chascun a sa destinée,
Soit que desplaise, ou agrée;
Quant nouveau monde vendra,
Que cuidez vous qu'on verra?

RONDEAU.

Du comte de Clermont.

De bien ou mal, le bien faire l'emporte,
N'est il pas vray, ainsi que dit chascun?
Elas, ouy, car je n'en voy pas ung
Qui à la fin d'un jeu ne se deporte.
Je vous diray, quant la personne est morte
Et a bien fait : il n'a esté commun.
De bien ou mal, le bien faire l'emporte,
N'est il pas vray, ainsi que dit chascun?
Faisons le donc, nous trouverons la porte
De Paradis, où il n'entre nesung,
Que peu ne soit, s'il n'est trop importun
De prier Dieu, et à vous m'en rapporte,
De bien ou mal, le bien faire l'emporte.

RONDEAU CXXXII.

Réponse du duc d'Orléans.

Quant oyez prescher le regnart,
Pensez de voz oyes garder,
Sans à son parler regarder,
Car souvent scet servir de l'art.
Contrefaisant le papelart,
Qui scet ses parolles farder,
Quant oyez prescher le regnart,
Pensez de voz oyes garder.
Les faiz de Dieu je metz à part,

Ne je ne les vueil retarder,
Ne contre le monde darder ;
Chascun garde son estendart,
Quant oyez prescher le regnart.

RONDEAU CXXXIII.

Pour le comte d'Étampes.

Je suis mieulx pris que par le doy,
Et fort enserré d'un anneau.
S'a fait ung visaige si beau,
Qui m'a tout conquesté à soy.
Je rougis et bien l'aperçoy,
Ainsi q'un amoureux nouveau,
Je suis mieulx pris que par le doy,
Et fort enserré d'un anneau.
Et d'amourettes, par ma foy,
J'ay assemblé ung grant fardeau,
Qu'ay mussées soubz mon chappeau;
Pour Dieu ! ne vous mocquez de moy
Je suis mieulx pris que par le doy.

RONDEAU CXXXIV.

Marché nul autrement
Avecques vous, Beaulté,
Se de vous Loyaulté
N'a le gouvernement !
Puis que mes jours despens
A vous vouloir amer,
Et après m'en repens,

Qui en doit on blasmer?
Riens, fors vous seulement,
A qui tiens féaulté,
Quant monstrez cruaulté,
Veu qu'Amour le deffent;
Marché nul autrement.

RONDEAU CXXXV.

Las! le faut il? est ce ton vueil,
Fortune, qu'aye douleur mainte?
De l'ueil me soubzris, mais c'est fainte,
Et soubz decepte, doulx accueil.
Ay je tort? quant reçoy tel dueil,
S'ainsi je dy en ma complainte:
Las! le faut il? est ce ton vueil,
Fortune, qu'aye douleur mainte?
Tue moy, puis en mon sercueil
Me boute, c'est chose contrainte;
Lors n'y aura Dieu, saint, ne sainte,
Qui n'apperçoive ton orgueil;
Las! le faut il? est ce ton vueil?

RONDEAU.

Par Maistre Jehan Caillau.

Las! le faut il? est ce ton vueil,
Fortune, dont me plains et dueil,
Que tout mon temps en doleur passe?
Souffre que j'aye quelque espasse
De repos, entre tant de dueil.

N'auray je de toy autre accueil,
Fors desdaing, reprouche et orgueil?
Veux tu qu'en ce point je trespasse?
Las! le fault il? est ce ton vueil,
Fortune, dont me plains et dueil,
Que tout mon temps en doleur passe?
Je ris de bouche, et pleure d'ueil,
Et fays et dy ce que ne vueil;
Ainsi ma vie se compasse,
Maleureuse, chetive et lasse,
En paine et maulx dont trop recueil,
Las! le fault-il? est ce ton vueil?

RONDEAU CXXXVI.

As tu ce jour ma mort jurée,
Soussy? je te pri, tien te quoy,
Car à tort ma douleur, par toy,
Est trop souvent renouvellée.
A belle enseigne desployée,
Me cours sus, et ne sçay pourquoy?
As tu ce jour ma mort jurée,
Soussy? je te pri, tien te quoy.
La guerre sera tost finée,
Se tu veulx, de toy et de moy,
Car je me rens, or me reçoy.
Hola! paix, puisqu'elle est criée!
As tu ce jour ma mort jurée!

RONDEAU CXXXVII.

Ne fais je bien ma besoingne?
Quant mon fait cuide avancer,
Je suis à recommancer,
Et ne sçay comment m'esloingne.
Fortune tousjours me groingne,
Et ne fait riens que tanser;
Ne fais je bien ma besoingne,
Quant mon fait cuide avancer?
Certes tant je la ressoingne!
Car mon temps fait despenser
Trop, en ennuyeux penser,
Dont en roingeant mon frain, froingne.
Ne fais je bien ma besoingne?

RONDEAU CXXXVIII.

Quant commenceray à voler,
Et sur elles me sentiray,
En si grant aise je seray
Que j'ay doubte de m'essorer.
Beau Crier aura le levrier,
Chemin de Plaisant Vent tendray,
Quant commenceray à voler,
Et sur elles me sentiray.
La mue m'a fallu garder
Par long temps, plus ne le feray,
Puis que doulx temps et cler verray:
On le me devra pardonner,
Quand je commenceray à voler.

RONDEAU CXXXIX.

Je ne hanis pour autre avoine,
Que de m'en retourner à Blois;
Trouvé me suis pour une fois
Assez longuement en Touraine.
J'ay galé, à largesse plaine,
Mes grans poissons et vins des Grois,
Je ne hanis pour autre avoine
Que de m'en retourner à Blois.
A la court plus ne prendray paine,
Pour generaulx et millenois,
Confesser à present m'en vois
Contre la peneuse sepmaine,
Je ne hanis pour autre avoine.

RONDEAU CXL.

Je congnois assez telz debas
Que l'ueil et le cueur ont entre eulx.
L'un dit : Nous serons amoureux,
L'autre dit : Je ne le vueil pas.
Raison s'en rit, disant tout bas :
Escoutez moy ces maleureux;
Je congnois assez telz debas
Que l'ueil et le cueur ont entre eulx.
Lors m'en vois plustost que le pas,
Et les tanse si bien tous deux
Que je les laisse treshonteux;
Mainteffoiz ainsi me combas;
Je congnois assez telz debas.

RONDEAU CXLI.

Que pensé je? dittes le moy;
Adevinez, je vous en prie,
Autrement ne le saurez mie;
Il y a bien raison pourquoy.
A parler à la bonne foy,
Je vous en fais juge et partie :
Que pensé je? dittes le moy;
Adevinez, je vous en prie.
Vous ne saurez, comme je croy;
Car heure ne suis ne demye
Qu'en diverse merencolie;
Devisez, je me tairay quoy,
Que pensé-je? dittes le moy.

RONDEAU CXLII.

Cueur, que fais-tu? revenge toy
De Soussy et Merencolie;
C'est deshonneur et villenie
De laschement se tenir coy.
Je t'ayderay, quant est à moy,
Voulentiers; or ne te fains mie.
Cueur, que fais-tu? revenge toy
De Soussy et Merencolie.
N'espergne riens, scez tu pourquoy?
Pource qu'abregeras ta vie
Se les tiens en ta compaignie.
Desconfiz les et prens leur foy.
Cueur, que fais tu? revenge toy.

RONDEAU CXLIII.

Plaindre ne s'en doit Loyal Cueur,
S'Amours a servy longuement,
Recevant des biens largement
Et pareillement de douleur.
N'est ce raison que le seigneur
Ait tout à son commandement!
Plaindre ne s'en doit Loyal Cueur,
S'amours a servy longuement.
Se plus a desservi Doulceur
Que ne trouve à son jugement,
En gré prengne pour payement
Moins de proufit et plus de honneur.
Plaindre ne s'en doit Loyal Cueur.

RONDEAU CXLIV.

Par les portes des yeulx et des oreilles,
Que chascun doit bien saigement garder,
Plaisir Mondain va et vient, sans cesser,
Et raporte de diverses merveilles.
Pource, mon cueur, s'à Raison te conseilles,
Ne le laisses point devers toy entrer
Par les portes des yeulx et des oreilles,
Que chascun doit bien saigement garder.
A celle fin que par lui ne t'esveilles,
Veu qu'il te fault desormais reposer,
Dy lui : Va t'en, sans jamais retourner,
Ne revien plus, car en vain te traveilles
Par les portes des yeulx et des oreilles.

RONDEAU CXLV.

En faittes vous doubte?
Point ne le devez,
Veu que vous savez
Ma pensée toute.
Quant mon cueur s'y boute,
Et vostre l'avez,
En faittes vous doubte?
Point ne le devez.
Dangier nous escoute,
Sus, tost achevez,
Ma foy recevez,
Jà ne sera route;
En faittes vous doubte?

RONDEAU CXLVI.

En faittes vous doubte
Que vostre ne soye?
Se Dieu me doint joye
Au cueur, si suis toute.
Rien ne m'en deboute,
Pour chose que j'oye.
En faittes vous doubte
Que vostre ne soye?
Dangier et sa route
S'en voisent leur voye,
Sans que plus les voye!
Tousjours il m'escoute,
En faittes vous doubte?

RONDEAU CXLVII.

A qui les vent on
Ces gueines dorées?
Sont elz achettées
De nouvel, ou non?
Par prest, ou par don
En ıait on livrées?
A qui les vent on
Ces gueines dorées?
Alant au pardon,
Je les ay trouvées;
De telles denrées,
C'est petit guerdon.
A qui les vent on?

RONDEAU CXLVIII.

A qui vendez vous vos coquilles
Entre vous, amans pelerins?
Vous cuidez bien, par voz engins,
A tous pertuis trouver chevilles.
Sont ce coups d'esteufs, ou de billes
Que ferez tesmoing voz voisins?
A qui vendez vous voz coquilles
Entre vous, amans pelerins?
On congnoist tous voz tours d'estrilles
Et bien clerement voz latins;
Trotez, reprenez voz patins,
Et troussez voz sacs et voz quilles;
A qui vendez vous voz coquilles!

RONDEAU CXLIX.

Avez vous dit! laissez me dire,
Amans qui devisez d'Amours:
Sainte Marie! que de jours
J'ay despenduz en martiré!
Vous mocquez vous? je vous voy rire,
Cuidez vous qu'il soit le rebours ?
Avez vous dit! laissez me dire,
Amans qui devisez d'Amours.
Parler n'en puis que ne souppire;
Raconter vous y sçay cent tours
Qu'on y a, sans joyeulx secours,
S'au vray m'en voulez ouïr lire;
Avez vous dit! laissez me dire.

RONDEAU CL.

Pource qu'on jouxte à la quintaine
A Orléans, je tire à Blois;
Je me sens foulé du harnois,
Et veulx reprendre mon alaine.
Raisonnable cause m'y maine,
Excusé soye ceste fois,
Pource qu'on jouxte à la quintaine
A Orléans, je tire à Blois.
Je vous prometz que c'est grant paine
De tant faire « baille lui bois; »
Eslongner quelque part du mois,
Vault mieulx, pour avoir teste saine,
Pource qu'on jouxte à la quintaine.

RONDEAU CLI.

Envoyez nous ung doulx regart
Qui nous conduie jusqu'à Blois,
Nous le vous rendrons quelque fois,
Quoy que l'atente nous soit tart.
Puis qu'en emportez l'estandart
De la Doulceur, que bien congnois,
Envoyez nous ung doulx regart
Qui nous conduie jusqu'à Blois.
Et pry Dieu que toutes vous gart,
Et vous doint bons jours, ans et mois,
A voz desirs, vouloirs et chois ;
Acquittez vous de vostre part :
Envoyez nous ung doulx regart.

RONDEAU.

Par le comte de Nevers.

En la forest de Longue Attente,
Mainte personne bien joyeuse
S'est trouvée moult doloreuse,
Triste, marrie et bien dolente.
D'y estre, nul ne s'entalente;
La demeure est trop ennuyeuse,
En la forest de Longue Attente,
Mainte personne bien joyeuse.
Chascun qui pourra, s'en abscente,
Car l'entrée en est perilleuse,
Et l'issue fort dangereuse;
Pas, de cent, ung ne se contente
En la forest de Longue Attente.

RONDEAU CLII.

Par le duc d'Orléans.

En la forest de Longue Attente,
Par vent de Fortune Dolente,
Tant y voy abatu de bois
Que, sur ma foy, je n'y congnois
A present ne voye, ne sente.
Pieçà, y pris joyeuse rente,
Jeunesse la payoit contente,
Or n'y ay qui vaille une nois,
En la forest de Longue Attente,
Par vent de Fortune Dolente,
Tant y voy abatu de bois !
Vieillesse dit, qui me tourmente :
Pour toy n'y a pesson, ne vente,
Comme tu as eu autreffoiz;
Passez sont tes jours, ans et mois;
Souffize toy et te contente,
En la forest de Longue Attente.

RONDEAU.

Par madame d'Orléans.

En la forest de Longue Attente,
Entrée suis en une sente,
Dont oster je ne puis mon cueur,
Pourquoy je viz en grant langueur
Par Fortune qui me tourmente.
Souvent Espoir chascun contente,

Excepté moi, povre dolente,
Qui, nuyt et jour, suis en doleur;
En la forest de Longue Attente,
Entrée suis en une sente
Dont oster je ne puis mon cueur.
Ay je donc tort se me garmente
Plus que nulle qui soit vivente?
Par Dieu, nennil, veu mon maleur;
Car, ainsi m'aist mon Créateur
Qu'il n'est paine que je ne sente
En la forest de Longue Attente.

RONDEAU

Par Frédet.

En la forest de Longue Attente,
Des brigans de Soussi bien trente
Helas! ont pris mon povre cueur;
Et Dieu scet se c'est grant orreur
De veoir comment on le tourmente.
Priant vostre aide, se lamente
Pource que chascun d'eulx se vente
Qu'ilz le merront à leur Seigneur.
En la forest de Longue Attente,
Des brigans de Soussi bien trente,
Helas! ont pris mon povre cueur.
Et pource, à vous il s'en garmente,
Car il voit bien qu'ilz ont entente
De lui faire tant rigueur
Qu'il ne sera mal, ne doleur,
Se n'y pourvoyez, qu'il ne sente
En la forest de Longue Attente.

RONDEAU CLIII.

Réponse du duc d'Orléans.

En la forest de Longue Attente,
Forvoyé de joyeuse sente
Par la guide Dure Rigueur,
A esté robbé vostre cueur,
Comme j'entens, dont se lamente.
Par Dieu! j'en congnois plus de trente
Qui, chascun d'eulx, sans que s'en vente,
Est vestu de vostre couleur,
En la forest de Longue Attente,
Forvoyé de joyeuse sente.
Et en briefz motz, sans que vous mente,
Soiez seur que je me contente,
Pour allegier vostre douleur,
De traitter avec le seigneur
Qui les brigans soustient et hente
En la forest de Longue Attente.

RONDEAU.

Par messire Philippe Pot.

En la forest de Longue Attente
Où mainte personne est dolente,
Espoir me promist de donner,
Se bien vouloye cheminer,
Ce qui tous amoureux contente.

J'ay tout mis, cueur, corps et entente
A traverser chemin et sente
Pour cuider ce grant bien trouver;
En la forest de Longue Attente
Où mainte personne est dolente,
Espoir me promist de donner.
Mais d'une chose je me vente
Que j'ay eu tous les jours de rente,
Pour ma queste parachever,
Paine et Ennuy, sans conquester
Riens, si non Dueil qui me tourmente,
En la forest de Longue Attente.

RONDEAU

Par Antoine de Lussay.

En la forest de Longue Attente
Où les contentés Dieu contente,
Je vous asseure, sur ma foy,
Que je n'y ay eu, tant soit poy,
Joye, ne bien dont je me sente.
Pensez se ma vie est dolente,
Veu, qu'ainsi soit, je me garmente
Et que nul bien n'y a pour moi
En la forest de Longue Attente
Où les contentés Dieu contente.
Au fort, d'une chose me vante,
Se je ne faulx en mon entente,
Ou se la mort brief ne reçoy,
Que je y auray, savez vous quoy?
Aucun plaisir qui vauldra rente,
En la forest de Longue Attente.

RONDEAU.

Par Guiot Pot.

En la forest de Longue Attente,
Jà pieçà, fus en une sente,
Là où j'ay esgaré mon cueur,
Mais y souffrit tant de douleurs
Que tousjours convient que s'en sente.
Depuis, tousjours tant fort lamente,
Par Fortune qui le tourmente,
Qu'il fault qu'il vive en grant langueur.
En la forest de Longue Attente,
Ja pieçà, fus en une sente.
Mais, s'il eschappe, bien se vente
Qu'il gardera qu'on ne le tente
Par Beau Parler, ne par Rigueur;
Car chascun se doit tenir seur
Que l'on fault bien à son entente
En la forest de Longue Attente.

RONDEAU.

Par Gilles des Ormes.

En la forest de Longue Attente,
Mon povre cueur tant se garmente
D'en saillir par aucune voye,
Qu'il ne lui semble pas qu'il voye
Jamais la fin de son entente.

Deconfort le tient en sa tente,
Qui par telle façon le tente
Que j'ay paour qu'il ne le forvoye,
En la forest de Longue Attente.
Espoir en riens ne le contente,
Comme il souloit, pour quoy dolente
Sera ma vie, où que je soye,
Et si auray, en lieu de joye,
Dueil et Soussi tousjours de rente,
En la forest de Longue Attente.

RONDEAU.

Par Jacques bâtard de la Trémoille

En la forest de Longue Attente
J'ay couru, l'année presente,
Tant que la saison a duré,
Mais j'ay esté plus maleuré
Que homme qui vive, je m'en vente.
La haye fut garnie de tente,
Et fis ma queste belle et gente,
Suivant les chiens, je m'esgaré
En la forest de Longue Attente;
J'ay couru, l'année presente,
Tant que la saison a duré.
Je cours, je corne, je tourmente;
En traversant, sans trouver sente,
Me trouvay tresfort enserré,
Tout seul presque desesperé;
Cuiday mourir des foiz soixante,
En la forest de Longue Attente.

RONDEAU CLIV.

Des arrerages de Plaisance,
Dont trop endebté m'est Espoir,
Se quelque part j'en peusse avoir,
Du surplus donnasse quictance.
Mais au pois et à la balance
N'en puis que bien peu recevoir
Des arrerages de Plaisance,
Dont trop endebté m'est Espoir.
Usure ou perte de chevance
Mettroye tout à non chaloir,
Se je savoye, à mon vouloir,
Recouvrer prestement finance
Des arrerages de Plaisance.

RONDEAU CLV.

Rescouez ces deux povres yeulx
Qui tant ont nagé en Plaisance
Qu'ilz se nayent sans recouvrance;
Je les tiens mors ou presque tieulx.
Vidés les tost, se vous aist Dieux,
En la sentine d'Alegence;
Rescouez ces deux povres yeulx
Qui tant ont nagé en Plaisance.
Courez y tous, jeunes et vieulx,
Et à cros de bonne Esperance,
De les tirer hors qu'on s'avance!
Chascun y face qui mieulx, mieulx!
Rescouez ces deux povres yeulx!

RONDEAU CLVI.

A recommencer de plus belle,
J'en voy jà les adjournemens
Que font, vers vieulx et jeunes gens,
Amours et la saison nouvelle.
Chascun d'eulx, aussi bien lui qu'elle,
Sont tous aprestés sur les rens
A recommencer de plus belle;
J'en voy jà les adjournemens.
Comme toute la chose est telle,
Je congnois telz esbatemens
Assez, de pieçà m'y entens,
Ce n'est que ancienne querelle
A recommencer de plus belle.

RONDEAU CLVII.

Ainsi doint Dieux à mon cueur joye,
En ce que souhaidier vouldroye,
Et à mon penser Reconfort,
Comme voulentiers prisse accort
A Soussy qui tant me guerroye.
Mais remede n'y trouveroye,
Et qui pis est, je n'oseroye
Descouvrir les maulx qu'ay à tort;
Ainsi doint Dieux à mon cueur joye,
En ce que souhaidier vouldroye,
Et à mon penser Reconfort.
Quant je lui dy : Dieu te convoye,
Laisse m'en paix, va t'en ta voye;

Par ton enchantement et sort
Gueres mieulx ne vault vif que mort,
Je languis quelque part que soye;
Ainsi doint Dieux à mon cueur joye!

RONDEAU CLVIII.

Se vous voulez m'amour avoir
A tousjours mais, sans departir,
Pensez de faire mon plaisir,
Et jamais ne me decevoir.
Bientost sauray apparcevoir,
Au paraler, vostre desir,
Se vous voulez m'amour avoir
A tousjours mais, sans departir.
Assez biens povez recevoir,
S'en vous ne tient; sans y faillir.
Vous estes près d'y avenir,
Faisant vers moy léal devoir,
Se vous voulez m'amour avoir.

RONDEAU CLIX.

Maudit soit mon cueur, se j'en mens!
Quant à mon lesir estre puis
Et avecques Pensée suis,
En mes maulx prens alegemens.
Car Soussy plain d'encombremens
Boutons hors et lui fermons l'uis!
Maudit soit mon cueur, se j'en mens!
Quant à mon lesir estre puis.

Assez y trouve esbatement,
Lors lui dy : Ma maistresse, et puis
Serons nous ainsi jours et nuis ?
G'y donne mes consentemens,
Maudit soit mon cueur, se j'en mens !

RONDEAU.

(Par Fredet.)

J'attens l'aumosne de Doulceur,
Par l'aumosnier de Doulx Regart ;
Espoir m'a promis de sa part
Qu'il me fera toute faveur.
En esperant que ma langueur
Cessera, qui tant mon cueur art,
J'attens l'aumosne de Doulceur,
Par l'aumosnier de Doulx Regart.
Car, comme léal serviteur,
J'ay servy tousjours main et tart ;
Pensant qu'Amours aura regart
Quelquefoiz à ma grant douleur,
J'attens l'aumosne de Doulceur.

RONDEAU CLX.

Par l'aumosnier, Plaisant Regart,
Donnez l'aumosne de Doulceur
A ce povre malade cueur
Du feu d'Amours, dont Dieu nous gart.
Nuit et jour, sans cesser, il art ;
Secourez le, pour vostre honneur ;

Par l'aumosnier, Plaisant Regart,
Donnez l'aumosne de Doulceur.
S'il vous plaisoit, de vostre part,
Prier Amours qu'en sa langueur,
Pourvoyent, à vostre faveur,
Aidié sera plus tost que tart,
Par l'aumosnier, Plaisant Regart.

RONDEAU CLXI.

En la querelle de Plaisance,
J'ay veu le rencontre des yeulx
Qui estoient, ainsi m'aid Dieux,
Tous prestz de combatre à oultrance.
Rangez par si belle ordonnance
Qu'on ne sauroit deviser mieulx,
En la querelle de Plaisance,
J'ay veu le rencontre des yeulx.
S'Amours n'y mettent pourvéance,
De pieçà je les congnois tieulx
Qu'au derrenier, jeunes ou vieulx,
Mourront tous, par leur grant vaillance,
En la querelle de Plaisance.

RONDEAU CLXII.

De la maladie des yeulx
Feruz de pouldre de Plaisir,
Par le vent d'Amoureux Desir,
Est fort à guerir, se m'aid Dieux.
Toutes gens, et jeunes, et vieulx,
S'en scevent bien à quoy tenir

De la maladie des yeulx
Feruz de pouldre de Plaisir.
Je n'y congnois remedes tieulx
Que hors de presse soy tenir
Et la compaignie fuir;
Qui plus en saura, die mieulx
De la maladie des yeulx.

RONDEAU CLXIII.

Ce n'est que chose acoustumée,
Quant Soussy voy vers moy venir,
Se tost ne lui venoye ouvrir,
Il romproit l'uis de ma Pensée.
Lors fait d'escremie levée,
Et puis vient mon cueur assaillir.
Ce n'est que chose acoustumée,
Quant Soussy voy vers moy venir.
Adonc prent d'Espoir son espée
Mon cueur, pour des coups soy couvrir
Et se deffendre et garentir;
Ainsi je passe la journée,
Ce n'est que chose acoustumée.

RONDEAU CLXIV.

Par m'ame, s'il en fust en moy,
Soussy, Dieu scet que je feroye!
Moy et tous, de toy vengeroye;
Il y a bien raison pourquoy.
Riens ne dy qu'ainsi que je doy,
Et telle est la voulenté moye.

Par m'ame, s'il en fust en moy,
Soussy, Dieu scet que je feroye!
Ung chascun se complaint de toy,
Pource, voulentiers fin prendroye
Avec toy, se je povoye;
Je n'y vois qu'à la bonne foy,
Par m'ame, s'il en fust en moy.

RONDEAU CLXV.

Chascun devise à son propos,
Quant à moi, je suis loing du mien,
Mais mon cueur en espoir je tien
Qu'il aura une foiz repos.
Souvent dit, me tournant le dos
Je doubte que n'en sera rien.
Chascun devise à son propos,
Quant à moy, je suis loing du mien.
Tenez l'uis de Pensée clos,
Faittes ainsi pour vostre bien ;
Soussy vous vouldroit avoir sien,
Ne croyez, n'escoutez ses mos;
Chascun devise à son propos.

RONDEAU CLXVI.

Ennemy, je te conjure,
Regart, qui aux gens cours sus;
Vieillars aux mentons chanus,
Dont suis, n'avons de toy cure.
Jeune, navré de blesseure
Fu par toy, n'y reviens plus,

Ennemy, je te conjure,
Regart, qui aux gens cours sus.
  Va querir ton avanture
Sus amans nouveaulx venus;
Nous vieulx, avons obtenus
Saufconduitz, de par Nature;
Ennemy, je te conjure.

RONDEAU CLXVII.

  Mon cueur se plaint qu'il n'est payé
De ses despens, pour son traveil
Qu'il a porté, si nompareil
Qu'oncques tel ne fut essayé.
  Son payement est delayé
Trop longtemps; sur ce, quel conseil?
Mon cueur se plaint qu'il n'est payé
De ses despens pour son traveil.
  Puis qu'il n'est de gaiges rayé
Mais prest en loyal appareil
Autant que nul soubz le souleil,
Se mieulx ne peut, soit deffrayé;
Mon cueur se plaint qu'il n'est payé.

RONDEAU CLXVIII.

  Ou Loyaulté me payera
Des services qu'ay faiz sans faindre,
Ou j'auray cause de me plaindre,
Qui mon gueredon delayera.
  Bon Droit pour moy tant criera
Qu'aux cieulx fera sa voix attaindre,

Ou Loyaulté me payera
Des services qu'ay faiz sans faindre.
  Quant Fortune s'effrayera,
Dieu a povoir de la reffraindre,
Et Raison, qui ne doit riens craindre,
De moy aider s'essayera,
Ou Loyaulté me payera.

RONDEAU CLXIX.

  Mon cueur, n'entreprens trop de choses;
Tu peus penser ce que tu veulz,
Et faire selon que tu peutz,
Et dire ainsi comme tu oses.
  Qui vouldroit sur ce trouver gloses,
Je m'en rapporteray à eulx.
Mon cueur, n'entreprens trop de choses,
Tu peus penser ce que tu veulz.
  Se ces raisons garder proposes,
Tu feras bien, par mes conseulz;
Laisse les embesoignez seulz,
Il est temps que tu te reposes,
Mon cueur, n'entreprens trop de choses.

RONDEAU CLXX.

  Ostez vous de devant moy,
Beaulté, par vostre serment,
Car trop me temptez souvent;
Tort avez, tenez vous quoy.
  Toutes les foiz que vous voy,
Je suis je ne sçay comment;

Ostez vous de devant moy,
Beaulté, par vostre serment.
  Tant de plaisirs j'apperçoy
En vous, à mon jugement,
Qu'ilz troublent mon pensement,
Vous me grevez, sur ma foy;
Ostez vous de devant moy.

RONDEAU CLXXI.

  Comment ce peut il faire ainsi
En une seule créature,
Que tant ait des biens de nature,
Dont chascun en est esbahy!
  Oncques tel chief d'œuvre ne vy
Mieulx acomply, oultre mesure;
Comment ce peut il faire ainsi
En une seule créature!
  Mes yeulx cuiday qu'eussent manty,
Quant apporterent sa figure
Devers mon cueur, en pourtraiture;
Mais vray fut et plus que ne dy.
Comment ce peut il faire ainsi!

RONDEAU CLXXII.

  Plaisant Regard, mussez vous,
Ne vous monstrez plus en place,
Mon cueur craint vostre menace,
Dont mainteffoiz l'ay rescous.
  Vostre attrait soubtil et doulx
Blesse sans qu'on lui meffface.

Plaisant Regard, mussez vous,
Ne vous monstrez plus en place
Se dittes : Je fais à tous
Ainsi, car je m'y solace;
A tort, sauve vostre grace;
Ne devez donner courrous;
Plaisant Regard, mussez vous.

RONDEAU CLXXIII.

Je ne vous voy pas à demy,
Tant ay mis en vous ma plaisance,
Tousjours m'estes en souvenance,
Puis le temps que premier vous vy.
Assez ne puis estre esbahy
Dont vient si ardent desirance.
Je ne vous voy pas à demy,
Tant ay mis en vous ma plaisance.
Fin de compte, puisqu'est ainsi,
Fermons nos cueurs en aliance;
Quant plus ay de vous acointance,
Plus suis, ne sçay comment, ravy;
Je ne vous voy pas à demy.

RONDEAU CLXXIV.

Ne m'en racontez plus, mes yeulx,
De Beaulté que vous prisez tant,
Car plus voys ou monde vivant,
Et moins me plaist, ainsi m'aist Dieux.
Trouver je ne me sçay en lieux
Qu'il m'en chaille, ne tant ne quant.

Ne m'en racontez plus, mes yeulx,
De Beaulté que vous prisez tant.
  Qu'est ce cy? deviens je des vieulx?
Ouy certes, dorenavant;
J'ay fait mon Karesme Prenant,
Et jeusne de tous plaisirs tieulx.
Ne m'en racontez plus, mes yeulx.

RONDEAU CLXXV.

  Si hardiz, mes yeulx,
De riens regarder
Qui me puist grever,
Qu'en valez vous mieulx?
  Estroit, se m'aist Dieux,
Vous pense garder,
Si hardiz, mes yeulx,
De riens regarder.
  Vous devenez vieulx,
Et tousjours troter
Voulez, sans cesser;
Ne soyez plus tieulx,
Si hardiz, mes yeulx!

RONDEAU CLXXVI.

  Mon cueur, pour vous en garder,
De mes yeux qui tant vous temptent
Afin que devers vous entrent,
Faittes les portes fermer.
  S'ilz vous viennent raporter
Nouvelles, pensez qu'ilz mentent,

Mon cueur, pour vous en garder,
De mes yeux qui tant vous temptent.
Mensonges scevent conter
Et trop de Plaisir se ventent,
Folz sont qui en eulx s'atendent,
Ne les vueillez escouter,
Mon cueur, pour vous en garder.

RONDEAU CLXXVII.

N'est ce pas grant trahison
De mes yeulx en qui me fye,
Qui me conseillent folie
Maintes foys, contre raison!
Que male part y ait on
D'eulx et de leur tromperie!
N'est ce pas grant trahison
De mes yeulx en qui me fye!
Mieulx me fust en ma maison
Estre seul à chiere lye,
Qu'avoir telle compaignie
Qui me bat de mon baston;
N'est ce pas grant trahison!

RONDEAU CLXXVIII.

Rendez compte, Vieillesse,
Du temps mal despendu
Et sotement perdu
Es mains dame Jeunesse.
Trop vous court sus Foiblesse;
Qu'est Povoir devenu?

Rendez compte, Vieillesse.
  Mon bras en l'arc se blesse,
Quant je l'ay estendu;
Parquoy j'ay entendu
Qu'il convient que jeu cesse;
Rendez compte, Vieillesse.
  Tout vous est, en destresse,
Desormais chier vendu;
Rendez compte, Vieillesse.
  Des tresors de Liesse
Vous sera peu rendu,
Riens qui vaille ung festu;
N'avez plus que Sagesse;
Rendez compte, Vieillesse.

RONDEAU.

Par le seigneur de Torcy.

Mais que mon mal si ne m'empire
Je suis en bon point, Dieu mercy,
Ne n'ay ne douleur, ne soucy
De chose que on me puisse dire.
  Plus ne me plains, plus ne souspire,
Je mengue et dors bien aussi.
Mais que mon mal si ne m'empire,
Je suis en bon point, Dieu mercy.
  Pleurer souloye en lieu de rire,
En requerant grace et mercy;
Maintenant ne fais plus ainsi,
Car je ne crains point l'escondire,
Mais que mon mal si ne m'empire.

RONDEAU CLXXIX.

Mais que mon propos ne m'empire,
Il ne me chault des faiz d'Amours,
Voisent à droit, ou à rebours,
Certes je ne m'en fais que rire.
En ne peut de riens m'escondire,
Aide ne requiers, ne secours !
Mais que mon propos ne m'empire,
Il ne me chault des faiz d'Amours.
Quant j'oy ung amant qui souspire,
A, ha ! dis je, vela des tours
Dont usay en mes jeunes jours.
Plus n'en vueil, bien me doit souffire,
Mais que mon propos ne m'empire.

RONDEAU.

Du comte de Clermont.

J'amasse ung tresor de regrez
Que ma tant amée m'envoye,
Mais jusqu'à ce que je la voye
Ne partiront de mes secrez.
La cause pourquoy je les celle,
Ses griefz maulx qui me font mourir?
C'est pour garder l'onneur de celle
Qui ne me daigne secourir.
Plus l'eslongne, plus d'elle est près
Mon cueur, dont mon povre œil lermoye;
Il n'est point doleur que la moye,
Car quant j'ay assez plaint, après
J'amasse ung tresor de regrez.

RONDEAU CLXXX.

Réponse du duc d'Orléans.

C'est une dangereuse espergne
D'amasser tresor de regrés ;
Qui de son cueur les tient trop près,
Il convient que mal lui en preigne.
Veu qu'ilz sont si oultre l'enseigne,
Non pas assez nuysans, mais très,
C'est une dangereuse espergne
D'amasser tresor de regrés.
Se je mens, que l'en m'en repreigne ;
Soient essayez, puis après
On saura leurs tourmens segrés ;
Qui ne m'en croira, si l'apreigne;
C'est une dangereuse espergne.

RONDEAU CLXXXI.

A Frédet.

Le fer est chault, il le fault batre,
Vostre fait que savez va bien ;
Tout le saurez, sans celer rien,
Se venez vers moy vous esbatre.
Il a convenu fort combatre,
Mais, s'il vous plaist, parfait le tien
Le fer est chault, il le fault batre,
Vostre fait que savez va bien.
Convoitise vouloit rabatre

Escharsement et trop du sien;
Mais ung peu j'ay aidié du mien,
Qui l'a fait cesser de debatre.
Le fer est chault, il le fault batre.

RONDEAU.

De Fredet

Je regrette mes dolans jours,
Comme celluy là qui tousjours
Ne fait que desirer sa mort;
Car plus avant vois et plus fort
Acroissent mes dures dolours,
Quant on me fait d'estranges tours,
Que, mille foiz le jour, en plours,
Me fault dire par desconfort:
Je regrette mes dolans jours.
En vous seul est tout mon recours,
Faittes donc, plus tost que le cours,
Cesser le mal que souffre à tort,
Ou autrement je me voy mort,
Et tout pour bien servir Amours;
Je regrette mes dolans jours.

RONDEAU CLXXXII.

Réponse à Frédet.

Se regrettez vos dolans jours,
Et je regrette mon argent

Que j'ay delivré franchement,
Cuidant de vous donner secours.
  Se ne sont pas les premiers tours
Dont Convoitise sert souvent;
Se regrettez vos dolans jours,
Et je regrette mon argent.
  Mais se vous n'avez voz amours,
Puis que Convoitise vous ment,
Le mien recouvreray briefment,
Ou mettray le fait en droit cours,
Se regrettez vos dolans jours.

RONDEAU CLXXXIII.

A Daniel.

  Vous dittes que j'en ayme deux,
Mais vous parlez contre Raison,
Je n'ayme fors ung chapperon,
Et ung couvrechief plus n'en veulx.
  C'est assez pour ung amoureux;
Mal me louez, ce faittes mon,
Vous dittes que j'en ayme deux,
Mais vous parlez contre Raison.
  Certes je ne suis pas de ceulx
Qui par tout veulent à foison
Eulx fournir, en toute saison;
N'en parlez plus, j'en suis honteux
Vous dittes que j'en ayme deux.

RONDEAU

d'Olivier de La Marche.

Pour amours des dames de France,
Je suis entré en l'observance
Du tresrenommé saint Francois,
Pour cuider trouver une fois
La doulce voye d'Alegance.
Saint suis de corde de Souffrance,
Soubz haire d'Aigre Desirance,
Plus qu'en mon Dieu ne me congnois.
Pour amours des dames de France,
Je suis entré en l'observance.
Soubrement vis de ma Plaisance,
Et june ce que Desir pense,
Mandiant par tout où je vois,
Je veille à conter, par mes dois,
Les maulx que m'a fait Esperance,
Pour amours des dames de France.

RONDEAU.

Par Vaillant.

Des amoureux de l'observance,
Je suis le plus subgiet de France,
Car je sers d'estre mandien
Et cherche le cotidien ;
Mais nul en mon sac rien ne lance.

« Aux freres l'aumosne, pour Dieu, »
Tousjours vois criant d'uys en huis,
Las! Charité ne trouve en lieu,
Ne Pitié ne scet qui je suis.
Retourner m'en fault sans pitance;
Desir, le Pourvéeur, me tance,
Puis le beau pere Gardien;
Pis suis que Boesme, n'Yndien;
L'ordre vueil laisser sans doubtance,
Des amoureux de l'observance.

RONDEAU.

Par Georges.

Les serviteurs submis à l'observance,
Quoy que souvent, il leur tourne à grevance,
De non avoir leur plaisir à toute heure,
Toute fois, Dieu, soubz qui rien ne demeure,
A telz servans ne fist onc decevance.
Mains il convient, par contrainte eslevance,
Qu'Onneur, Fortune, ou Amour les avance
En quelque endroit, et au besoing seqeure
Les serviteurs submis à l'observance,
Quoy que souvent, il leur tourne à grevance
De non avoir leur plaisir à toute heure.
De long souffrir en penible estrivance
Naist aux souffrans, haulte et riche chevance
Finablement, qui les paye et honneure;
Après l'aigret trouve on la doulce meure
Qui raddoulcist, en leur propre savance,
Les serviteurs submis à l'observance.

RONDEAU CLXXXIV.

Des amoureux de l'observance,
Dont j'ay esté ou temps passé,
A present m'en treuve lassé
Du tout, sinon de souvenance.
Ou je prens d'en parler plaisance,
Quoy que suis de l'ordre cassé
Des amoureux de l'observance,
Dont j'ay esté ou temps passé.
Souvent y ay porté penance,
Et si pou de biens amassé
Que, quant je seray trespassé,
A mes hoirs lairray pou chevance
Des amoureux de l'observance.

RONDEAU.

Par Boucicault ou monseigneur du Bridore.

Assez ne m'en peuz merveiller
Qu'aucuns amoureux ont créance,
D'estre de ceulx de l'observance,
Mais plus n'y veulent travailler.
Je dy que leur vaulsist trop mieulx
Plus large reigle avoir choisie;
Car servir jeunes, et puis vieulx
Laisser tout, c'est ypocrisie.
Autre nom leur convient bailler,
C'est apostaz, qui pour doubtance
D'avoir un peu de penitance,
Ont voulu Loyaulté soiller;
Assez ne m'en peuz merveiller.

RONDEAU CLXXXV.

Par le duc d'Orléans.

Ce n'est pas par ypocrisie,
Ne je ne suis point apostat
Pour tant se chardge mon estat
Es derreniers jours de ma vie.
J'ay gardé, ou temps de jeunesse,
L'observance des amoureux.
Or m'en a bouté hors Vieillesse,
Et mis en l'ordre douloreux
Des chartreux de Merencolie,
Solitaire, sans nul esbat;
A briefz motz, mon fait va de plat,
Et pource, ne m'en blasmez mye,
Ce n'est pas par ypocrisie,

RONDEAU.

Par Boucicault.

Monstrer on doit qu'il en desplaise
Du meffait, à qui n'a povoir
De servir, car si cru, pour voir,
En parler, il semble qu'il plaise.
Qui ne peut, pour le moins se taise,
Et face en dueil larmes plouvoir.
Monstrer on doit qu'il en desplaise
Du meffait, à qui n'a povoir.
Mais dire qu'on n'a temps, ne aise,

Pour aage, d'y faire devoir,
Chascun scet bien apparcevoir
Que pou courcé tost se rappaise;
Monstrer on doit qu'il en desplaise

RONDEAU CLXXXVI.

Réponse par Orléans.

A quiconques plaise, ou desplaise,
Quant Vieillesse vient les gens prendre,
Il convient à elle se rendre
Et endurer tout son malaise.
Nul ne peut faire son devoir
De garder d'Amours l'observance,
Quant, avecques son bon vouloir,
Il a povreté de puissance.
Plus n'en dy, mieulx vault que m'en taise,
Car j'en ay à vendre et revendre;
Ung chascun doit son fait entendre;
Qui ne peut, ne peut, si s'appaise,
A quiconques plaise, ou desplaise.

RONDEAU CLXXXVII.

Celle que je ne sçay nommer
Com à mon gré desireroye,
Ce jour de l'an, de biens et joye
Plaise à Dieu de vous estrener.
S'amie vous vueil appeller,
Trop simple nom vous bailleroye,
Celle que je ne sçay nommer

Com à mon gré desireroye.
De ma Dame nom vous donner,
Orguilleuse je vous feroye ;
Maistresse point ne vous vouldroye ;
Comment donc doy je à vous parler,
Celle que je ne sçay nommer ?

RONDEAU CLXXXVIII.

A ce jour de saint Valentin,
Que l'en prent per par destinée,
J'ay choisy, qui tresmal m'agrée,
Pluye, vent et mauvais chemin.
Il n'est de l'amoureux butin
Nouvelle ne chançon chantée,
A ce jour de saint Valentin,
Que l'en prent per par destinée.
Sourges me donne ce tatin,
Et à plusieurs de ma livrée ;
Mieulx vauldroit en chambre natée
Dormir, sans lever sy matin,
A ce jour de saint Valentin.

RONDEAU.

De Fredet.

Le truchemen de ma pensée,
Ceste saint Valentin passée,
J'ay envoyé devers Amours,
Pour lui compter les grans dolours
Que seuffre, pour ma tant amée ;

Requerant ma peine alegée,
Autrement ma vie est finée,
Comme scet bien, il a mains jours,
Le truchemen de ma pensée.
Et quant sa raison eut contée,
Lui dist : Ta requeste m'agrée,
Car trop léal t'ay veu tousjours ;
Lors fut commandé mon secours,
Et le m'apporta, là journée,
Le truchemen de ma pensée.

RONDEAU.

En répons par Simonnet Caillau.

Pour bref telz maulx d'Amours guerir,
Esgrun de Dueil te fault fuyr,
Les poix au veau te sont contraires,
Quant les fleurs de plaisans viaires
Sont dedans mises au boillir.
L'oubliete te peut servir,
Et l'herbe de Nonsouvenir,
A faire bons electuaires.
Pour bref telz maulx d'Amours guerir.
Du triacle de Repentir,
Pour tes accez faire faillir,
Prendras sur les appoticaires ;
Avecques siropz necessaires,
Faiz en succres de Deppartir,
Pour bref telz maulx d'Amours guerir.

RONDEAU CLXXXIX.

Autre réponse par Orléans, en guise de recette.

Les malades cueurs amoureux
Qui ont perduz leurs apetiz,
Et leurs estomacs refroidiz
Par soussiz et maulx douloureux,
Diete gardent sobrement,
Sans faire excès de Trop Douloir;
Chaulx electuaires souvent
Usent de Conforté Vouloir;
Succres de Penser Savoureux,
Pour reconforter leurs esperiz;
Ainsi pevent estre gueriz,
Et hors de Danger langoureux,
Les malades cueurs amoureux.

RONDEAU.

Autre réponse par Monseigneur Jean de Lorraine.

Pour brief du mal d'amer guerir,
Esloingner l'air de Souvenir
Convient, sans grant merencolie
Après tous més, mengier oublie
Près du couchier, pour mieulx dormir.

De Non Chaloir, pour adoulcir
La medicine de Desir,
Prendre fault la plus grant partie;
Pour brief du mal d'amer guerir,
Esloingner l'air de Souvenir.
Puis ung beau regime, à l'issir
De vostre accès, pourrez choisir,
D'une Léaulté my partie,
Affin que ne renchéez mye,
Faittes Reffuz d'Amour bannir,
Pour brief du mal d'amer guerir.

RONDEAU CXC.

Autre réponse en guise de recette.

Pour tous voz maulx d'Amours guerir,
Prenez la fleur de Souvenir
Avec le just d'une ancolie,
Et n'obliez pas la soussie,
Et meslez tout en Desplaisir.
L'erbe de Loing de son Desir,
Poire d'Angoisse pour refreschir,
Vous envoye Dieu, de vostre amye,
Pour tous voz maulx d'Amours guerir.
Pouldre de Plains pour adoulcir,
Feille d'Aultre Que Vous Choisir,
Et racine de Jalousie,
Et de tretout la plus partie
Mettés au cueur, avant dormir,
Pour tous voz maulx d'Amours guerir.

RONDEAU CXCI.

Puis que tu t'en vas,
Penser, en message,
Se tu fais que sage,
Ne t'esgare pas.
Au mieulx que pourras,
Pren le seur passage,
Puis que tu t'en vas,
Penser, en message.
Tout beau, pas à pas,
Reffrain ton courage,
Qu'en si long voyage
Ne deviengnes las,
Puis que tu t'en vas.

RONDEAU CXCII.

L'ueil et le cueur soient mis en tutelle,
Si tost qu'ilz sont rassotez en amours :
Combien qu'il a plusieurs qui font les lours
Et ont trouvé contenance nouvelle,
Pour mieulx embler privéement Plaisance
Mommerie, sans Parler de la bouche,
En beaux abiz d'or cliquant d'Acointance,
Soubz visieres de Semblant qu'on n'y touche,
Faignent souvent l'amoureuse querelle.
Ainsi l'ay vu faire en mes jeunes jours ;
Vestu m'y suis à droit et à rebours.
Je jangle trop, au fort, je me rappelle;
L'ueil et le cueur soient mis en tutelle !

RONDEAU.

Par Monseigneur de Lorraine.

Pour eschever plus grant dangier,
Certes, mon cueur, il est mestier,
Puis que nous alons véoir la belle,
Que tenez mon ueil en tutelle,
Qu'i ne vous donne à besongner.
Commandez lui bien, sans prier,
Qu'il ne croie riens de legier,
Dont il vous rapporte nouvelle;
Pour eschever plus grant dangier,
Certes, mon cueur, il est mestier.
Puis, s'il ne s'y veult obligier,
Mettez Raison pour espier
A part sa couverte cautelle;
Car c'est cellui seul qui se mesle
De tieulx defaultes corrigier,
Pour eschever plus grant dangier.

RONDEAU CXCIII.

Chose qui plaist est à demy vendue,
Quelque cherté qui coure par païs;
Jamais ne sont bons marchands esbahis,
Tousjours gaignent à l'allée, ou venue.
Car, quant les yeulx qui sont facteurs du cueur,
Voyent Plaisir à bon marchié en vente,
Qui les tendroit d'achater leur bon eur?
Et deussent ilz engaiger biens et rente,

Et à rachat toute leur revenue!
De lascheté seroient bien trays,
Et devroient d'Amours estre hâys!
Marchandise doit estre maintenue,
Chose qui plaist est à demy vendue.

RONDEAU CXCIV.

Chose qui plaist est à demy vendue,
A bon compte souvent, ou chierement;
Qui du marchié le denier à Dieu prent,
Il n'y peut plus mettre rabat, ne creue.
D'en debattre n'est que peine perdue;
Prenez ore qu'après on s'en repent,
Chose qui plaist est à demy vendue,
A bon compte souvent, ou chierement.
S'aucun aussi monstre sa retenue,
Et au bureau va faire le serment,
Les officiers n'y font empeschement,
Mais demandent tantost la bienvenue.
Chose qui plaist est à demy vendue.

RONDEAU.

Par Monseigneur de Lorraine.

L'abit le moine ne fait pas,
Pour tant se je me veis de dueil,
J'ay la lerme assez loing de l'ueil,
Passant mes ennuiz au gros sack.
Je fains d'assembler à grans tas
Douleurs; à part mais quant je vueil,

L'abit le moine ne fait pas,
Pour tant se je me veiz de dueil.
Conclusion, véez cy mon cas :
De nulle rien je ne me dueil,
En gré prens d'Amours le recueil,
Soit beau, ou lait ; puis je diz bas :
L'abit le moine ne fait pas.

RONDEAU CXCV.

Par Orléans.

L'abit le moine ne fait pas,
L'ouvrier se congnoist à l'ouvrage
Et Plaisant Maintien de visage
Ne monstre pas toujours le cas.
Aler tout soubrement le pas,
N'est que contretaire le saige.
L'abit le moine ne fait pas,
L'ouvrier se congnoist à l'ouvrage.
Soubtil sens couché par compas,
Enveloppé en beau langage,
Musse le vouloir du courage ;
Cuider deçoit en mains estas ;
L'abit le moine ne fait pas.

RONDEAU.

Par Madame d'Orléans.

L'abit le moine ne fait pas,
Car quelque chiere que je face,
Mon mal seul tous les autres pace

De ceulx qui tant plaignent leur cas.
Souvent, en densant fait mains pas
Que mon cueur près en dueil trespace;
L'abit le moine ne fait pas.
Las! mes yeulx gettent sans compas
Des larmes tant par my ma face,
Dont plusieurs foiz je change place,
Alant à part pour crier : las,
L'abit le moine ne fait pas.

RONDEAU.

Par Guiot Pot.

L'abit le moine ne fait pas,
Car tel n'est pas vestu de noir,
Qui a cause de se douloir,
Par Dieu, qui congnoistroit son cas.
S'on lui fait changier ses esbas
Contre raison et son vouloir,
L'abit le moine ne fait pas.
Quant Fortune charge le bas
Au compaignon, s'il a povoir
Et s'il joue ung tour de savoir,
Disant que de souffrir est las;
L'abit le moine ne fait pas.

RONDEAU.

Par Jean de Lorraine.

De fol juge, briefve sentence;
Certes bon cueur ne peut mentir;
Et si ne scet du sac yssir

Que ce qui est d'acoustumance.
Là où Raison pert pascience,
On voit bien souvent avenir
De fol juge, briefve sentence,
Certes bon cueur ne peut mentir.
Envie, atout sa double lance,
Blesse en mains lieux sans cop ferir,
Dont il se convient repentir
Aucuneffoiz, qui bien y pense.
De fol juge, briefve sentence!

RONDEAU CXCVI.

Réponse par Orléans.

De fol juge, briefve sentence;
On n'y sauroit remedier
Quant l'advocat Oultrecuidier,
Sans raison, mainteffois sentence
Après s'en repent et s'en tence,
C'est tart, et ne se peut vuidier.
De fol juge, briefve sentence;
On n'y sauroit remedier.
Fleurs portent odeur; et sentence
Et savoir vient d'estudier;
Ce n'est pas ne d'anuyt ne d'yer.
J'en dy ce que mon cueur sent en ce:
De fol juge, briefve sentence.

RONDEAU CXCVII.

Par Orléans.

Crié soit à la clochete,
Par les rues, sus et jus,

Fredet; on ne le voit plus;
Est il mis en oubliete ?
  Jadis il tenoit bien conte
De visiter ses amis,
Est il roy, ou duc, ou conte
Quant en oubly les a mis ?
  Banny à son de trompete,
Comme marié confus,
Entre chartreux, ou reclus,
A il point fait sa retrete ?
Crié soit à la clochete!

RONDEAU.

Réponse par Fredet.

Se véoir ne vous voys plus,
Helas! ce fait mariage,
Qui me fait avoir courage
D'estre desormais reclus.
  Puis que si fort m'a confus,
Ne le tenez à oultraige,
Se véoir ne vous voys plus;
Helas! ce fait mariage.
  Mais non pourtant, je conclus
Que ce n'est pas fait que sage,
Car j'en puis, à brief langage,
Pour le moins perdre le plus
Se véoir ne vous voys plus.

RONDEAU CXCVIII.

Par Orléans.

En l'ordre de mariage
A il desduit ou courrous?
Comment vous gouvernez vous?
Y devient on fol, ou sage?
Soit aux vieulx ou jeunes d'age,
Rapporter m'en vueil à tous!
En l'ordre de mariage
A il desduit, ou courroux?
Le premier an, c'est la rage,
Tant y fait plaisant et douls;
Après fault toussir; la tous
Cesser me fait de langage,
En l'ordre de mariage.

RONDEAU.

Par le cadet d'Albret.

Dedans l'abisme de douleur,
Où tant a d'amere saveur
Aussi d'angoisseuse destresse,
Se trouve tourmenté, sans cesse,
Pour vous amer, mon povre cueur
Ma Dame, par vostre doulceur,
Secourez ce bon serviteur

A qui l'on fait tant de rudesse,
Dedans l'abisme de douleur,
Où tant a d'amere saveur.
Las! ostez de lui tout maleur,
Ou autrement il se tient seur
De jamais n'avoir que tristesse,
Dont fauldra que sa vie cesse
Piteusement, en grant langueur,
Dedans l'abisme de douleur.

RONDEAU.

De Gilles des Ormes.

Dedens l'abisme de douleur
Sont tourmentés par grant foleur
Maints cueurs, par faulte de secours,
Qui n'ont à personne recours
Qu'à Pitié qui detient le leur.
Car, quant ilz ont servy, on leur
Taille la broche sans couleur;
Lors ilz s'en vont languir le cours;
Dedens l'abisme de douleur
Sont tourmentés par grand foleur
Maints cueurs, par faulte de secours.
Par Dieu! c'est faulte de valeur
A ceulx qui le font par chaleur,
Et de fait, les tiennent si cours
Qu'il leur fault user tout le cours
De leur vie, en paine et maleur,
Dedens l'abisme de douleur.

RONDEAU CXCIX.

Par le duc d'Orléans.

Dedans l'abisme de douleur,
Sont tourmentées povres ames
Des amans ; et, par Dieu, mes Dames,
Vous leur portez trop de rigueur.
Ostez les de ceste langueur
Où ilz sont en maulx et diffames.
Dedans l'abisme de douleur,
Sont tourmentées povres ames.
Se n'y monstrez vostre doulceur,
Vous en pourrez recevoir blasmes ;
Tost orra prieres de fames,
Dangier, des dyables le greigneur,
Dedans l'abisme de douleur.

RONDEAU CC.

Que je vous ayme maintenant
Quant je congnois vostre maniere
Venant de Voulenté Legiere,
Enveloppée en Faulx Semblant !
Je ne m'y fie tant ne quant,
Veu qu'en estes bien coustumiere.
Que je vous ayme maintenant
Quant je congnois vostre maniere !
N'en peut chaloir, tirez avant,
Parfaitte comme mesnagiere,
De haulte lisse bonne ouvriere ;
Plus vous voy, plus vous prise tant
Que je vous ayme maintenant !

RONDEAU CCI.

Cueur, qu'est cela ? — Ce sommes nous vos yeulx.
— Qu'apportez vous ? — Grant foison de nouvelles.
— Quelles sont ilz ? — Amoureuses et belles.
— Je n'en vueil point voire non, se m'aist Dieux.
— D'où venez vous. — De plusieurs plaisans lieux.
— Et qu'y a il ? — Bon marchié de querelles.
— Cueur, qu'est cela ? — Ce sommes nous voz yeulx.
— Qu'apportez vous ? — Grant foison de nouvelles.
— C'est pour jeunes ? — Aussi est ce pour vieulx.
— Trop sont vieulx soulz ! — Pieça, n'en eustes telles.
— Si ay, si ay. — Au moins escoutez d'elles.
— Paix, je m'endors. — Non ferez pour le mieulx.
— Cueur, qu'est cela ? — Ce sommes nous voz yeulx.

RONDEAU CCII.

Soussy, beau Sire, je vous prie.
SOUSSY. De quoy ? que me demandez vous ?
LE CUEUR. Ostez moi d'anuy et courous
Où vous estes.
SOUSSY. Non feray mie,
Tenir je vous vueil compaignie,
LE CUEUR. Las ! non faictes, soyez moy douls,
Soussy, beau Sire, je vous prie.
SOUSSY. De quoy ? que me demandez vous ?
LE CUEUR. Parlez en à Merencolie,
Conseil premier entre vous.
SOUSSY. Espoir y pourroit plus que nous.
LE CUEUR. Faictes donc qu'il y remedie.
Soussy, beau Sire, je vous prie.

RONDEAU CCIII.

Quant Léaulté et Amour sont ensemble
Et on les scet à deux entretenir
En temps et lieu et pour les retenir,
Ilz font, par Dieu, feu Grejois, ce me semble.
J'en congnois deux qui portent grant atour,
Qui contre droit en emportent le bruit,
Helas! voire, et ne font pas sejour,
Car traïson en leurs cueurs tousjours bruit.
Garder se fault que nul ne les ressemble,
Ne nulle aussi qui veult à bien venir ;
Pource, conclus, pour au point revenir,
Que jamais mal entre amoureux n'assemble
Quant Leaulté et Amour sont ensemble.

RONDEAU CCIV.

Plus tost accointé que congneu,
Plus tost esprouvé que nourry,
Plus tost plaisant que bien choisy,
Est souvent en grace receu.
Mains tost que riche, despourveu
Se trouve garny de soussy ;
Plus tost accointé que congneu,
Plus tost esprouvé que nourry !
Assez tost meschant est recreu,
Assez tost entreprent hardy,
Assez tost senti qui s'ardy,
Tout ce mal est de chascun sceu;
Plus tost accointé que congneu !

RONDEAU.

Par Benoist d'Amiens.

Au plus fort de ma maladie,
M'a abandonné Esperance,
Laquelle, sans point decevance,
Me devoit tenir compaignie.
Helas! ce n'est pas mocquerie
D'avoir perdu telle alliance,
Au plus fort de ma maladie.
Car certes qui que chante ou rie,
J'ay à toute heure desplaisance
Plus que nesung qui soit en France,
Par quoy je ne sçay que je die,
Au plus fort de ma maladie.

RONDEAU CCV.

Par le duc d'Orléans.

Au plus fort de ma maladie
Des fievres de Merencolie,
Quant d'Anuy je frissonne fort,
J'entre en chaleur de Desconfort
Qui me met tout en Resverie.
Lors je jangle mainte Folie,
Et meurs de soif de Chiere Lie;
De mourir seroye d'accort,
Au plus fort de ma maladie.
Adoncques me tient compaignie
Espoir, dont je le remercie,

Qui de me guerir se fait fort,
Disant que n'ay garde de mort,
Et qu'en riens je ne m'en soussie,
Au plus fort de ma maladie.

RONDEAU CCVI.

A ce jour de saint Valentin,
Bien et beau Karesme s'en va ;
Je ne sçay qui ce jeu trouva,
Penser m'y a pris au matin ;
Et puis pour jouer à tintin
Avecques moy tost se leva ;
A ce jour de saint Valentin,
Bien et beau Karesme s'en va.
Soussy m'a cuidé ung tatin
Donner, mais pas ne l'acheva,
Bien garday que ne me greva ;
Maledicatur en latin,
A ce jour de saint Valentin.

RONDEAU CCVII.

A ce jour de saint Valentin,
Venez avant, nouveaux faiseurs,
Faittes de plaisirs ou douleurs
Rimes en françoys ou latin.
Ne dormez pas trop au matin,
Pensez à garder voz honneurs.
A ce jour de saint Valentin,
Venez avant, nouveaux faiseurs.
Heur et Maleur sont en hutin,

Pour donner pers, cy et ailleurs,
Autant aux moindres qu'aux greigneurs;
Veulent departir leur butin,
A ce jour de saint Valentin.

RONDEAU CCVIII.

A ce jour de saint Valentin
Qu'il me convient choisir ung per,
Et que je n'y puis eschapper,
Pensée prens pour mon butin.
Elle m'a resveillé matin,
En venant à mon huis frapper,
A ce jour de saint Valentin
Qu'il me convient choisir ung per.
Ensemble nous arons hutin,
S'elle veult trop mon cueur happer;
Mais, s'Espoir je pense atrapper,
Je parlasse d'autre latin,
A ce jour de saint Valentin.

RONDEAU CCIX.

De Monseigneur d'Orléans à madame d'Angoulême.

A ce jour de saint Valentin,
Puis qu'estes mon per ceste année,
De bien eureuse destinée
Puissions nous partir le butin.
Menez à beau frère hutin
Tant qu'ayez la pense levée,
A ce jour de saint Valentin.

Je dors tousjours sur mon coissin,
Et ne fois chose qui agrée
Gueres à ma malassenée,
Dont me fait les groings au matin,
A ce jour de saint Valentin.

RONDEAU.

Par Tignonville.

Pour la coustume maintenir,
Ceste saint Valentin nouvelle,
Mon cueur a choisy damoiselle,
Moyennant l'amoureux desir.
Par ung regart fait à loisir,
Se voult logier ès mains de celle
Pour la coustume maintenir,
Ceste saint Valentin nouvelle.
S'on lui fait trop de mal souffrir,
Je m'accorde qu'i se rappelle,
Et puis se tiengne à la plus belle
Que ses yeulx lui pourront choisir,
Pour la coustume maintenir.

RONDEAU CCX.

Contre *fenoches* et *nox buze,*
Peut servir ung « tantost » de France;
Da ly parolles de plaisance,
Au plus *sapere* l'en cabuze.
Jà *cossy* maintes foiz s'abuze,
Grandissime fault pourveance,

Contre *fenoches* et *nox buze.*
Sta fermo toutes choses uze,
Aspette ung *poco* par savance,
La Rason fa l'ordonnance
De quella medicine on uze
Contre *fenoches* et *nox buze.*

RONDEAU.

Par Benoist d'Amiens.

Contre fenouches *et* nox buze,
*Convient l'un faire, l'*aultro *dire,*
*Pleurer d'un ueil, de l'*aultro *rire ;*
Questo modo *les gens abuze.*
Or da poy *que* lo mondo *en uze,*
Non est dy besoingno dormire,
Contre fenouches *et* nox buze,
*Convient l'un faire, l'*aultro *dire.*
Tanto principo *comme* duze,
Veulent le lour fato *conduire,*
Et li soy servitor *instruire*
A sapere jouar *la ruze,*
Contre fenouches *et* nox buze.

RONDEAU.

Par maistre Berthault de Villebresme.

Puisque chascun sert de fenouches,
Et de mentir, neiz que de mouches,
Aucun aujourduy ne tient conte,
Mais à chascun d'avoir son compte

Souffist, soit honneur, ou reprouches,
Retraire je me vueil ès touches
Des bois, ainsi que les farouches,
Car d'estre au monde j'ay grant honte,
Puisque chascun sert de fenouches,
Et de mentir, neiz que de mouches.
Je y congnois tant de males bouche
De clers voyans faisant les louches,
De bons et simples que l'on donte ;
Veu donc que mal bien y surmonte,
Plus me plaist vivre entre les souches,
Puisque chascun sert de fenouches.

RONDEAU CCXI.

Ce premier jour du mois de May,
Quant de mon lit hors me levay,
Environ vers la matinée,
Dedens mon jardin de Pensée,
Avecques mon cueur, seul entray.
Dieu scet s'entrepris fu d'esmay,
Car en pleurant tout regarday
Destruit d'ennuyeuse gelée,
Ce premier jour du mois de May,
Quant de mon lit hors me levay,
Environ vers la matinée.
En gast, fleurs et arbres trouvay
Lors au jardinier demanday
Se Desplaisance maleurée,
Par tempeste, vent ou nuée,
Avoit fait ce piteux array,
Ce premier jour du mois de May.

RONDEAU CCXII.

Qui est cellui qui s'en tendroit
De bouter hors Merencolie,
Quant toute chose reverdie,
Par les champs, devant ses yeulx, voit!
Ung malade s'en gueriroit
Et ung mort revendroit en vie.
Qui est cellui qui s'en tendroit
De bouter hors Merencolie!
En tous lieux on le nommeroit
Meschant endormy en follie,
Chasser de bonne compaignie,
Par raison, chascun le devroit.
Qui est cellui qui s'en tendroit!

RONDEAU CCXIII.

Allez vous musser maintenant,
Ennuyeuse Merencolie,
Regardez la saison jolie
Qui par tout vous va reboutant.
Elle se rit en vous mocquant,
De tous bons lieux estes bannye.
Allez vous musser maintenant,
Ennuyeuse Merencolie.
Jusque vers Karesme Prenant
Que jeusne les gens amaigrie
Et la saison est admortie,
Ne vous monstrez ne tant ne quant;
Allez vous musser maintenant.

RONDEAU CCXIV.

Qui est cellui qui d'amer se tendroit,
Quant Beaulté fait de morisque l'entrée,
De Plaisance si richement parée
Qu'à l'amender jamais nul ne vendroit!
Cueur demy mort, les yeulx en ouvreroit,
Disant : C'est cy raige desesperée.
Qui est cellui qui d'amer se tendroit,
Quant Beaulté fait de morisque l'entrée!
Lors quant Raison enseigner le vendroit,
Il lui diroit : A! vieille rassotée,
Laissez m'en paix, vous troublez ma pensée,
Pour riens en ce nully ne vous croiroit.
Qui est cellui qui d'amer se tendroit!

RONDEAU CCXV.

Bon fait avoir cueur à commandement,
Quant il est temps, qui scet laisser ou prendre,
Sans trop vouloir sotement entreprendre
Chose où ne gist gueres d'amendement.
Quel besoing est, quand on est à son aise,
De se bouter en soussy et meschief!
Je tiens amans pour folz, ne leur desplaise,
De travailler sans riens mener à chief.
C'est par Espoir ou par son mandement,
Qui tel mestier leur conseille d'aprendre;
Il fait pechié, on l'en devroit reprendre;
J'en parle au vray, à mon entendement :
Bon fait avoir cueur à commandement.

RONDEAU CCXVI.

Je vous entens à regarder,
Et part de voz pensers congnois,
Essayé vous ay trop de fois,
De moy ne vous povez garder.
Cuidez vous par voz motz farder,
Mener les gens de deux en trois!
Je vous entens à regarder,
Et part de voz pensers congnois.
Vous savez tirer et tarder,
Raige faittes et feu Gregois;
Bien gangnez voz gaiges par mois,
Parachevez sans retarder.
Je vous entens à regarder.

RONDEAU CCXVII.

Plus de desplaisir que de joye,
Assez d'ennuy, souvent à tort,
Beaucoup de soussy sans confort,
Oultraige de peine, où que soye!
Trop de douleur à grant montjoye,
Foison de trespiteux rapport!
Plus de desplaisir que de joye,
Assez d'ennuy, souvent à tort!
Tant de grief que je ne diroye;
Mains amant ma vie, que mort;
Pis que mourir, n'est ce pas fort?
Telz beaulx dons fortune m'envoye.
Plus de desplaisir que de joye!

RONDEAU CCXVIII.

Pour mon cueur qui est en prison,
Mes yeulx vont l'aumosne querir ;
Gueres n'y pevent acquerir,
Tant petitement les prise on.
Reconfort qui est l'aumosnier,
Et Espoir, sont allez dehors,
On ne donna point l'aumosne hier;
Refus estoit portier alors,
Pour mon cueur qui est en prison.
Il est si plain de mesprison,
De rien ne le faut requerir,
N'essayer de le conquerir,
Tousjours tient sa vieille aprison,
Pour mon cueur qui est en prison.

RONDEAU CCXIX.

Et comment l'entendez vous,
Ennuy et Merencolie,
Voulez vous toute ma vie
Me tourmenter en courrous ?
Le plus mal eureux de tous
Doy je estre ? je le vous nye.
Et comment l'entendez vous,
Ennuy et Merencolie?
De tous poins accordons nous,
Ou, par la vierge Marie,
Se Raison n'y remedie,
Tout va s'en dessus dessous.
Et comment l'entendez vous ?

RONDEAU CCXX.

Voire, dea ! je vous ameray,
Ennuyeuse Merencolie,
Et servant de Plaisance lie,
Par vous plus ne me nommeray !
Foy que doy à Dieu, si seray
Tout sien, soit ou sens, ou folie.
Voire, dea ! je vous ameray,
Ennuyeuse Merencolie !
Jamais ne m'y rebouteray,
En voz lactz, se je m'en deslie,
Et se Bon Eur à moy s'alie,
Je faiz à vous... mais non feray,
Voire, dea ! je vous ameray !

RONDEAU CCXXI.

Fortune, passez ma requeste,
Quant assez m'aurez tort porté,
Ung peu je soye deporté,
Que Desespoir ne me conqueste !
Veu que je me suis, en la queste
D'Amours, loyaument deporté,
Fortune, passez ma requeste,
Quant assez m'aurez tort porté.
Mon droit, sans que plus y acqueste,
Aux jeunes gens j'ay transporté ;
Se riens est de moy rapporté,
Je vous pry qu'on en face enqueste ;
Fortune, passez ma requeste.

RONDEAU CCXXII.

De quoy vous sert cela, Fortune ?
Voz propos sont, puis longs, puis cours,
Une foiz estes en decours,
L'autre, plaine comme la lune !
On ne vous trouve jamais une,
Nouvelletez sont en voz cours ;
De quoy vous sert cela, Fortune ?
Voz propos sont, puis longs, puis cours.
S'est vostre maniere commune ;
Car, quand je vous requiers secours,
Vous fuyez, après vous je cours
Et pitié n'a en vous aucune.
De quoy vous sert cela, Fortune ?

RONDEAU CCXXIII.

Fortune ! sont ce de voz dons,
Engoisses que vous aportez ?
A present vous en deportez,
Ce sont trop doloreux guerdons.
D'entrer céans vous deffendons,
Dures nouvelles rapportez.
Fortune ! sont ce de voz dons,
Engoisses que vous aportez ?
Et oultreplus, vous commandons
Que les cueurs ung peu supportez ;
Jouez vous, et vous depportez
Autre part, baillant telz pardons.
Fortune ! sont ce de voz dons ?

RONDEAU CCXXIV.

Sans faire mise ne recepte
Du monde, dont compte ne tien,
Mon cueur en propos je maintien
Que mal et bien en gré accepte.
Se Fortune est mauvaise ou bonne,
A chascun la fault endurer;
Quant Raison y mettra la bonne,
Elle ne pourra plus durer.
Rien n'y vault engin, ne decepte,
Au derrain on congnoistra bien
Qui fera le mal ou le bien,
Grans, ne petiz, je n'en excepte,
Sans faire mise ne recepte.

RONDEAU CCXXV.

C'est pour rompre sa teste
De Fortune tanser
Qui à riens ne s'arreste!
Trop seroit fait en beste.
C'est pour rompre sa teste!
Quant elle tient sa feste,
Les aucuns fait danser,
Et les autres tempeste,
C'est pour rompre sa teste!

RONDEAU CCXXVI.

Pour quoy moy, plus que les autres ne font,
Doy je porter de Fortune l'effort ?
Par tout je vois criant : Confort, Confort;
C'est pour néant, jamais ne me respont.
Me convient il tousjours ou plus parfont
De Dueil nager, sans venir à bon port !
Pour quoy moy, plus que les autres ne font,
Doy je porter de Fortune l'effort ?
J'appelle aussi, et en bas et amont,
Loyal Espoir, mais je pense qu'il dort,
Ou je cuide qu'il contrefait le mort ;
Confort, n'Espoir, je ne sçay où ilz sont,
Pour quoy moy, plus que les autres ne font ?

RONDEAU CCXXVII.

Pour quoy moy, mains que nully
Que je congnoisse au jourduy,
Auray je part en Liesse,
Veu qu'ay despendu Jeunesse
Longuement, en grant ennuy?
Doy je donc estre cellui
Qui ne trouvera en lui
Bon Eur, qu'à peu de largesse ?
Pour quoy moy, mains que nully?
J'ay Loyal Desir suy
A mon povoir, et fuy
Tout ce qui à tort le blesse ;
Desormais, en ma vieillesse,
Demourray je sans apuy?
Pour quoy moy, mains que nully?

RONDEAU CCXXVIII.

Serviteur plus de vous, Merencolie,
Je ne seray, car trop fort y traveille;
Raison le veult et ainsi me conseille
Que le face, pour l'aise de ma vie.
A Non Chaloir vueil tenir compaignie,
Par qui j'auray repos sans que m'esveille.
Serviteur plus de vous, Merencolie,
Je ne seray, car trop fort y traveille.
Se de vous puis faire la departie,
Et il seurvient quelque estrange merveille,
Legierement passera par l'oreille!
Au contraire jamais nul ne me die
Serviteur plus de vous, Merencolie!

RONDEAU CCXXIX.

Du tout retrait en hermitaige
De Non Chaloir, laissant Folie,
Desormais veult user sa vie
Mon cueur que j'ay veu trop volage.
Et savez vous qui son courage
changié? s'a fait maladie,
Du tout retrait en hermitaige
De Non Chaloir, laissant Folie.
Fera il que fol ou que sage?
Qu'en dictes vous, je vous en prie?
Il fera bien, quoy que nul dye,
Moult y trouvera d'avantage,
Du tout retrait en hermitaige.

RONDEAU CCXXX.

Est ce tout ce que m'apportez
A vostre jour, Saint Valentin ?
N'auray je que d'Espoir butin,
L'attente des desconfortez ?
Petitement vous m'enhortez
D'estre joyeulx à ce matin.
Est ce tout ce que m'aportez
A vostre jour, Saint Valentin ?
Nulle rien ne me rapportez,
Fors *bona dies* en latin,
Vieille relique en viel satin ;
De telz presens vous deportez.
Est ce tout ce que m'apportez?

RONDEAU CCXXXI.

Quant Pleur ne pleut, Souspir ne vante,
Et que cessée est la tourmente
De Dueil, par le doulx temps d'Espoir,
La nef de Desireulx Vouloir
A Port Eureux fait sa descente.
Sa marchandise met en vante
Et à bon marché la presente
A ceulx qui ont fait leur devoir,
Quant Pleur ne pleut, Souspir ne vante,
Et que cessée est la tourmente
De Dueil, par le doulx temps d'Espoir,
Lors les marchans de Longue Attente,
Pour gaaigner et corps et rente

Et tout ce qu'en pevent avoir,
Q'en achetter font leur povoir
Tant que chascun cueur s'en contente,
Quant Pleur ne pleut, Souspir ne vante.

RONDEAU.

Par Benoist d'Amiens.

En la grant mer de Desplaisance,
Sans avoir espoir d'Alegance
De trouver port, fors de Douleur,
Nage tousjours mon povre cueur,
En bateau banny d'Esperance.
Voille n'a que Decevance,
Ne soutte que de Pacience,
Jamais n'y vente que Maleur,
En la grant mer de Desplaisance,
Sans avoir espoir d'Alegance
De trouver port, fors de Douleur.
Dueil, Soussy ont la gouvernance,
Qui ne lui donnent, pour pitance,
Que bescuit durcy de Langueur,
Avecques eaue de Rigueur;
Ainsi languist, faisant penance,
En la grant mer de Desplaisance.

RONDEAU CCXXXII.

Quant Pleur ne pleut, Souspir ne vente
Le bruit sourt de Jeux et Risée,
Et Joye vient appareillée
De recevoir d'Espoir sa rente,

Assignée sur Longue Attente,
Mais après loyaument paiée ;
Quant Pleur ne pleut, Souspir ne vente,
Le bruit sourt de Jeux et Risée.
Jà Reconfort est mis en vente,
Et Plaisance fait sa livrée
De biens si richement ouvrée
Que Dueil fuyt et s'en mal contente,
Quant Pleur ne pleut, Souspir ne vente.

RONDEAU.

Par maistre Jean Caillau.

Quant Pleur ne pleut, Souspir ne vente,
Si fait, dea! des foiz plus de trente,
Maint se tourmente,
Souffrant le revers de son vueil,
Et touteffoiz lerme de l'ueil
Neist hors du sueil,
Pour payer du Courroux la rente,
Du dolent, ou de la dolente,
Qui seuffre doleur non pas lente,
Sans nulle attente
D'assouagement de leur dueil,
Quant Pleur ne pleut, Souspir ne vente.
Tant y en a en ceste sente,
Souffrans de corps, de cueur, d'entente,
Loing de la tente
Où sont Plaisance et Doulx Acueil!
Quant à moy, des maulx que recueil,
Dont tant me dueil,
Seulet, à part moy, me guermente,
Quant Pleur ne pleut, Souspir ne vente.

RONDEAU CCXXXIII.

Quant je congnois que vous estes tant mien,
Et que m'aymez de cueur si loyaument,
Je feroye vers vous trop faulcement
Se, sans faindre, ne vous amoye bien.
Essayez moy se vous fauldray en rien,
Gardant tousjours mon honneur seulement,
Quant je congnois que vous estes tant mien,
Et que m'aymez de cueur, si loyaument.
Se me dittes : Las! je ne sçay combien
Vostre vouloir durera longuement;
Je vous respons, sans aucun changement,
Qu'en ce propos me tendray et me tien,
Quant je congnois que vous estes tant mien.

RONDEAU CCXXXIV.

Pour Monseigneur de Beaujeu.

Puis qu'estes de la confrairie
D'Amours, comme monstrent voz yeulx,
Vous y trouvez vous pis, ou mieulx ?
Qu'en dittes vous de telle vie?
Souffler vous y fault l'alquemie,
Ainsy que font jeunes et vieulx,
Puis qu'estes de la confrairie
D'Amours, comme monstrent voz yeulx.
Ne cuidez par nygromancye
Estre invisible; se m'aist Dieux,
On congnoistra, en temps et lieux,
Comment jourez de l'escremye,
Puis qu'estes de la confrairie.

RONDEAU CCXXXV.

Dedans l'amoureuse cuisine,
Où sont les bons, frians morceaux,
Avaler les convient tous chaulx,
Pour reconforter la poictrine.
Saulce ne faut, ne cameline,
Pour jeunes appetiz nouveaulx,
Dedans l'amoureuse cuisine,
Où sont les bons, frians morceaux.
Il souffist de tendre geline
Qui soit sans os, ne vieilles peaulx,
Mainssée de plaisans cousteaux;
C'est au cueur vraye medicine,
Dedans l'amoureuse cuisine.

RONDEAU CCXXXVI.

Soupper ou baing et disner ou bateau,
En ce monde n'a telle compaignie,
L'un parle ou dort, et l'autre chante ou crie,
Les autres font balades, ou rondeau.
Et y boit on du viel et du nouveau,
On l'appelle le desduit de la pie.
Soupper ou baing et disner ou bateau,
En ce monde n'a telle compaignie.
Il ne me chault ne de chien ne d'oiseau;
Quant tout est fait, il fault passer sa vie
Le plus aise qu'on peut, à chiere lie;
A mon advis, c'est mestier bon et beau,
Soupper ou baing et disner ou bateau.

RONDEAU CCXXXVII.

En yver, du feu, du feu,
Et en esté, boire, boire,
C'est de quoy on fait memoire,
Quant on vient en aucun lieu.
Ce n'est ne bourde, ne jeu,
Qui mon conseil vouldra croire :
En yver, du feu, du feu,
Et en esté, boire, boire.
Chaulx morceaux faiz de bon queu,
Fault en froit temps, voire, voire,
En chault, froide pomme ou poire,
C'est l'ordonnance de Dieu,
En yver, du feu, du feu !

RONDEAU CCXXXVIII.

Où le trouvez vous en escript,
Se dient à mon cueur mes yeulx,
Que nous ne soyons vers vous tieulx
Que devons, de jour et de nuyt ?
Se ne vous conseillons prouffit,
Nous en croirez vous ? nennil, Dieux !
Où le trouvez vous en escript ?
Se dient à mon cueur mes yeulx.
Quant rapportons quelque deduit
Que nous avons veu en mains lieux,
Prenez en ce qui vous plaist mieulx,
L'autre lessez, est ce mau dit ?
Où le trouvez vous en escript ?

RONDEAU CCXXXIX.

L'eaue de Pleurs, de Joye ou de Douleur,
Qui fait meuldre le molin de Pensée,
Dessus lequel la rente est ordonnée,
Qui doit fournir la despense du cueur,
Despartir fait farine de Doulceur,
D'avecques son de Dure Destinée,
L'eaue de Pleurs, de Joye, ou de Douleur,
Qui fait meuldre le molin de Pensée.
Lors le mosnier, nommé Bon, ou Mal Eur,
En prent prouffit, ainsi que lui agrée;
Mais Fortune souvent desmesurée
Lui destourbe mainteffois, par rigueur,
L'eaue de Pleurs, de Joye, ou de Douleur.

RONDEAU CCXL.

En verray je jamais la fin
De voz euvres, Merencolie?
Quant au soir de vous me deslie,
Vous me ratachez au matin.
J'amasse mieulx autre voisin
Que vous, qui si fort me guerrie.
En verray je jamais la fin
De vos euvres, Merencolie?
Vers moy venez en larrecin,
Et me robez Plaisance Lie;
Suis je destiné, en ma vie,
D'estre tousjours en tel hutin?
En verray je jamais la fin?

RONDEAU CCXLI.

Qu'est cela ? — C'est Merencolie,
— Vous n'entrerez jà, — Pourquoy ? — Pour ce
Que vostre compaignie acourse
Mes jours, dont je foys grant folie.
— Se me chassez par Chiere Lie,
Brief revendray de plaine course.
— Qu'est cela ? — C'est Merencolie,
— Vous n'entrerez jà, — Pourquoy ? — Pource.
— Il fault que Raison amolie
Vostre cueur et plus ne se cource,
Ainsi pourrez avoir ressource,
Mais que vostre mal sens deslie.
— Qu'est cela ? — C'est Merencolie.

RONDEAU CCXLII.

Ne cessez de tanser, mon cueur,
Et fort combatre ces faulx yeulx
Que nous trouvons, vous et moy, tieulx
Qu'ilz nous font trop souffrir douleur.
Estroittement commandez leur
Qu'ilz ne trottent en tant de lieulx.
Ne cessez de tanser, mon cueur,
Et fort combatre ces faulx yeulx
Et leur monstrez telle rigueur
Qu'ilz vous craingnent, car c'est le mieulx
Qu'ilz obéissent, se m'aist Dieux,
A vous, vous monstrant leur Seigneur ;
Ne cessez de tanser, mon cueur.

RONDEAU CCXLIII.

Je ne voy rien qui ne m'annuye,
Et ne sçay chose qui me plaise ;
Au fort, de mon mal me rapaise,
Quant nul n'a sur mon fait envye.
D'en tant parler, ce m'est follie,
Il vault trop mieulx que je me taise.
Je ne voy rien qui ne m'annuye,
Et ne sçay chose qui me plaise.
Vouldroit aucun changer sa vie
A moy, pour essayer mon aise ?
Ne trouveroy, je l'en deffie ;
Je ne voy rien qui ne m'annuye.

RONDEAU CCXLIV.

Ne bien, ne mal, mais entre deulx
J'ay trouvé au jourduy mon cueur
Qui, parmi Confort et Douleur,
Se seioit ou millieu d'entr'eulx.
Il me dit : Qu'est ce que tu veulx ?
Peu respondy pour le meilleur.
Ne bien, ne mal, mais entre deulx
J'ay trouvé au jourduy mon cueur.
Aux dames et aux paons faiz veulx,
Se Fortune me tient rigueur,
De sa foy requerray Bon Eur
Qu'il s'acquitte, quant je me deulx,
Ne bien, ne mal, mais entre deulx.

RONDEAU CCXLV.

Fermez lui l'uis au visaige,
Mon cueur, à Merencolie,
Gardez qu'elle n'entre mye,
Pour gaster nostre mesnaige.
Comme le chien plain de raige,
Chassez la, je vous en prie;
Fermez lui l'uis au visaige,
Mon cueur, à Merencolie.
C'est trop plus nostre avantaige
D'estre sans sa compaignie,
Car tousjours nous tanse, et crye,
Et nous porte grand dommaige.
Fermez lui l'uis au visaige.

RONDEAU CCXLVI.

Ou millieu d'Espoir et de Doubte
Les cueurs se mussent plusieurs jours,
Pour regarder les divers tours
Dont Dangier souvent les deboute.
L'oreille je tens et escoute
Savoir que, sur ce, dit Secours.
Ou millieu d'Espoir et de Doubte,
Les cueurs se mussent plusieurs jours.
Eslongné de mondaine route
Me tiens, comme né en decours,
Entre les aveugles et sours;
Dieu y voye, je n'y voy goute
Ou millieu d'Espoir et de Doubte.

RONDEAU CCXLVII.

Devenons saiges desormais,
Mon cueur, vous et moy, pour le mieulx,
Noz oreilles, aussi noz yeulx,
Ne croyons de legier jamais.
Passer fault nostre temps en paix ;
Veu que sommes au renc des vieulx,
Devenons saiges desormais,
Mon cueur, vous et moy, pour le mieulx.
Se nous povions par souhaiz
Rasjeunir, ainsi m'aide Dieux,
Feu Grejoys ferions en mains lieux ;
Mais les plus grans coups en sont faiz,
Devenons saiges desormais.

RONDEAU CCXLVIII.

Qui le vous a commandé
Soussy, de me mener guerre ?
Avant qu'on vous aille querre,
Venez sans estre mandé.
M'ordonnez vous almandé,
Quant Mort de son dart m'enferre !
Qui le vous a commandé
Soussy, de me mener guerre ?
Pour Dieu, tost soit amendé
Le mal qui tant fort me serre !
Après que seray en terre,
Vous en sera demandé,
Qui le vous a commandé ?

RONDEAU CCXLIX.

Une povre ame tourmentée
Ou Purgatoire de Soussy,
Est en mon corps; qu'il soit ainsi,
Il y pert, et nuyt et journée.
Piteusement est detirée,
Sans point cesser, puis là, puis cy,
Une povre ame tourmentée
Ou Purgatoire de Soussy.
Mon cueur en a peine portée,
Tant qu'il en est presque transy;
Mais esperance j'ay aussi
Qu'au derrenier, sera sauvée,
Une povre ame tourmentée.

RONDEAU CCL.

Ces beaulx mignons à vendre et à revendre,
Regardez les, sont ilz pas à louer ?
Au service sont tous près d'eulx louer
Du Dieu d'Amours, s'il lui plaist à les prendre.
Bon escolle sauront bientost aprendre ;
Bons escolliers, je les vueil advouer,
Ces beaulx mignons à vendre et à revendre ;
Regardez les, sont ilz pas à louer ?
Et s'ilz faillent, il les pourra reprendre,
Quant ilz vouldront trop nycement jouer,
Et sus leurs braz la chemise nouer,
Tant qu'au batre ne se puissent deffendre,
Ces beaulx mignons à vendre et à revendre.

RONDEAU CCLI.

D'Espoir, il n'en est nouvelles.
Qui le dit? Merencolie.
Elle ment. Je vous le nye.
A! a! vous tenez ses querelles!
Non faiz, mais parolles telles
Courent, je vous certiffie.
D'Espoir, il n'en est nouvelles.
Qui le dit? Merencolie.
Parlons doncques d'aultres, quelles?
De celles dont je me rie.
Peu j'en sçay. Or je vous prie
Que m'en contez des plus belles.
D'Espoir, il n'en est nouvelles.

RONDEAU.

Par maistre Jehan Caillau.

Espoir où est? en chambre close.
Et là que fait? il se repose,
Sera il empiece esveillé?
Il dit que il a trop veillé,
Et que dormir veult une pose.
Que pour quelque pris je compose
A vous, et l'esveiller je n'ose,
Car il est las et traveillé.
Espoir où est? en chambre close.
Par Dieu, ainsi que je suppose,
Il fait quelque roman ou glose;

Moy mesmes suis esmerveillé
De le veoir si ensommeillé,
Ne m'en direz vous autre chose?
Espoir où est? en chambre close.

RONDEAU CCLII.

Pour empescher le chemin,
Il ne fault qu'un amoureux
Qui, en penser desireux,
Va songant soir et matin.
Donnez lui ung bon tatin,
Il s'endort le maleureux.
Pour empescher le chemin,
Il ne fault qu'un amoureux.
D'eaue tout plain ung bassin
Eust il dessus ses cheveulx,
D'un coup d'esperon, ou deux,
Ne veult chasser son roussin,
Pour empescher le chemin.

RONDEAU CCLIII.

Qu'est ce la? qui vient si matin?
— Se suis je. — Vous, saint Valentin!
Qui vous amaine maintenant,
Ce jour de Karesme prenant,
Venez vous departir butin?
A present nully ne demande,
Fors bon vin et bonne viande,
Banquetz et faire bonne chiere.
Car Karesme vient et commande
A Charnaige, tant qu'on le mande,

Que pour ung temps se tire arriere.
Ce nous est ung mauvaiz tatin,
Je n'y entens nul bon latin;
Il nous fauldra dorenavant
Confesser, penance faisant;
Fermons lui l'uys à tel hutin.
Qu'est ce la? qui vient si matin?

RONDEAU CCLIV.

Commandez qu'elle s'en voise,
Mon cueur, à Merencolie,
Hors de vostre compaignie,
Vous laissent en paix sans noise.
Trop a esté, dont me poise,
Avecques vous, c'est folie.
Commandez qu'elle s'en voise,
Mon cueur, à Merencolie.
Oncques ne vous fust courtoise,
Mais les jours de vostre vie
A traittez en tirannie;
Sang de moy, quelle bourgeoise!
Commandez qu'elle s'en voise.

RONDEAU.

Du duc de Bourbon (jadis Clermont).

Je gis au lit d'amertume et doleur,
Livré à mort, par faulte de secours,
Et si ne sçay quant finera le cours
De mon aspre et immortel malheur.

Priez pour moy, car je m'en vois mourir,
Mes bons amis, aiez en souvenance;
On ne me veult au besoing secourir,
Requerez en, après mes jours, vengance,
Si vous m'amez. Car c'est pour la valleur
D'une sans per, qu'ainsi mest au decours
Ma povre vie, sans repit, ne recours;
Pour estre tant son loyal serviteur,
Je gis au lit d'amertume et doleur.

RONDEAU CCLV.

Réponse du duc d'Orléans.

Comme parent et alyé
Du duc Bourbonnois à present,
Par ung rondeau nouvellement
Me tiens pour requis et payé.
Par une, gist malade, mis
Ou lit d'amertume et grevance,
Requerant tous ses bons amis,
S'il meurt, qu'on demande vengance.
Quant à moy, j'ay jà deffié
Celle qui le tient en tourment,
Et après son trespassement,
Par moy sera bien hault crié,
Comme parent et alyé.

RONDEAU CCLVI.

Quant ung cueur se rent à beaulx yeulx,
Criant mercy piteusement,

S'ilz le chastient rudement,
Et il meurt, qu'en valent ilz mieulx?
Batu de verges de Beaulté,
De lui font sang par tout courir,
Mais qu'il n'ait fait desléauté,
Pitié le devroit secourir,
S'il n'a point hanté entre tieulx
Qui ne s'aquittent loyaument;
Doit estre tel pugnissement,
A mon advis, en autres lieux,
Quant ung cueur se rent à beaulx yeulx.

RONDEAU.

Par le grand sénéchal.

Ma fille de confession,
Veuillez avoir compassion
De cellui qui sert loyaument,
Et qui est vostre entierement,
Sans point faire de fiction.
Selon raison et conscience,
Tort lui tendrez, c'est ma créance,
S'il n'a bien brief ce que tant vault.
Je vous charge par penitence
Qu'ayez en lui toute fiance,
Sans plus respondre : Ne m'en chault.
Cellui qui souffrist Passion,
Vous doint bonne contriccion,
Au chois de mon entendement.
Plus eureux soubz le firmament
N'auroit, dont il soit mencion,
Ma fille de confession.

RONDEAU CCLVII.

Réponse du duc d'Orléans.

Beau Pere ! *benedicite,*
Je vous requier confession,
Et, en humble contriction,
Mon pechié sera recité.
En moy n'a eu mercy, ne grace,
Prenant de ma beaulté orgueil ;
Amours me pardoint ! ainsi face ;
Desormais repentir m'en vueil.
Reffus a mon cueur delité ;
J'en feray satisfacion,
Donnez m'en absolucion
Et penance, par charité,
Beau Pere ! *benedicite.*

RONDEAU.

Par Blosseville.

Ma tresbelle, plaisante seur,
Confiteor *du bon du cueur*
Dittes, par grant devocion,
Sans plus avoir intencion
De maintenir vostre folleur.
Car tost après, de ma puissance
Vous absouldray, en esperance
Que doulce serez envers tous.
Et vous enjoings, par penitance,
De donner demain allegance
A cellui qui se meurt par vous ;

Lequel, par vostre grant rigueur,
Seuffre, comme j'entens, doleur,
Et sans cause pugnicion;
Dont jà n'aurez remission,
Tant qu'il en soit hors, j'en suis seur,
Ma tresbelle, plaisante seur.

RONDEAU.

Par le duc de Bourbon.

Je sens le mal qu'il me convient porter
Non advenu, mais je crains qu'il aviengne,
Et qu'en la fin maleureux je deviengne,
Sans m'asservir ailleurs, ne transporter.
S'ainsi advient qu'à tort on m'abandonne,
Que Dieu ne vueille! que feray je sans per?
Las! je ne sçay! si ce mal on me donne,
Des malheureux je seray le non per.
Pour le meilleur, il me fault deporter
Jusques à tant que ce maleur me viengne;
Mais à ma Dame hardiement en souviengne,
Car, pour tousjours sa rigueur supporter,
Je sens le mal qu'il me convient porter.

RONDEAU CCLVIII.

Response d'Orléans à Bourbon.

A voz amours hardiement en souviengne,
Duc de Bourbon; se mourez par rigueur,
Jamais n'auront ung si bon serviteur,
Ne qui vers eulx tant loyaument se tiengne.

Dieu ne vueille que tel meschief adviengne,
Ilz perdroient leur renom de doulceur.
A voz amours hardiement en souviengne,
Duc de Bourbon, se mourez par rigueur.
S'il est jangleur qui sottement maintiengne
Que Bourbonnois ont souvent legier cueur,
Je ne respons, fors que pour vostre honneur
Esperance convient que vous soustiengne.
A voz amours hardiement en souviengne!

RONDEAU.

Par le duc de Bourbon.

Prenez l'ommaige de mon cueur,
En recevant sa féaulté,
Et il gardera loyaulté,
Comme doit léal serviteur.
S'il se forfait en vous servant,
Et qu'il soit clerement cogneu,
Ne le tenez plus pour servant,
Banny soit comme descongneu.
Mais ce pendant, toute doulceur
Lui soit faitte, sans cruaulté!
Attendant que vostre beaulté
Ait pouveu à sa grant douleur,
Prenez l'ommaige de mon cueur.

RONDEAU CCLIX.

Descouvreur d'embusche, sot ueil,
Pourquoy as tu passé le sueil
De ton logis, sans mandement
Et par oultrageux hardement,

As entrepris contre mon vueil?
  Demourer en repos je vueil,
Et en paix faire mon recueil,
Sans guerre avoir aucunement,
Descouvreur d'embusche, sot ueil,
Pourquoy as tu passé le sueil?
  En aguet se tient Bel Acueil,
Et se par puissance, ou orgueil,
Une foiz en ses mains te prent,
Tu fineras piteusement
Tes jours, en la prison de Dueil,
Descouvreur d'embusche, sot ueil.

RONDEAU.

Par Fraigne.

Mon oeil m'a dit qu'il me deffie
A tousjours mais, sans repentir,
Se je ne lui fais ce plaisir
D'amer une qu'il a choisie.
  Se c'estoit pour sauver sa vie,
Plus ne m'en pourroit requerir;
Mon oeil m'a dit qu'il me deffie
A tousjours mais, sans repentir.
  Je lui ay dit : Tu fais folie,
Je te pry, laisse moy dormir,
Je n'ay pas à present loisir
De penser à ta resverie.
Mon oeil m'a dit qu'il me deffie.

RONDEAU.

Par le même.

Mon oueil, je te pry et requier
Que tu n'ayes plus en pensée
D'aler veoir ma tant desirée,
Où tu me metz en grant dangier.
Et si te dy, pour abregier,
Que c'est ma mort toute jurée.
Mon oueil, je te pry et requier
Que tu n'ayes plus en pensée.
Quant tu la verras au moustier,
Ou quelque part à la passée,
Ne te metz pas à sa visée,
Car perilleux est tel archier,
Mon oueil, je te pry et requier.

RONDEAU CCLX.

Amours, à vous ne chault de moy,
N'à moy de vous, c'est quitte et quitte;
Ung vieillart jamais ne prouffite
Avecques vous, comme je croy.
Puisque suis absolz de ma foy,
Et Jeunesse m'est interditte,
Amours, à vous ne chault de moy,
N'à moy de vous, c'est quitte et quitte.
Jeune, sceu vostre vieille loy,
Vieil, la nouvelle je despitte,
Ne je ne crains la mort subitte
De Regart; qu'en dittes vous, quoy?
Amours, à vous ne chault de moy!

RONDEAU CCLXI.

J'ay pris le logis de bonne heure
D'Espoir, pour mon cueur, au jourduy,
Affin que les fourriers d'Annuy
Ne le preignent pour sa demeure.
Veu que, nuyt et jour, il labeure
De me gaster, et je le fuy,
J'ay pris le logis de bonne heure
D'Espoir, pour mon cueur, au jourduy.
Bon Eur, avant que mon cueur meure,
L'aidera, il se fye en luy ;
Autre part ne quiers mon apuy;
En attendant qu'il me sequeure,
J'ay pris le logis de bonne heure.

RONDEAU CCLXII.

Fyez vous y, se vous voulez,
En Espoir qui tant promet bien ;
Mais souventeffoiz n'en fait rien,
Dont mains cueurs se sentent foulez.
Quant Desir les a affolez,
Au grand besoing leur fault du sien ;
Fyez vous y, se vous voulez,
En Espoir qui tant promet bien
Lors sont de Destresse affolez ;
J'aymeroye, pour le cueur mien,
Mieulx que deux tu l'aras, ung tien.
Quant les oyseaulx s'en vont vollez,
Fyez vous y, se vous voulez!

RONDEAU CCLXIII.

Escoutez et laissez dire,
Et en voz mains point n'empire
Le mal, retournez le en bien;
Tout yra, n'en doubtez rien,
Si bien qu'il devra suffire.
Dieu, comme souverain mire,
Fera mieulx qu'on ne desire,
Et pourverra: tout est sien.
Escoutez et laissez dire,
Et en voz mains point n'empire.
Chascun à son propos tire,
Mais on ne peut pas eslire;
Je l'ay trouvé, ou fait mien;
Au fort, content je m'en tien,
Car après pleurer, vient rire.
Escoutez et laissez dire.

RONDEAU CCLXIV.

En arrierefief soubz mes yeulx,
Amours, qui vous ont fait hommaige,
Je tiens de mon cueur l'eritaige;
A vous sommes et serons tieulx,
Voz vraiz subgietz, voire des vieulx,
Soit nostre prouffit, ou dommaige,
En arrierefief soubz mes yeulx,
Amours, qui vous ont fait hommaige.
J'appelle Déesses et Dieux
Sur ce, vers vous, en tesmoingnaige,
Se voulez, j'en tendray ostaige,
(Vous puis je dire, ou faire mieulx?)
En arrierefiet soubz mes yeulx.

RONDEAU CCLXV.

J'en baille le denombrement !
Que je tiens soubz vous loyaument,
Loyal Desir et Bon Vouloir;
Mais j'ay trop engagé Povoir,
Se je n'en ay relievement.
Je vous ay servi longuement,
En y despendant largement
Des biens que j'ay peu recevoir.
J'en baille le denombrement
Que je tiens soubz vous loyaument,
Loyal Desir et Bon Vouloir.
Vieillesse m'assault fellement,
Et me veult à destruisement
Mener, mais, veu qu'ay fait devoir,
Que m'aiderez j'ay ferme espoir.
A mes droiz voyez les Comment,
J'en baille le denombrement.

RONDEAU CCLXVI.

Je suis à cela
Que Merencolie
Me gouvernera.
Qui m'en gardera?
Je suis à cela.
Puisqu'ainsi me va,
Je croy qu'à ma vie
Autre ne sera,
Je suis à cela.

RONDEAU CCLXVII.

On ne peult chastier les yeulx,
N'en chevir, quoy que l'en leur dye,
Dont le cueur se complaint et crye,
Quant s'esgarent en trop de lieux.
Seront ilz tousjours ainsi ? Dieux !
Rien n'y vault s'on les tanse ou prie.
On ne peult chastier les yeulx,
N'en chevir, quoy que l'en leur die.
Quant aux miens, ilz sont desja vieulx
Et assez lassez de follie ;
Les yeulx jeunes, fault qu'on les lye
Comme enragiez, n'est ce le mieulx ?
On ne peult chastier les yeulx.

RONDEAU CCLXVIII.

Tel est le partement des yeulx,
Quant congié prennent doulcement,
D'eulx retraire piteusement,
En regretz privez, pour le mieulx.
Lors divers se dient adieux,
Esperans revenir briefment.
Tel est le partement des yeulx,
Quant congié prennent doulcement !
Et si laissent, en plusieurs lieux,
Des lermes par engagement
Pour paier leur deffrayement,
En gettant souspirs, Dieu scet quieulx ;
Tel est le partement des yeulx !

RONDEAU CCLXIX.

Sont les oreilles estouppées ?
Rapportent ilz au cueur plus rien ?
Ouyl, plustost le mal que bien,
Quant on ne les tient gouvernées.
Se leurs portes ne sont fermées,
Tout y court de va et de vien.
Sont les oreilles estouppées ?
Rapportent ilz au cueur plus rien ?
Les miennes seront bien gardées
De Non Chaloir, que portier tien ;
Dont se plaint et dit le cueur mien :
On ne me sert plus de pensées,
Sont les oreilles estouppées ?

RONDEAU CCLXX.

Pour monstrer que j'en ay esté,
Des amoureux aucuneffoiz,
Ce May, le plus plaisant des mois,
Vueil servir, ce present Esté.
Quoy que Soucy m'ait arresté,
Sans son congié, je m'y envoiz ;
Pour monstrer que j'en ay esté,
Des amoureux aucuneffoiz.
Pource, je me tiens aupresté
A deduiz, en champs et en bois,
S'Amours y prent nulz de ses droitz,
Quelque bien m'y sera presté ;
Pour monstrer que j'en ay esté.

RONDEAU CCLXXI.

Tant ay largement despendu
Des biens d'amoureuse richesse,
Ou temps passé de ma jeunesse,
Que trop chier m'a esté rendu.
Car lors à rien je n'ay tendu
Qu'à conquester foison lyesse ;
Tant ay largement despendu
Des biens d'amoureuse richesse !
Commandé m'est et deffendu
Desormais par Dame Vieillesse,
Qu'aux jeunes gens laisse prouesse
Tout leur ay remis et vendu
Tant ay largement despendu.

RONDEAU CCLXXII.

Jaulier des prisons de Pensée,
Soussy, laissez mon cueur yssir,
Pasmé l'ay veu esvanouir
En la fosse desconfortée.
Mais que seurté vous soit donnée
De tenir foy et revenir,
Jaulier des prisons de Pensée,
Soussy, laissez mon cueur yssir.
S'il mouroit en prison fermée,
Honneur n'y povez acquerir ;
Vueilliez au moins tant l'eslargir
Qu'ait sa finance pourchassée,
Jaulier des prisons de Pensée.

RONDEAU.

Par Simonet Caillau.

Jaulier des prisons de Pensée,
Mon povre cueur aux fers tenez,
Et dit on que vous lui donnez,
Chascun jour, une bastonnée.
Est ce par sentence ordonnée
Qu'en ce point le me gouvernez ?
Jaulier des prisons de Pensée,
Mon povre cueur aux fers tenez.
Se la cause estoit bien menée,
On jugeroit que mesprenez
Et qu'à grant tort le retenez,
Sans plainte de personne née,
Jaulier des prisons de Pensée.

RONDEAU

Par Tignonville.

Jaulier des prisons de Pensée,
Avez vous le commandement
De traitter ainsi rudement
Les povres cueurs, en ceste année?
Vous est la puissance donnée
De par Soussy, ou autrement?
Jaulier des prisons de Pensée,
Avez vous le commandement?

Dedens la chartre adoulée,
Tenir les deussiez doulcement ;
Batre ne devez nullement
Prisonniers en fosse fermée,
Jaulier des prisons de Pensée.

RONDEAU.

Par Gilles des Ormes.

Jaulier des prisons de Pensée,
Qui tenez tant de gens de bien,
Ouvrez leur, ilz paieront bien
Le droit de l'yssue et l'entrée.
Ilz m'ont commission baillée
D'appointer, dittes moi combien,
Jaulier des prisons de Pensée,
Qui tenez tant de gens de bien?
Car j'ay cy finance apportée
Assez, que du leur, que du mien,
Tant qu'on ne vous en devra rien,
Jusqu'à la derreniere journée,
Jaulier des prisons de Pensée.

RONDEAU.

Par Hugues Le Voys.

Jaulier des prisons de Pensée,
Ouvrez à Reconfort la porte,
Car à mon cueur l'aumosne porte
Que mes yeulx lui ont pourchassée.
Tenu l'avez, mainte journée,
Ou cep d'Anuy et prison forte;

Jaulier des prisons de pensée,
Ouvrez à Reconfort la porte.
Tant a fain et soif endurée
Qu'il a perdu couleur et sorte,
Helas! pour Dieu, qu'on le supporte,
Autrement sa vie est finée,
Jaulier des prisons de Pensée!

RONDEAU CCLXXIII.

Donnez l'aumosne aux prisonniers,
Reconfort et Espoir aussi;
Tant feray au jaulier Soussi
Qu'il leur portera voulentiers.
Ilz n'ont ne vivres, ne deniers,
Crians de fain; il est ainsi;
Donnez l'aumosne aux prisonniers,
Reconfort et Espoir aussi.
Meschans ont esté mesnagiers,
Tenuz pour debte jusques cy;
Faittes les euvres de mercy,
Comme vous estes coustumiers:
Donnez l'aumosne aux prisonniers.

RONDEAU.

Par Benoist d'Amiens.

N'oubliez pas les prisonniers,
Bonnes gens, aiez en mercy;
Ilz sont en la tour de Soussy
Et n'ont ne mailles, ne deniers.

Larrons ne sont point, ne murtriers,
Par Envie on les tient ainsi.
N'oubliez pas les prisonniers,
Bonnes gens, aiez en mercy.
Faittes comme bons aumosniers,
Pour la grant pitié que veez cy,
Et pour vous prieront Dieu aussi
De tresbon cueur et voulentiers;
N'oubliez pas les prisonniers.

RONDEAU CCLXXIV.

Banissons Soussy, ce ribault
Batu de verges par la ville,
C'est ung crocheteur trop habille
Pour embler Joye qui tant vault.
Copper une oreille lui fault.
Il est fort larron entre mille.
Banissons Soussy, ce ribault
Batu de verges par la ville.
Se plus ne revient, ne m'en chault;
Laissez le aller sans croix, ne pille,
Le Deable l'ait ou trou Sebille;
Point n'en saille pour froit, ne chault.
Banissons Soussy, ce ribault.

RONDEAU CCLXXV.

Des vieilles defferres d'Amours
Je suis à present, Dieu mercy;
Vieillesse me gouverne ainsi,
Qui m'a condempné en ses cours.

Je m'esbahis quant à rebours
Voy mon fait, disant : Qu'est ce cy ?
Des vieilles defferres d'Amours,
Je suis à present, Dieu mercy.
Mon vieil temps convient qu'ait son cours,
Qui en tutelle me tient sy
Du jaulier appellé Soussy,
Que rendu me tiens pour tousjours,
Des vieilles deferres d'Amours.

RONDEAU CCLXXVI.

Comme monnoye descriée,
Amours ne tient compte de moy;
Jeunesse m'a laissé, pourquoy ?
Je ne suis plus de sa livrée.
Puis que telle est ma destinée,
Desormais me fault tenir coy.
Comme monnoye descriée,
Amours ne tient compte de moy.
Plus ne prent plaisir qu'en pensée
Du temps passé ; car, sur ma foy,
Ne me chault du present que voy,
Car Vieillesse m'est delivrée
Comme monnoye descriée.

RONDEAU.

Par Hugues le Voys.

Comme monnoye descriée,
Loyaulté je voy abriée
Dessoubz le pavillon de Honte,

Par Faulceté qui la surmonte,
Et l'a d'oultrance deffiée.
De Bonne Foy s'est alyée,
Et de son aide l'a priée,
Mais on n'en tient que peu de conte.
Comme monnoye descriée,
Loyaulté je voy abriée
Dessoubz le pavillon de Honte.
Du tout la tiens pour ravallée,
Par montaigne et par vallée.
Est notoire ce que raconte.
En maison de Duc, ne de Conte,
Ne se treuve qu'à l'eschappée,
Comme monnoye descriée.

RONDEAU CCLXXVII.

Laissez Baude buissonner,
Le vieil Briquet se repose,
Desormais travailler n'ose,
Abayer, ne mot sonner.
On lui doit bien pardonner,
Ung vieillart peut pou de chose.
Laissez Baude buissonner,
Le vieil Briquet se repose.
Et Vieillesse emprisonner
L'a voulu, en chambre close;
Par quoy j'entens que propose
Plus peine ne lui donner.
Laissez Baude buissonner.

RONDEAU CCLXXVIII.

Quant me treuve seul, à part moy,
Et n'ay gueres de compaignie,
Ne demandez pas s'il m'ennuye,
Car ainsi est il, sur ma foy.
En riens Plaisance n'aperçoy,
Fors comme une chose endormye,
Quant me treuve seul, à part moy,
Et n'ay gueres de compaignie.
Mais s'entour moy plusieurs je voy,
Et qu'on rie, parle, chante ou crye,
Je chasse hors Merencolie
Que tant haïr et craindre doy,
Quant me treuve seul, à part moy.

RONDEAU CCLXXIX.

Trop ennuyez la compaignie,
Douloureuse Merencolie,
Et troublez la feste de Joye;
Foy que doy à Dieu, je vouldroye
Que feussiez du pays bannie.
Vous venez sans que l'on vous prie,
Bon gré, maugré, à l'estourdie,
Alez, que plus on ne vous voye.
Trop ennuyez la compaignie,
Douloureuse Merencolie,
Et troublez la feste de Joye.
Soussy avecques vous s'alye,
Si lui dy je que c'est folie.

Quel mesnaige! Dieu vous convoye
Si loing, tant que je vous revoye
Querir, quant? jamais en ma vie;
Trop ennuyez la compaignie!

RONDEAU CCLXXX.

Escollier de Merencolie,
Des verges de Soussy batu,
Je suis à l'estude tenu,
Es derreniers jours de ma vie.
Se j'ay ennuy, n'en doubtez mye,
Quant me sens vieillart devenu,
Escollier de Merencolie,
Des verges de Soussy batu.
Pitié convient que pour moy prie
Qui me treuve tout esperdu;
Mon temps je perds et ay perdu,
Comme rassoté en folie,
Escollier de Merencolie.

RONDEAU.

Escollier de Merencolie,
Par Soussy qui est le recteur,
A l'estude est tenu mon cueur;
Et Dieu scet comme on le chastie.
De s'y mettre fist grant folie,
Car on le tient à la rigueur,
Escollier de Merencolie,
Par Soussy qui est le recteur.

Bon Temps n'aura jour de sa vie;
Puisqu'il y est, de son maleur,
Dedens le livre de Douleur
Lui est force qu'il estudie,
Escollier de Merencolie.

RONDEAU CCLXXXI.

Et fust ce ma mort, ou ma vie,
Je ne puis de mon cueur chevir
Qu'il ne vueille conseil tenir
Souvent, avec Merencolie.
Si lui dy je que c'est folie;
Mais comme sourt ne veult oïr;
Et fust ce ma mort, ou ma vie,
Je ne puis de mon cueur chevir.
A Grace, pource, je supplie
Qu'il lui plaise me secourir;
Au paraller, ne puis fournir,
Se ne m'aide par Courtoisie,
Et fust ce ma mort, ou ma vie.

RONDEAU CCLXXXII.

Allez vous en d'ont vous venez,
Ennuyeuse Merencolie,
Certes on ne vous mande mye,
Trop privée vous devenez.
Soussy avecques vous menez,
Mon huis ne vous ouvreray mye.
Allez vous en d'ont vous venez,
Ennuyeuse Merencolie.

Car mon cueur en tourment tenez,
Quant estes en sa compaignie;
Prenez congié, je vous en prie,
Et jamais plus ne retournez;
Allez vous en d'ont vous venez.

RONDEAU CCLXXXIII.

A qui en donne l'en le tort,
Puis que le cueur en est d'accort,
Se les yeulx vont hors en voyage,
Et rapportent aucun messaige
De Beaulté plaine de confort ?
Ilz crient : Resveille qui dort;
Lors le cueur ne dort pas si fort
Qu'i ne dye : J'oy compter rage.
A qui en donne l'en le tort,
Puis que le cueur en est d'accort,
Se les yeulx vont hors en voyage?
Adoncques Desir picque et mort,
Savez comment? jusqu'à la mort;
Mais le cueur, s'il est bon et saige,
Remede y treuve et avantaige,
Bien, ou mal en vient oultre bort.
A qui en donne l'en le tort?

RONDEAU CCLXXXIV.

Doivent ilz estre prisonniers,
Les yeulx, quant ilz vont assaillir
L'embusche de Plaisant Desir,
Comme hardiz avanturiers!

Veu qu'ilz sont d'Amours souldoyers,
Et leurs gaiges fault desservir,
Doivent ilz estre prisonniers,
Les yeulx, quant ils vont assaillir!
Ilz se tiennent siens si entiers
Qu'au besoing ne pevent faillir,
Jusques à vivre ou à mourir,
Ilz le font bien, et voulentiers;
Doivent ilz estre prisonniers!

RONDEAU CCLXXXV.

N'oubliez pas vostre maniere!
Non ferez vous, je m'en fais fort,
Ennuy, armé de Desconfort,
Qui tousjours me tenez frontiére.
Venez combatre à la barriere,
Et faittes acoup vostre effort.
N'oubliez pas vostre maniere!
Non ferez vous, je m'en fais fort.
Quant mettez sus vostre banniere,
Cueurs loyaux guerriez si fort
Que les faittes retraire ou fort
De Douleurs, à piteuse chiere.
N'oubliez pas vostre maniere!

RONDEAU CCLXXXVI.

Chiere contrefaitte de cueur,
De vert perdu et tanné painte,
Musique notée par Fainte,
Avecques faulx bourdon de Maleur!

Qui est il ce nouveau chanteur,
Qui si mal vient à son attainte?
Chiere contrefaitte de cueur,
De vert perdu et tanné painte.
Je ne tiens contre, ne teneur,
Enroué, faisant faulte mainte,
Et mal entonné par Contrainte;
C'est la chapelle de Douleur,
Chiere contrefaitte de cueur.

RONDEAU CCLXXXVII.

Il n'est nul si beau passe temps
Que de jouer à la Pensée,
Mais qu'elle soit bien despensée
Par Raison, ainsi je l'entens.
Elle a fait milz despens contens,
Par Espoir soit recompensée.
Il n'est nul si beau passe temps
Que de jouer à la Pensée.
Elle dit : A ce je m'attens,
Veu qu'ay Loyaulté pourpensée,
Que de mes soussiz dispensée
Seray, malgré les malcontens.
Il n'est nul si beau passe temps.

RONDEAU CCLXXXVIII.

Prophetizant de vostre advenement,
Voyant venir voz haulx biens clerement
Acompaignez de vostre grant beaulté,
A vous amer si fort me suis bouté
Qu'au monde n'ay nul autre pensement.

Tresque mon oueil vous vit premierement,
Il ordonna mon cueur entierement
Pour vous servir en toute féaulté,
Prophetizant de vostre advenement,
Voyant venir voz haulx biens clerement,
Acompaignez de vostre grant beaulté.
Lors je jugay, à mon entendement,
Que quelque foiz j'auroye advencement,
Vous remonstrant ma tresgrant loyaulté,
Et que de biens j'auroye à grant planté;
Cela je creu dès le commencement,
Prophetizant de vostre advenement.

RONDEAU CCLXXXIX.

Pour Dieu, faittes moy quelque bien,
Veu que m'a desrobé Vieillesse,
Plaisance; car, en ma jeunesse,
Savez que vous amoye bien.
Pour vous n'ay espargné du mien,
Or suis povre, plain de foiblesse,
Pour Dieu, faittes moy quelque bien,
Veu que m'a desrobé Vieillesse.
Devoir ferez, comme je tien,
Car j'ay despendu à largesse,
Pieçà, mon tresor de liesse,
Et maintenant je n'ay plus rien;
Pour Dieu, faittes moy quelque bien.

RONDEAU CCXC.

C'est la prison Dedalus
Que de ma merencolie,

Quant je la cuide faillie,
J'y rentre de plus en plus.
  Aucunes foiz je conclus
D'y bouter Plaisance lie.
C'est la prison Dedalus,
Que de ma merencolie.
  Oncques ne fut Tantalus
En si trespeneuse vie,
Ne, quelque chose qu'on die,
Chartreux, heremite, ou reclus.
C'est la prison Dedalus.

RONDEAU CCXCI.

A! que vous m'ennuyez, Vieillesse,
Que me grevez plus que oncques mès!
Me voulez vous à tousjoursmès
Tenir en courroux et rudesse!
  Je vous fais loyalle promesse
Que ne vous aymeray jamés.
A! que vous m'ennuyez, Vieillesse,
Que me grevez plus que oncques mès!
  Vous m'avez banny de Jeunesse,
Rendre me convient desormais.
Et faittes vous bien? Nennil, mais,
De tous maulx on vous tient maistresse.
A! que vous m'ennuyez, Vieillesse!

RONDEAU CCXCII.

Les biens de vous, honneur et pris,
    M'ont tant espris
De vous amer, ma gente Dame,

Qu'il n'est pas en puissance d'ame
De tourner ailleurs mes espris.
C'est à moy trop hault entrepris,
Com mal apris,
Mais blasmez en, s'il y a blasme,
Les biens de vous, honneur et pris.
Donc, puisqu'Amour ainsi m'a pris
En son pourpris,
Et que tant loyaument vous ame,
Amez moy, je prens sus mon ame
Que jamais n'en seront repris
Les biens de vous, honneur et pris.

RONDEAU CCXCIII.

C'est par vous que tant fort souspire,
Tousjours m'empire;
A vostre advis, faictes vous bien
Que tant plus je vous veulx de bien
Et, sus ma foy, vous m'estes pire!
Ha! ma Dame, si grief martire,
Ame ne tire
Que moy, dont ne puis mais en rien;
C'est par vous que tant fort souspire.
Vostre beaulté vint, de grant tire,
A mon oueil dire
Que feist mon cueur devenir sien.
Il le voulut. S'il meurt et bien
Je ne lui puis aider, ou nuyre:
C'est par vous que tant fort souspire.

RONDEAU CCXCIV.

Pour mettre fin à mes douloureux plains,
Et aux ennuys dont je me sens si plains,
Fort me complains
A toute heure, mais remede n'y treuve,
Fors qu'il me fault de mort faire l'espreuve
Ou dame neuve,
Car la mienne se rit, tant plus me plains.
Souvent m'a veu pleurant par brais et plains,
A triste cueur, de dueil paliz et tains,
Près que m'estains,
Mais pensez vous que de riens el se meuve,
Pour mettre fin à mes douloureux plains ?
Nenny, ains dit par sa foy, qu'autres mains
Seuffrent des maulx plus que moy, soirs et mains,
Et qu'en ay mains
Que je ne dy; ainsi mon fait repreuve ;
Bien lui plairoit qu'elle feust de moy veufve,
Son cas le preuve ;
Ne suis je pas doncques en bonnes mains,
Pour mettre fin à mes douloureux plains ?

RONDEAU CCXCV.

M'amerez vous bien,
Dittes par vostre ame,
Mais que je vous ame
Plus que nulle rien ?
Le vostre me tien,
Sans faire autre Dame.

M'amerez vous bien.
Dittes, par vostre ame?
Dieu mist tant de bien
En vous que c'est basme;
Pource, je me clame
Vostre, mais combien
M'amerez vous bien?

RONDEAU CCXCVI.

Temps et temps m'ont emblé Jeunesse,
Et laissé ès mains de Vieillesse
Où vois mon povre pain querant;
Aage ne me veult, tant ne quant,
Donner l'aumosne de Liesse.
Puis qu'elle se tient ma maistresse,
Demander ne lui puis promesse,
Pource, n'enquerons plus avant.
Temps et temps m'ont emblé Jeunesse.
Je n'ay repast que de Foiblesse,
Couchant sur paille de Destresse,
Suis je bien payé maintenant
De mes jeunes jours cy devant?
Nennil, nul n'est qui le redresse,
Temps et temps m'ont emblé Jeunesse.

RONDEAU CCXCVII.

Asourdy de Non Chaloir,
Aveuglé de Desplaisance,
Pris de goute de Grevance,
Ne sçay à quoi puis valoir.

Voulez vous mon fait savoir?
Je suis presque mis en trance,
Asourdy de Non Chaloir,
Aveuglé de Desplaisance.
Se le Medicin Espoir,
Qui est le meilleur de France,
N'y met briefment pourvéance,
Vieillesse estaint mon povoir,
Asourdy de Non Chaloir.

RONDEAU CCXCVIII.

Dedens la maison de Douleur,
Où estoit trespiteuse dance,
Soussy, Vieillesse et Desplaisance
Je vy dancer comme par cueur.
Le tabourin nommé Mal Eur
Ne jouoit point par ordonnance,
Dedens la maison de Douleur,
Où estoit trespiteuse dance.
Puis chantoient chançons de Pleur,
Sans musicque, ne accordance;
D'ennuy, comme ravy en trance,
M'endormy lors, pour le meilleur,
Dedens la maison de Douleur.

RONDEAU.

Par Simonnet Caillau.

Dedens la maison de Douleur,
Où n'a léesse, ne musique,
Mon las cueur gist merencolique,
Malade ou piteux lit de Pleur.

Dieu ! n'est ce pas grant maleur?
Il est pis que paralitique,
Dedens la maison de Douleur,
Où n'a léesse, ne musique.
Par racine, feuille, ne fleur,
Ne par medicine auctentique,
Remedier n'y scet phisique;
Confesse soy, c'est le meilleur,
Dedens la maison de Douleur.

RONDEAU CCXCIX.

Je vous sans et congnois venir,
Ennuyeuse Merencolie ;
Mainteffoiz, quant je ne vueil mye,
L'uys de mon cueur vous fault ouvrir.
Point ne vous envoye querir,
Assez hay vostre compaignie.
Je vous sans et congnois venir,
Ennuyeuse Merencolie.
Jeunes pevent paine souffrir,
Plus que vieillars; pource, vous prie
Que n'ayez plus sur nous envie,
Ne nous vuelliez plus assaillir;
Je vous sans et congnois venir.

RONDEAU CCC.

Mentez, menteurs à quarterons,
Certes point ne vous redoubtons,
Ne vous, ne vostre baverye ;
Loyaulté dit, de sens garnie :
Fy de vous et de voz raisons.

On ne vous prise deux boutons,
Et pource, nous vous deboutons,
Esloignant nostre compaignie ;
Mentez, menteurs à quarterons,
Certes point ne vous redoubtons,
Ne vous, ne vostre baverye.
Voz parlez, Pires que poisons,
Boutent par tout feu en maisons ;
Que voulez vous que l'en vous die ?
Dieu tout puissant si vous mauldie,
Vous donnant de maulx jours foisons !
Mentez, menteurs de quarterons !

RONDEAU.

Par Gilles des Ormes.

Pour bien mentir souvent et plaisamment,
Mais qu'il ne tourne à aucun prejudice,
Il m'est advis que ce n'est point de vice,
Mais est vertu et bon entendement.
On en voit maint eslevé haultement,
Bien recueilly et requis en service,
Pour bien mentir souvent et plaisamment,
Mais qu'il ne tourne à aucun prejudice.
Mais controuveurs qui mentent faulcement
Pour diffamer quelcun par leur malice,
Soient pugniz par droit, selon justice ;
Pource, chascun s'avise saigement
Pour bien mentir souvent et plaisamment.

RONDEAU CCCI.

Des soucies de la court
J'ai acheté au jourduy,
De deulx bien garny j'en suy,
Quoy que mon argent soit court.
A les avoir chascun y court,
Mais quant à moy, je m'enfuy.
Des soucies de la court
J'ay acheté au jourduy.
Je deviens vieil, sourt et lourt,
Et quant me treuve en ennuy,
Non Chaloir est mon apuy,
Qui mainteffoiz me secourt
Des soucies de la court.

RONDEAU CCCII.

Tout plain ung sac de Joyeuse Promesse,
Soubz clef fermé, en ung coffin d'Oublie
Qui ne poursuit, certes c'est grant folie,
Tant qu'on en ayt par Raison, à largesse.
Craindre ne fault Fortune la diverse
Qui Passe temps avecques elle alie ;
Tout plain ung sac de Joyeuse Promesse,
Soubz clef fermé, en ung coffin d'Oublie.
Conseil requier à gens plains de sagesse,
Qui mieulx saura, si leur plaist, c'om le die ;
Car Bon Espoir, quoy qu'on le contrarie,
A droit vendra et trouvera richesse
Tout plain ung sac de Joyeuse Promesse.

RONDEAU CCCIII.

Je n'ay deffaulte que de veue,
Et ne congnois riens qu'à demy,
En Non Chaloir j'ay tant dormy
Qu'ay mainte chose descongneue.
Vieillesse tient mon cueur en mue,
Accompaignée de Soucy;
Je n'ay deffaulte que de veue,
Et ne congnois riens qu'à demy.
Plus ne suis de la retenue
De Jeunesse qui m'a banny;
Mais, au fort, puisqu'il est ainsi,
Souffrir fault fortune advenue;
Je n'ay deffaulte que de veue.

RONDEAU CCCIV.

Tais toy, cueur, pourquoy parles tu?
C'est folie de trop parler
De ce que ne puis amender,
Ton jangler ne vault ung festu,
Tu pers temps, d'Espoir devestu;
Pense de toy reconforter.
Tais toy, cueur, pourquoy parles tu?
C'est folie de trop parler.
J'ay desjà plusieurs ans vescu,
Et tant congnois qu'au paraler
Il faut bien ou mal endurer;
Riens ne gaignes d'estre testu,
Tais toy, cueur, pourquoy parles tu?

RONDEAU CCCV.

Qu'a mon cueur, qui s'est esveillé,
A faire chançon, ou balade?
Dieu mercy, il n'est plus malade,
Tant a par eaue travaillé.
D'Orléans s'est appareillé
Aler à Blois mangier salade ;
Qu'a mon cueur, qui s'est esveillé,
A faire chançon, ou balade?
Son harnois fourbira rouillé,
Quelque foiz aussi sa salade.
Mais qu'il ait joyeuse ambaxade,
Tout se trouvera retaillé.
Qu'a mon cueur, qui s'est esveillé?

RONDEAU CCCVI.

Dieu les en puisse guerdonner
Tous ceulx qui ainsi tormenter
Font, de vent, de neige et de pluye,
Et nous et nostre compaignie,
Dont peu nous en devons louer.
Mais il fauldra qu'au par aller,
Comment qu'il en doye tarder,
Que nous, ou eulx, en pleure, ou rie.
Dieu les en puisse guerdonner
Tous ceulx qui ainsi tormenter
Font, de vent, de neige et de pluye.
Or ça, il fault parachever
Et puisqu'il est trait, avaler.

On congnoistra qu'est de clergie
D'Orléans trait de Lombardie.
Tous bien faiz convendra trouver.
Dieu les en puisse guerdonner!

RONDEAU CCCVII.

M'appelez vous cela jeu;
En froit d'aler par pays?
Or pleust à Dieu que à Paris,
Nous feussions emprès le feu!
Nostre prouffit veulent peu,
Qui en ce point nous ont mis!
M'appelez vous cela jeu,
En froit d'aler par pays?
Deslyer nous faut ce neu,
Et desployer faiz et dis,
Tant qu'aviengne mieulx ou pis,
Passer convient par ce treu;
M'appelez vous cela jeu?

RONDEAU CCCVIII.

Prenons congié du plaisir de noz yeulx,
Puisqu'à present ne povons mieulx avoir,
De revenir faisons nostre devoir,
Quant Dieu plaira, et sera pour le mieulx.
Il faut changier aucunefoiz les lieux,
Et essayer, pour plus, ou moins savoir.
Prenons congié du plaisir de nos yeulx,
Puisqu'à present ne povons mieulx avoir.

Ainsi parlent les jeunes et les vieulx;
Pource, chascun en face son povoir,
Nul ne mette sa seurté en Espoir,
Car au jourduy courent les Eurs tieulx queulx.
Prenons congié du plaisir de noz yeulx.

RONDEAU CCCIX.

De Vieillesse porte livrée
Qu'elle m'a, puis ung temps, donnée,
Quoy que soit contre mon desir,
Mais maugré myen le fault souffrir,
Quant par Nature est ordonnée.
Elle est d'Ennuy si fort bordée,
Dieu scet que l'ay chiere achettée,
Sans gueres d'argent et de Plaisir.
De Vieillesse porte livrée
Qu'elle m'a, puis ung temps, donnée,
Quoy que soit contre mon desir.
Par moy puist estre bien usée,
En Eur et Bonne Destinée,
Et à mon souhait parvenir,
Tant que vivre puisse et mourir
Selon l'escript de ma pensée.
De Vieillesse porte livrée.

RONDEAU CCCX.

Saluez moy toute la compaignie
Où à present estes à chiere lie,
Et leur dictes que voulentiers seroye
Avecques eulx, mais estre n'y porroye,
Pour Vieillesse qui m'a en sa baillie.

Au temps passé, Jeunesse si jolie
Me gouvernoit ; las ! or n'y suis je mye,
Et pour cela, pour Dieu, que excusé soye ;
Saluez moy toute la compaignie
Où à present estes à chiere lie,
Et leur dictes que voulentiers seroye.
Amoureux fus, or ne le suis je mye,
Et en Paris menoye bonne vie ;
Adieu Bon Temps, ravoir ne vous saroye,
Bien sanglé fus d'une estroite courroye,
Que, par Aige, convient que la deslie.
Saluez moy toute la compaignie.

PIÈCES ATTRIBUÉES

A

CHARLES D'ORLÉANS.

RONDEAU.

J'ay tant en moy de desplaisir,
Puis qu'il me convient departir,
Elas! de vous, et loing aller,
Et si ne puis à vous parler,
Dont j'auray maint mal à souffrir!
N'est riens qui puist esjoïr,
Si n'est le tresdoulx souvenir
Que j'ay par vous bien fort amer.
J'ay tant en moy de desplaisir,
Puis qu'il me convient departir,
Elas ! de vous, et loing aller !
Adieu ma joye, mon plaisir,
Adieu mon loyal souvenir,
Adieu belle Dame sans per;
Adieu dire m'est coup mortel,
Car je m'en vois sans vous éir;
J'ay tant en moy de desplaisir!

RÉPONSE.

Mon amy, Dieu te convoye,
Et brief te remaint à joye,

A ton honneur et plaisir,
Tout ainsi que je desire
Mieulx que dire ne sauroye.
Si par souhait je povoye,
Plus souvent te reverroye;
Mais, car ne te puis véir,
Mon amy, Dieu te convoye,
Et brief te remaint à joye,
A ton honneur et plaisir.
Ceste chançon je t'envoye
De m'amour par grant montjoye,
Si t'en vueilles esjoïr;
Car te jure, sans mentir,
Que t'ayme, loing que je soye.
Mon amy, Dieu te convoye.

CHANSON.

Faire ne puis joyeulx semblant,
Reconfort n'ay, qui soit plaisant
A moy qui suis sans mon amy;
Il a long temps que ne le vy,
Ne le verray, je ne sçay quant;
Faire ne puis joyeulx semblant.
Guerir ne puis du mal qu'ay tant,
Elas! emy! jusques à tant
Retournera celluy pourquoy
Faire ne puis joyeulx semblant.
Mon cueur si est si desplaisant!
Aussi bien doit estre dolent:
Il m'ayme tant! si foys je lui.
Ne le mettray point en oubli
Et l'ameray; en l'attendant,
Faire ne puis joyeulx semblant.

CHANSON.

Faittes pour moy com j'ay pour vous,
Retenez moy, par dessus tous,
Amy tout seul, tresbelle Dame,
Je vous jure sur Dieu, sur m'ame,
Ne vueil servir autre que vous.
Guerrissez moy du mal d'Amours,
Et me donnez, du bien de vous,
Reconfort tel plus ne m'en chaille,
Mon cueur, m'amour, mon fin cueur doulx,
A vous me rens, à vous suis tous,
Je vous ayme plus que autre femme,
N'autre que vous n'aura la garde
Elas de moy qui suis à vous.

CHANSON.

D'amours meschant par parolle de bouche
Et tresriche de cuer privéement
Est Varamboz, qui fait secretement
Tousjours son fait, sans monstrer qu'il y touche.
Il ne faut jà qu'il face le farouche,
On le congnoist par son contenement :
D'amours meschant par parolle de bouche,
Et tresriche de cuer privéement.
Quant il est temps d'amoureuse escarmouche,
Bien est armé de saïette hardement,
Et scet traire son parler doulcement.
Je n'en dy plus, c'est une forte mouche :
D'amours meschant par parolle de bouche.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

et

OBSERVATIONS SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

La première édition que je connaisse des poésies de notre poëte a été publiée sous le titre de *Choix des poésies de Charles d'Orléans,* extrait du premier volume des *Annales poétiques* ou *Almanach des Muses.* Paris, 1778, in-18.

Je vois ensuite *Poésies de Charles d'Orléans*, père de Louis XII et oncle de François I[er], rois de France. Grenoble, Giraud, 1803, avec une notice historique par Chalvet.

L'édition publiée par Warré, in-12, en 1809, est, sans doute, une réimpression de la précédente. Je ne l'ai pas vue.

J'ignore si entre les *Annales poétiques* et *les Poëtes français*, publié chez Menard, par Champagnac, en 1825, quelque recueil a publié des vers de Charles d'Orléans. Mais dès cette dernière date notre poëte entre en pleine notoriété. Il s'impose désormais à toutes les anthologies. Nous nous contenterons de citer, dans cet ordre de publications, un autre recueil des *Poëtes français* publié sous la direction de M. E. Crépet, en 1861, et où M. A. de Montaiglon a consacré une notice à notre poëte.

En 1827, M. Watson Taylor avait publié pour Roxburgue-Club, à très-petit nombre d'exemplaires, un in-8° de 295 pages sous ce titre: *Poems written in English by Charles duke of Orléans*, during his captivity in England, after the Battle of Azincourt. London, William Nicol, 1827.

L'éditeur est convaincu que Charles d'Orléans a traduit lui-même ses vers en anglais, et il n'est pas bien sûr que le duc d'Orléans ne soit pas un poëte

anglais. Il est fort tenté de supposer que la version anglaise est l'originale, elle a toute la vigueur de l'originalité, dit-il, et il jurerait volontiers que le texte français n'est qu'une mauvaise traduction.

Je suppose — ne connaissant que sommairement les manuscrits anglais — que cette édition a été donnée d'après le manuscrit sur vélin de la bibliothèque Harléienne. Elle contient les poésies de la captivité, avec quelques pièces qui ne se trouvent pas dans les manuscrits français, un début différent et une suite au poëme de la Prison. J'ai remarqué encore que contrairement à tous nos manuscrits qui ne redisent à la fin des rondeaux que le premier vers, la version anglaise en répète deux ou trois, c'est-à-dire autant qu'au milieu de la pièce.

Pour rendre justice à mon prédécesseur britannique, et expliquer ce qu'il y a d'excessif dans son enthousiasme de la version anglaise, je dois dire qu'il connaissait Charles d'Orléans uniquement par ce qu'en avaient publié l'abbé Sallier et Chalvet; il était donc porté à dire que le Prince avait bien plus écrit pour les Anglais que pour les Français, et il félicitait l'Angleterre de la bonne fortune qui lui amenait un poëte, pieds et poings liés, à une époque où elle n'en trouvait guère sur son sol.

En 1842 paraissent, coup sur coup, deux éditions, qui firent grand bruit, ou plutôt dont les auteurs firent grand bruit dans le royaume de l'érudition.

Poësies de Charles d'Orléans, publiées... par J. M. Guichard. Paris, Gosselin, 1842, in-12.

Les Poësies du duc Charles d'Orléans, par Aimé Champollion-Figeac. Paris, Belin-Leprieur, 1842, in-12 et in-8°.

Nous n'avons pas à entrer dans le grand détail de la querelle fort vive qui divisa les deux éditeurs, et où il semble que les questions de situation et d'influence se mêlaient à la discussion scientifique. Diverses brochures aigres et violentes suivirent la publication des poésies. Chacun des deux érudits essayait de prouver

non-seulement que son texte était très-supérieur au texte de l'ennemi, mais qu'il avait été publié le premier. M. Champollion avait commencé son étude bien avant M. Guichard, disait-il. M. Guichard répondait que s'il était parti en retard, il était arrivé le premier. Pas absolument, répliquait-on, puisque vous n'avez publié que le texte indigeste, en remettant à plus tard préface, glossaire et tous les accessoires obligés de votre édition.

A juger la question uniquement sur les renseignements fournis par les brochures, entre deux érudits que je ne connais ni l'un ni l'autre et que je crois, tous deux, fort estimables, M. Champollion crut trop que le long temps consacré par lui à étudier Charles d'Orléans, et le soin amoureux qu'il y mettait lui donnaient une sorte de droit sur le prince-poëte, et méritaient le monopole de tout ce qui concernait cet écrivain si cher. Il le prit de fort haut quand il vit venir un concurrent. Il soutint avec un ton d'autorité magistrale et doctrinale des hypothèses pour le moins douteuses, et la bonne fortune rare — j'en sais quelque chose puisque la demande même du ministre de l'instruction publique ne m'a pas pu l'obtenir — qu'il eut de pouvoir garder par devers soi le manuscrit de Grenoble, lui persuada que ce manuscrit était parfait et que tous les autres ne valaient rien. M. Guichard, de son côté, voyant avancer si lentement les travaux de son concurrent, crut trop aisément que le temps ne fait rien à l'affaire.

La vérité est que chacune de ces éditions a ses qualités et que toutes deux sont recommandables, eu égard surtout au temps où elles parurent; et si je préfère le texte de M. Guichard, j'apprécie extrêmement les travaux dont M. Champollion a accompagné son édition, et j'en ai tiré bon profit.

Je serais peu excusable, après ces trente années où l'érudition a été tellement active et où elle a apporté tant de lumière dans la littérature du Moyen Age, si je n'étais pas renseigné sur bien des points encore

obscurs pour mes prédécesseurs. Pourtant je dois reconnaître que M. Champollion n'a pas laissé grand chose à apprendre sur la vie de Charles d'Orléans, et constater que je n'ai pas évité tous les défauts qu'on a signalés dans leurs éditions.

La plus grave des critiques portait sur le manque d'ordre dans le classement des pièces. M. de Montaiglon, que je nommais plus haut, M. de Beaucourt, dans un article de la *Correspondance littéraire* et, si je ne me trompe, M. Beaufils, dans l'étude plus esthétique que critique qu'il publia en 1861 sur Charles d'Orléans, avaient indiqué, en même temps que le mal, les remèdes qu'ils jugeaient bons pour le guérir. Moi-même, avec cette ignorance du danger qui caractérise le critique, j'avais bien maugréé contre ce fatras, — je dois confesser mon crime.

Ce fut donc le travail de coordination qui me préoccupa quand je commençai à préparer cette édition. Le lecteur n'en verra pourtant pas de traces profondes. J'ai dû m'arrêter, en effet, après m'être mis de grand courage à cette besogne.

Je puis raconter naïvement les raisons qui me firent rebrousser chemin.

Je me suis aperçu que je faisais non une œuvre d'érudit mais une œuvre de romancier. Oui, c'était bien le roman des sentiments de Charles d'Orléans que j'étais amené à construire. Cela tient à ce qu'ici le fil conducteur n'est pas surtout historique mais moral. Il s'agit de décider fréquemment non pas des faits, mais de la série de sentiments par où le poëte avait passé.

Il y a, sans doute, telles pièces qu'on peut attribuer sûrement à la vieillesse ou à la jeunesse, au temps de l'exil, ou aux années qui suivirent; quelques-unes ont une physionomie historique, d'autres enfin sont caractérisées par les personnages qui y sont nommés. Mais un certain nombre de ballades ou complaintes, un très-grand nombre de chansons ou rondeaux restent, où je n'avais plus pour me guider que

l'arbitraire, que mon impression ou mon sentiment. Si j'avais eu à faire un choix, une édition classique, je me fusse cru autorisé à ce travail psychologique. J'eusse pu ranger en bel ordre les morceaux sur lesquels il n'y avait pas de doute. J'ai reculé devant la masse des pièces qu'il m'eût fallu laisser dans un chaos d'autant plus répugnant que j'eusse répandu un peu de lumière dans le voisinage.

Je me garde de blâmer ceux que ce travail philosophique tentera. Je n'y ai pas vu un intérêt scientifique suffisant, une utilité historique et un gain littéraire assez considérables pour m'autoriser, contre les conseils de tous les manuscrits, à faire cette révolution radicale. Je me suis contenté de la classification par genres, classification peu méritoire et qui ne demande pas une grande dépense de génie, mais qui est la plus sûre dans un travail d'exposition non de critique. Cette division est indiquée, du reste, à l'etat rudimentaire dans les premiers manuscrits. Je me suis contenté de débrouiller le chaôs là où j'avais pour me conduire quelque règle précise, comme la conformité du sujet traité. Ce travail a eu lieu surtout à propos des rondeaux où le trouble — pour des causes que révèle la diversité d'écriture du plus important manuscrit — est complet.

Je reviendrai, du reste, sur le plan — mot bien prétentieux peut-être après la confession que je viens de faire — que j'ai suivi pour cette édition.

J'ai dû la préparer sur les manuscrits puisqu'il n'existe aucune édition ancienne de ces poésies.

De tous les manuscrits que nous avons en France, on a regardé jusqu'ici comme le premier en date celui que possède la bibliothèque de Grenoble, manuscrit fort connu, souvent et très-complétement décrit, notamment par MM. Berriat Saint-Prix et Champollion-Figeac. Je ne l'ai pas vu, mais j'ai pu en avoir une copie manuscrite, écrite au XVIIIe siècle, revue et corrigée plus tard. M. Champollion-Figeac, qui a bâti son édition d'après ce manuscrit, a été naturellement porté à en

exagérer la valeur, et il s'est laissé aller fort doucement sur cette pente. Il affirme d'un ton magistral que c'est de beaucoup le plus important, et il traite dédaigneusement et légèrement tous les autres en les appelant des manuscrits de seconde main.

Ce document a évidemment une grande valeur, on peut la constater sans y mettre le ton enthousiaste et impérieux de M. Champollion.

Il contient les poésies latines d'un lettré italien, Antoine Astezan, ou L'Astezan, c'est-à-dire d'Asti en Piémont. Ce personnage et les relations que Charles d'Orléans avait avec Asti nous sont connus par la préface. Nous savons qu'à Villeneuve, dans ce comté d'Ast, pendant le voyage qu'y fit le duc en 1448-1449, Antoine Astezan vint faire sa cour à son prince, de cette façon humble et quémanderesse que Marot et du Bellay n'allaient pas tarder à stigmatiser comme une habitude italienne. A cette date, le savant Italien ignorait complétement le talent poétique de son futur maître, les discours qu'il prononça nous en donnent la preuve. Il obtint de Charles la place de premier secrétaire. Il le vint rejoindre en France en 1450. Il le quitta en 1453, emportant les poésies du prince en Italie pour les traduire en latin. C'est cette traduction avec texte en regard et autres poésies latines d'Aztezan que renferme le manuscrit de Grenoble.

Il ne contient donc que les poésies antérieures à cette date de 1453. Il n'a pas été écrit sous les yeux de Charles, ni classé d'après son inspiration. S'il a été achevé du vivant du prince, — ce qui est possible, — il ne le fut pas avant 1461, et Astezan était depuis 1453 en Italie. Il n'a donc que la valeur qu'a pu lui donner Astezan, un Italien, ce qui enlève quelque autorité à son système orthographique ; un Italien qui resta quelque temps auprès de notre duc et qui espérait sans doute que son travail passerait sous les regards de son maître, mais qui arrange les poésies de l'auteur en vue de la traduction latine, en vue d'une traduction destinée surtout à faire valoir les

dons poétiques de Charles aux yeux des savants de l'Italie et du Milanais. Il y a là de quoi diminuer l'intérêt qui s'attacherait pour nous à un classement moins pédantesque, dirigé par un but moins particulier et moins politique.

Je ne saurais admettre l'argument que donne M. Champollion pour prouver que ce texte a été écrit par un frère d'Antoine, Nicolas Astezan, aussi secrétaire du duc d'Orléans. Il essaye aussi de démontrer que le manuscrit a été achevé du vivant du prince. Ses raisons ne sont pas toutes probantes. Il nous dit que le poëte italien qui a fait tant d'épitaphes eût sans doute fait celle de son maître si ce livre eût été achevé après la mort de Charles. Je veux bien le croire. Malheureusement c'est une présomption détruite par une pièce de la fin du volume, pièce symbolique peut-être, mais dont il serait facile de soutenir la réalité, où l'on discute du tombeau du prince et où on dit : « *Princeps non mediocris eras.* » A cette présomption on contredit par une autre et l'on fait remarquer que Charles mettait sa signature sur beaucoup de ses livres et qu'elle n'est pas sur celui-ci. On en conclut que ce volume n'a pas été dans les mains du prince. Cet argument contre la thèse de M. Champollion ne vaut guère mieux que l'argument qu'il donne pour. Quant à moi, je crois difficile de ne pas voir le manuscrit d'Astezan dans celui pour la reliure duquel on donna 20 sols à la veuve de Jean Fougere, relieur à Blois, pour avoir relié un volume en parchemin renfermant « le livre des Balades de Monseigneur le duc d'Or- « leans, tant en françois comme en latin et autres li- « vres en icelluy. » Je n'ai pas pu retrouver cette note dans les papiers d'Orléans. Mais si la date de 1463 que donne M. Champollion est exacte, on peut considérer ce manuscrit comme ayant été achevé entre 1461 et 1463.

Ainsi le manuscrit d'Astezan a les qualités d'être écrit par un contemporain, avec l'assentiment de l'auteur et sans doute d'avoir appartenu à celui-ci. Il

a les défauts d'être incomplet, d'avoir été écrit par un étranger, en pays éloigné de l'auteur, et d'après un plan tout particulier, soit dans l'intérêt du copiste, soit dans un but politique.

Nous l'avons fréquemment consulté, nous ne l'avons pas suivi.

Nous avons préféré deux des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris, et surtout le manuscrit français 25,428, autrefois La Vallière 193.

C'est un petit in-8° sur parchemin de 269 feuillets. Il porte à la première page, non pas comme le suivant, les armes d'Orléans et de Milan qui indiquaient un livre destiné *à la famille* du duc d'Orléans, mais un seul écusson, aux armes du prince, et qui lui donne un caractère plus personnel. Le format relativement plus leste, l'apparence du manuscrit qui, comparé à ses frères in-folio ou in-quarto, fait songer aux manuscrits des jongleurs, ses conditions intérieures, m'ont donné à penser qu'il avait pu être écrit pour Charles d'Orléans, par un secrétaire attaché à la maison, à la personne de l'auteur, chargé de tenir copie et de mettre au net les poésies dans l'ordre et selon le temps où elles étaient composées. Le copiste, en effet, après nous avoir donné les anciennes poésies, les complaintes, les ballades, toutes les pièces antérieures au retour en France, écrit les chansons, les rondeaux; puis arrivé aux trois quarts du volume, un accident — la mort du prince... ou du secrétaire — l'interrompt. La copie est reprise, mais plus tard et par un écrivain d'une valeur beaucoup moindre, qui profite des blancs laissés en tête des pages par le premier copiste, pour y jeter pêle-mêle les pièces peut-être composées postérieurement, mais, en tout cas, non encore écrites par ce prédécesseur.

Il y a là, je le reconnais, une part d'hypothèse, que l'écriture ne contredit pas toutefois, le manuscrit paraissant avoir été écrit dans sa plus ancienne portion entre 1460 et 1470.

Ce qui est sûr, c'est qu'il nous offre le meilleur

texte, écrit par un homme intelligent, soigneux, ayant un système orthographique très-réfléchi, très-caractéristique et pouvant donner une fort bonne idée de la situation de cette question orthographique au milieu du xv[e] siècle.

L'autre manuscrit de la Bibliothèque nationale, qui nous a été aussi fort utile, provient de l'ancien fonds Colbert (2502) et porte actuellement le n° 1104 fonds français. C'est un magnifique in-quarto sur vélin blanc, de 112 feuillets à deux colonnes, d'une écriture admirable. Il porte en tête le double écusson d'Orléans et de Milan et la devise de Charles : Ma Volonté. Il a été probablement écrit pour la famille, pour le duc, la duchesse, ou le comte d'Angoulême, par un calligraphe extrêmement habile, renommé, un peu vieux, vers 1460 (époque probable de la confection du manuscrit), malheureusement infiniment moins intelligent qu'adroit.

En sa qualité de manuscrit de famille, ce volume renferme le discours prononcé par Charles d'Orléans en faveur du duc d'Alençon, son gendre. Mais le texte des poésies offre de nombreuses erreurs.

Dans la comparaison que j'ai faite de cette copie et de la précédente, j'ai rencontré une difficulté que je n'ai pas pu éclaircir. Ce dernier manuscrit — Colbert — à le juger d'après le texte, est postérieur au manuscrit La Vallière, sur lequel il semble avoir été copié. Il donne, en effet, régulièrement et imperturbablement ce pêle-mêle arrivé dans le La Vallière par accident, et grâce au remplacement du premier escripvain; de plus ce copiste du Colbert ajoute tout à la fin plusieurs rondeaux qui ne sont pas là à leur place, mais qu'il s'aperçoit avoir omis quand, après sa copie achevée, il collationna le manuscrit La Vallière où les pièces sont bien à une place logique. Voilà donc de graves présomptions en faveur de l'antériorité de ce manuscrit La Vallière, et pourtant l'écriture du texte Colbert paraît incontestablement plus ancienne. Faut-il chercher l'explication dans les

conditions particulières de la personne du copiste du Colbert qui, très-vieux, très-habile, a gardé des pratiques et des soins de la période précédente?

Malgré cette apparence matérielle d'ancienneté, malgré l'orthographe parfaitement régulière et soignée — *trop* soignée, et *exceptionnellement* régulière, — j'ai été trop frappé du peu d'intelligence que cet admirable calligraphe avait du texte, et même du rhythme, pour m'en fier à lui. Je ne l'ai suivi que là où mon plus ancien copiste du manuscrit La Vallière cédait la place à son ou à ses successeurs.

Dès lors je ne devais plus hésiter; ces derniers étant beaucoup moins sûrs que leur prédécesseur et cette fois sans conteste, — fort postérieurs à l'illustre et inepte calligraphe du Colbert, — il m'a fallu pour la dernière partie de l'édition tenir grand compte de ce dernier.

Il en est résulté cet inconvénient de mettre en plus grande lumière le manque d'uniformité de l'orthographe contemporaine. Inconvénient peu considérable, d'ailleurs, en un temps où le même écrivain ne suit pas d'un bout à l'autre de son manuscrit les mêmes habitudes orthographiques.

Enfin, malgré la confiance que j'ai accordée à ce premier copiste du manuscrit La Vallière, je ne l'ai pas suivi dans ses singularités. Il écrit toujours *povair* rimant avec la syllabe oir, souvent *serement* et *guerredon* avec la valeur de deux syllabes. J'ai, par faiblesse pour l'œil de mes contemporains, écrit *povoir*, *serment*, j'ai dû aussi me résoudre à changer *moustrer* (qu'il donne constamment au lieu de *monstrer*), mais je l'ai fait à regret, cette syllabe *ou* étant caractéristique d'une tentative d'*euphonisme* qui n'a pas complétement avorté, et à laquelle, par exemple, nous devons *moutier*, *couvent*, au lieu de *montier* et *convent* qui sont la forme ancienne et étymologique.

Les lecteurs qui s'occupent particulièrement d'érudition me pardonneront ces explications minutieuses; les autres les trouveront ennuyeuses, mais ils en

concluront, j'espère, que si cette édition est bien imparfaite, la bonne volonté n'a pas manqué à l'éditeur.

J'ai tiré quelque utilité d'un manuscrit sur papier, du commencement du XVIe siècle (B. N., Fonds français 19,139, autrefois Saint-Germain 1660). C'est lui qui contient le Lay Piteus dont je parlerai plus tard.

J'ai trouvé douze pièces du duc d'Orléans dans un manuscrit curieux de l'extrême fin du XVe siècle ou du commencement du XVIe (B. N., Fonds français 9223). C'est un recueil qui contient les poésies de deux *académies* poétiques du XVe siècle. L'une, la seule qui nous occupe est celle qui gravite autour de Charles d'Orléans, elle est représentée par la plupart des poëtes qui sont nommés dans les manuscrits dont nous avons déjà parlé et par quelques inconnus. Mgr d'Orléans y a 12 pièces; Blosseville, 31; Prévot, 9; Vaillant, 9; Antoine de Guise, 11; Tanneguy du Chastel, 3; Mgr de Clermont, Mgr d'Orvilliers, 1; Mgr de Torcy, 2; Meschinot, 3. Puis nous rencontrons Gilles des Ormes, Mgr Jean de Lorraine, Mgr du Bridore, Mgr de Tais, maistre Martin Le Franc, Robertet, Monbeton, Jammette de Nesson, Régine d'Orange, Jeanne Filleul, Jeucourt, Mlle de Beau-Chastel, etc. Quelques pièces de ce recueil se trouvent dans les manuscrits précédents — et notamment toutes celles du prince, d'autres sont nouvelles.

J'ai pu consulter aussi à l'Arsenal un manuscrit sur parchemin du commencement du XVIe siècle. Il porte la signature de M. de Paulmy, et, d'une écriture contemporaine du manuscrit, celle de Lyonnet Poureille. Il est incomplet, s'arrête au rondeau : Des Arrerages de Plaisance et paraît avoir copié le manuscrit La Vallière.

La même bibliothèque possède un manuscrit sur papier du XVIIIe siècle, avec des notes de Lacurne de Sainte-Palaye. C'est une copie du manuscrit Colbert.

M. Guichard signale dans cette bibliothèque de l'Arsenal un autre manuscrit renfermant quelques poésies de notre duc. On n'a pas pu me le communiquer. Je

m'en suis aisément consolé, la désignation qu'en donne mon prédécesseur montrait suffisamment que son texte ne saurait avoir aucune importance.

C'est donc à l'aide des manuscrits précédents et tout particulièrement du manuscrit La Vallière que j'ai composé le texte de la présente édition.

Il existe encore de notre auteur plusieurs manuscrits que je n'ai pas vus. D'abord un manuscrit de la bibliothèque de Carpentras, dont M. Champollion et M. Lambert, bibliothécaire de cette ville (*Catalogue raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Carpentras*) donnent une ample description. D'après eux, ce serait une copie du manuscrit Colbert. Il n'est pourtant pas complétement d'accord avec celui-ci sur l'attribution de quelques pièces aux poëtes qui entourent Charles d'Orléans. On y trouve aussi une ballade non recueillie par les autres manuscrits. Les quelques vers qu'on en cite suffisent à nous convaincre qu'elle appartient à l'école bourguignonne-flamande, école tout à fait différente de celle où l'on peut ranger notre prince.

Londres possède quatre manuscrits des poésies de Charles d'Orléans. Nous les connaissons par ce qu'en dit M. Fr. Michel, dans son Rapport au ministre de l'instruction publique, 1849 (*Documents inédits de l'Histoire de France*); par une ample description que donne du magnifique manuscrit de la Bibliothèque du roi, *Bristish Museum*, Vallet de Viriville (*Bulletin du Bibliophile*, 1846). Il y prouve assez clairement que cette copie doit être de 1600-1606. On y trouve deux chansons en anglais qui ne se rencontrent pas dans nos manuscrits, plus quelques-unes des pièces rangées à la fin de nos deux volumes parmi celles qu'on attribue à notre poëte.

Un excellent article de la *Retrospective Rewiew*, 1827, m'a fourni aussi des renseignements sur ces copies anglaises, qui sont au nombre de trois, outre le manuscrit du roi: un manuscrit de la bibliothèque Lansdowne et deux de la bibliothèque Harléienne.

M. Champollion a, sur ces textes, reçu de M. Martial Delpit, alors en mission en Angleterre, des communications qui nous enlèvent, en partie, le regret de n'avoir pu les consulter.

Dans les uns et les autres de ces manuscrits on trouve un très-grand nombre de pièces qui ont été composées par les amis, les serviteurs, les parents de Charles d'Orléans, par les gens de cette petite cour lettrée qu'il avait rassemblée à Blois, plus quelques chansons en anglais et une ou deux pièces en latin.

J'ai promis les poésies françaises de Charles d'Orléans, et l'espace qui m'est mesuré dans cette publication ne me permet pas d'être prodigue, j'ai donc retranché tout ce qui n'était pas en langue française.

D'autre part, je n'ai pas voulu publier toutes les poésies de la cour de Charles d'Orléans. J'ai reproduit celles qui servaient de réponse à plusieurs pièces de notre poëte, et quelques-uns de ces jeux de rhétorique où sur un vers, sur une idée, sur un refrain, toute la petite bande se précipitait à la suite du duc et se répandait en rimes fort banales.

Le caractère italique indiquera celles des pièces qui ne sont pas de notre poëte. Je vais indiquer dans les notes plusieurs pièces sur la paternité desquelles j'avais quelque doute. Enfin, j'ai renvoyé à la fin de chaque volume, les ballades, chansons et rondeaux que certains manuscrits attribuaient au prince, sans que l'ensemble des documents confirmât cette attribution.

Les notes qui vont suivre compléteront, en entrant dans quelques détails, ces observations générales. Je n'ai pas rangé parmi les œuvres de Charles d'Orléans une traduction de *la Consolation* de Boèce, traduction qui lui avait été attribuée un peu légèrement ; M. Léopold Delille l'a prouvé surabondamment. (Séance de l'Académie des Inscriptions, 31 janvier 1873).

NOTES, NOTICES

ET

VARIANTES.

Les chiffres placés au commencement des notes renvoient aux pages, ceux qui suivent le trait indiquent les vers ou les lignes; 1-1, 2-20 signifient donc : page 1, ligne 1, page 2, vers 20; et, ainsi de suite.

TOME PREMIER.

1. Nous avons indiqué dans la Préface comment nous avons été amené à mettre en tête de cette partie des œuvres de notre poëte : *Poëme de la Prison*, ce qui traduit, à peu près, en langage moderne, cette phrase que nous trouvons dans plusieurs manuscrits : *Le Livre que Mgr d'Orléans fist, estant prisonnier.*
2-20. De nommer à moi le nom.
3-15. Ce qu'est joie.
3-29. Dans cette voie.
7-8. Comme il est d'usage, je te manquerai au besoin.
7-9 Comme tu fais le dédaigneux à propos d'amour.
8-29. Quand, ainsi légèrement, Beauté triomphe.
8-35. Il vaut mieux que tu choisisses.
11-20. Ainsi qu'ils s'y engagent.
21-18. Ce qui fait cela, c'est.
23-5. On la nomme maîtresse en cela.
23-7. *Trouver amendement*, trouver qu'elle puisse mieux faire.
23-10. Celui qui observe ses actions apprend à se conduire.
23-26. Je ne puis en dire davantage.
25-19. Nul excepté moi.

26-2. Jeunes avec un *s* au singulier. *Jeunes* ou *vieux*, *ainsi m'aist Dieux*, etc. ce sont des formules que l'usage avait conservées de la langue du XIIe et du XIIIe siècle, et introduites dans celle du XVe siècle. Elles peuvent, dans une certaine mesure, servir à distinguer les premières poésies de notre prince.

26-18. *Acoler*, prendre par le col. Les écrivains du Moyen Age distinguaient soigneusement *baiser*, *accoler*, *embrasser*, la caresse des lèvres, des bras autour du col, ou des bras autour de la taille. On voit par ce vers que la confusion entre accoler et embrasser commence à se faire dans le langage de Charles d'Orléans.

26-20. Penser, signifie ici désir. Qu'une fois en ma vie je voie arriver ce que je désire.

42-12. Le feu grégeois brûlait dans l'eau.

43. Ce n'est guère qu'à partir de cette ballade qu'on peut trouver les traits d'une allégorie précise et les marques de pièces écrites dans l'exil. Les précédentes ont bien pu avoir été composées avant la bataille d'Azincourt et encadrées dans les poëmes où Charles raconte allégoriquement ses amours.

46-12. Vous demandera votre foi.

52-3. *Se suis ge*, celui-là je suis.

57-6. De la mettre à une nouvelle épreuve.

59-27. Je remplis mon devoir de vous l'apprendre.

60-8. *Se par vous n'est*, sous-entendu : *conforté*.

63-9. *Gietter chance*, jetter les dés de façon à avoir chance de gain.

79. *Créséide, Yseult, Elaine*. Briséis, Iseult, Hélène. Trois héroïnes des romans de chevalerie, célébrées dans le Roman de Troye et les Romans de la Table Ronde.

82. Le recueil intitulé Le Jardin de Plaisance cite, sans attribution d'auteur, cette ballade, ainsi que la suivante.

86. L'envoi de cette ballade LXVII manque dans les manuscrits.

88-19. L'or est nommé heureux, symbole du bonheur.

90-12. Je le jure sur mon salut.

103. *Alençon*, son gendre; celui dont parle notre préface. Il y a dans ce rondeau et le suivant une série d'allusions difficiles à comprendre sûrement.

114-24. *Asserray* est là, je crois, pour assoierai. Je ne pense pas qu'il vienne ici d'*asserrer*, tranquilliser.

115. *Tays*. Ste Thaïs, célèbre pénitente. Voyez *Legenda aurea*. Lipsiæ, 1850, p. 677.

115. La réduction de la Guyenne ne fut complète qu'en 1453. C'est donc après cette date qu'il faut placer la composition de cette ballade.

116, bal. IV. On appelait Frères de l'Observance ou Observantins, des moines réformés de l'ordre des Franciscains. C'est par allusion à la sévérité de leur règle que notre poëte parle des amoureux maltraités par leurs dames et réduits aux angoisses de l'amour.

120 Les poëtes de la cour de Charles exercèrent leur verve sur le thème de cette ballade, fort digne, par son style, d'appartenir à notre poëte, bien que sa place dans les manuscrits puisse porter à supposer qu'elle n'est pas de lui.

121-21. Il faut comprendre comme s'il y avait : d'Espoir.

122. Il est possible que la ballade VI et les suivantes jusqu'à la page 135 inclusivement ne soient pas de Charles d'Orléans. Elles se trouvent dans les manuscrits, mêlées à des pièces portant les unes le nom de notre prince, les autres le nom de divers auteurs. Celles que nous signalons ici n'ont aucune attribution. Nous en dirons autant de la ballade XXIII.

125-4. Estimée d'après le cours établi par Loyauté.

126-2. Exposée aux coups de.

131-6. Pour qui, aux yeux de qui regarde.

131-26. Et quand je les donnerai.

132-15. Les rois de France ont cette formule : Car tel est notre plaisir.

133-13. Je dis, pour conclure.

136-20. Jeu de mots sur le sens de *faille* qui désigne un jeu et aussi veut dire manquement.

140. Cette ballade — nous lui conservons cette désignation donnée par les manuscrits, bien qu'elle n'ait pas les caractères propres au genre – laisse comprendre, dans son obscurité, qu'il s'agit de Marie de Bourgogne, fille de Charles, duc de Charolais. La ballade suivante est liée à la précédente, dans ces manuscrits, sans en être séparée par le titre constamment mis en tête des autres pièces. Toutes deux sont suivies par un morceau signé Vostre povre escolier françois, et qui est peut-être de Villon.

142-32. Le manuscrit que je suis généralement donne bien *soine* J'ai cru voir là une mauvaise copie. *Some* serait ici la traduction grossière de *summa*, très-grande. Je répète d'ailleurs que cette pièce, lourde, obscure, à physionomie antique ne saurait être de Charles d'Orléans.

143-8. *Dovre*, Dover, Douvres, ville anglaise sur les bords du détroit du Pas de Calais.

152, ballade VII. Une de celles que le Jardin de Plaisance a empruntées à Charles d'Orléans.

153. Ballade VIII. Ce duc de Bourbon est vraisemblablement

Jean Ier, prisonnier d'Azincourt, qui vint momentanément en France en 1417 et mourut en Angleterre, en 1433.

154-9 Ce que c'est qu'une telle vie.

157. Ballade XII. Philippe le Bon, duc de Bourgogne.

161-2. Isabelle de Portugal, troisième femme de Philippe le Bon.

162-13. *Ne fera*, n'en trouvera pas plus à l'avenir.

164-5. *Fiers à l'avantage* je frappe heureusement.

164-21. Mes prédécesseurs donnent au mot *baffe* le sens de coup. Je crois qu'ils ont cédé inconsciemment à la ressemblance de ce mot avec *buffe*. L'ensemble de la ballade et les vers suivants me portent à le faire venir de *Baffa* qui signifiait à Rome pâtisserie grossière et grasse. Ce serait donc : visage venu de bafrerie, formé de graisse grossière et confit en une conserve de vin. — Au Moyen Age, on remplaçait parfois le sucre par le vin doux pour faire certaines compotes.

164-25. *Mal Saint Martin*, l'ivresse. Autrefois, on se réunissait à la Saint-Martin pour goûter le vin nouveau et pour le vendre :

A la Saint-Martin fault gouster le vin.

165-2. La poudre de raisin, c'est le vin et l'ivresse.

165-10. Saint-Poursain, nom d'un vin d'Auvergne dont la célébrité dura jusqu'au XVIIIe siècle, et dont Fléchier parle en ses Mémoires. Nous avons peine aujourd'hui à comprendre cette renommée.

172-9. *Gettoit*, signifie ici : comptait. Mais est-ce par allusion aux jetons qui servaient à calculer ou aux papiers qu'on triait en les jetant sur divers tas?

173-10. J'agirai volontiers ainsi.

174. Cette ballade XXVII est attribuée à Blosseville par le manuscrit de Carpentras.

177. Saint Valentin, dont nous rencontrons le nom dans plusieurs endroits de ces poésies, joue un grand rôle dans la poésie amoureuse de la fin du Moyen-Age. Il était considéré comme le patron des amants ; le jour de sa fête correspondait, dit-on, à cette date du printemps où les oiseaux s'accouplent. Les jeunes gens choisissaient ce jour-là une compagne envers laquelle ils étaient tenus à certains devoirs gracieux. Notons toutefois que la Saint-Valentin était plus célébrée en Angleterre qu'en France, et qu'elle n'y est pas encore complétement oubliée.

188. Les premiers vers de cette page ne sont pas absolument clairs. *Les autres bonnes!* Faut-il donc sous-entendre choses, places, vies ?

Tout fait a. On peut encore comprendre en mettant un accent sur l'*a*.

199-22. La danse à courts sauts, autrement la basse danse, danse grave, solennelle, était, comme la pavane, en opposition avec les danses moresques, par exemple, qui demandaient des mouvements plus violents et plus adroits.

200-1 et suivants. Celui qui se met à servir, s'il voulait avoir immédiatement sa récompense, sinon se démettre du service, celui-là serait blâmé par Loyauté.

200-26. J'ai assez abandonné avec générosité, de mes biens.

201-24. Celui qui n'a pas un traité doit se rendre à merci.

201 *in fine.* Il faut tout mettre en partage quand vient le moment de distribuer le butin.

203-3. *Et vous*, de même que vous, en votre compagnie.

203. J'ai trouvé la pièce suivante dans un seul des manuscrits originaux de Charles d'Orléans. Il est facile de voir combien la langue diffère du style des autres morceaux. Je ne l'ai pas rejetée pourtant. On peut supposer que notre poëte l'a composée, en son extrême jeunesse, à titre de pastiche des poésies du siècle précédent.

On peut imaginer encore que Charles, touché par le sentiment naïf, très-pénétrant, très-doux et très-sincère qui a inspiré ce Lay, l'avait gardé parmi ses papiers. Aussi je n'ai garde de blâmer ceux de mes prédécesseurs qui ont vu dans l'attribution de cette antique complainte à notre poëte une pure fantaisie d'un copiste ignorant. En tout cas, ce petit poëme m'a paru, comme je le disais, inspiré par un sentiment délicat et vraiment attendri; et je l'ai conservé pour les *cueurs de noble amour espris.*

204-34. Il m'était imposé de porter ce deuil.

205-25. Changer de couleur (en parlant du visage).

206-5. Et il me semblait qu'elle m'avait délaissé.

207-18. Car la mort, — c'est à peine si j'ose le dire, — c'est ma consolation, mon plaisir et mon soulagement.

209-17. Que j'ai, en ma vie, finissant (je, moi, qui termine) en priant — ou bien en ma vie qui décline.

213-18. Les sept arts constituaient et comprenaient la science classique du Moyen-Age. Ils se divisaient en deux séries : le *Trivium*, qui comprenait grammaire, logique, rhétorique, et le *Quadrivium*, qui représentait ce que l'on nommerait aujourd'hui les sciences et renfermait arithmétique, astronomie, musique et géométrie.

214-7. En guise de louange et d'estime, je suis titré, décoré de déshonneur.

215-9. La Quintaine, jeu qui se faisait à la lance ou au bâton, à cheval ou à pied et où il s'agissait de frapper très-exactement, à un point indiqué, un mannequin qui, mal atteint, donnait un coup violent au maladroit.

217-23. Ogier l'Ardennois, héros bien connu des romans de chevalerie.

219-7. *Après*, *s'après* elle, si d'après elle.

220 *in fine*. Je ferai sur cette ballade les mêmes observations que sur le *Lay Piteux*.

221-4. Donnez-moi, de la tendresse qui est en vous, une telle consolation, que j'oublie cette souffrance d'amour.

TOME SECOND.

9-6. Il est juste que je tienne votre conseil secret.

13-7. Je jure de faire les premiers pas.

13-24. Qu'on fasse une enquête pour savoir qui a tort.

14-1. Que Droit assemble conseil pour juger si, etc.

20 in fine. C'est ce qui reste à dire, c'est à savoir.

22.-5. Sous mon pied cela.

22-14. Et que vous êtes passée maîtresse en cette affaire.

23-13. Je mettrais parmi mes biens.

25-15. Qu'il n'y manque rien.

29-4. Dont je vous suis peu reconnaissant.

31-5. Je persiste en cette opinion qu'ils viendront, etc.

53. Voir la note ci-dessous sur les Bourbons contemporains de Charles d'Orléans.

60. Pour ces trêves, voyez la préface.

61-2. C'est un des deux derniers comtes de Clermont dont nous parlons ci-dessous, et probablement le troisième.

Le Villequier dont il est ici question paraît être André, qui épousa Antoinette de Maignelais, assez effrontément. Nous voyons trois La Fayette sous Charles VII, Charles, Gilbert, Pierre. Quant à Gouffier, le plus connu est Guillaume, qui fut accusé de vouloir attenter à la vie de Charles VII.

65. Le Sicile dont il est ici question est le très-connu René d'Anjou.

71-6. On peut lire *n'à tirer*. Quelques manuscrits donnent *atirée* qui rend le vers faux. Je suppose que *atirer*, *atiré atirée* est un appât pour le faucon.

71-9. Comme les jeunes faucons qui vont muer.

73. On appelait Carole un air de danse que l'on dansa aux fêtes et surtout à Noël.

79-8. A l'aide de liesse.

11-80. Ce Nevers est, je crois, le plus célèbre des deux qui jouèrent quelque rôle au xv[e] siècle, Jean de Bourgogne, comte de Nevers.

88-2. Que nous mettions au jour les derniers arguments.

88-20. L'œil qui était en embuscade saute sur la route.

89-14. Faites annoncer ces trèves.

96-4. Je suppose que ce sont là des termes de fauconnerie, je comprends : développait le plaisir de la chasse, et savait quêter, — revenu sur ses passées.

101. Rond. XLII. Blaise d'Auriol, dans sa *Despartie d'Amour*, s'est approprié ce rondeau en changeant *Le Gout* en Le Grant.

102-1. Avez-vous fini ? Laissez-moi parler à mon tour.

102-18. *Près là,* ici.

102-18. Le briquet n'était pas de race pure, le limier chassait la grosse bête.

113-18. Volte route, tournez, changez de chemin, revenez. On peut aussi lire *Volte*, *route*, tourne, compagnie.

113-25. Ce vers m'a un peu embarrassé, et je crois, d'après la façon dont il est reproduit dans les manuscrits que les copistes ne le comprenaient pas. Je suppose qu'il faut écrire d'aly et non da ly, comme je le vois dans plusieurs textes. Je prends aly pour mot technique, pour un mot de guerre ou de chasse, pour une sorte de contraction d'un mot comme halali, par exemple. J'explique ainsi la phrase : Crie gaillardement, d'un brusque halali. après le bataillon rompu.

120. Melusine, la fée, qui se cachait sous la forme d'un serpent. Il y a le roman de Melusine, par Jean d'Arras, auquel évidemment fait allusion notre vers.

122-9. Que les jeunes partagent leur butin.

129-3. *Cabuseurs.* J'ignore quelle espèce particulière de farceurs, de joueurs, d'hommes politiques ou de truands, indique ce mot d'argot. On peut y chercher diverses étymologies, et j'avoue que j'ai été tenté d'y voir le mot Gabuseur, mal écrit ou mal prononcé. Le sens général du vers et du suivant est, du reste, clair : La malice ne finira pas tant qu'il y aura un *Cabuseur*.

Je ne puis pas non plus préciser le sens du mot *entrejetteur* qui vient plus loin.

130-13. Que je m'y mette pour recevoir quelques coups, vous moquez-vous !

135-13. On se brûle quand on est près du feu, et pour cela,

je suis l'homme qui le fuis de mon mieux, quand je n'y trouve pas mon avantage.

138-2. On se rappelle que Charles d'Orléans revendiquait le duché de Milan, etc. du chef de sa mère.

138-14. Troilus joue un grand rôle dans le poëme de Benoît de Sainte-More et dans bien d'autres poëmes au Moyen-Age. Mais nous pensons que Charles fait allusion à ce livre de Troilus que Pierre Ier de Beauveau avait, à la fin du XIVe siècle, tiré du Filostrato de Boccace. Nous avons publié ce roman qui fut célèbre au XVe siècle et dont nous avons trouvé un manuscrit provenant de la bibliothèque de Valentine de Milan.

140-14 Distribuons non avec avarice nos sourires, nos bonnes grâces.

141. Clermontois, c'est-à-dire du comte de Clermont.

Notre prince a connu trois comtes de Clermont : Jean Ier, qui devint duc de Bourbon en 1410, et qui fut son compagnon de captivité; le fils de celui-ci, Charles, né en 1401, comte de Clermont jusqu'à la mort de son père (1434), époque où il prit le titre de duc de Bourbon ; enfin le fils de celui-ci, Jean II le Bon, né en 1426, comte de Clermont, puis duc de Bourbon en 1456, date de la mort du précédent.

Je ne trouve rien dans ces rondeaux qui me porte à choisir l'un des trois Clermont plutôt que l'autre.

141-8. Ce n'est pas par la faute de ma volonté.

142-4. Les textes donnent Desconforté, qui ne m'offre guère de sens. Je pense qu'il faut lire Desconfort, l'ennemi de Confort, qui joue dans les poésies allégoriques le rôle de consolateur, et ne pas élider l'*e* de lerme, licence que notre poëte se permet à l'occasion.

142-8. D'après ce que j'entends dire.

143. Ce rondeau redoublé n'est pas absolument conforme aux règles qui veulent que ce genre de rondeau ait six couplets.

145-15. *Amors.* Amordre avait deux sens au Moyen-Age, atteindre ou gratter en grinçant, et un troisième sens dérivé de ce dernier — et qui est resté dans le patois picard — repasser une lame.

Ici je ne vois aucun de ces sens bien applicables, je suppose que notre poëte aura entrevu le sens de amorcé, habitué.

148-11. Jusqu'à ce qu'il ait sa joye accordée, décrétée.

152-10. Où il n'entre pas un, quoique ce soit peu.

153. Comte d'Étampes. Charles eut un beau-frère et un neveu de ce nom. Le premier, Richard, fils de Jean le Vaillant, duc de Bretagne. Richard avait épousé Marguerite, sœur de Charles. De ce mariage était né en 1435 François, également

comte d'Étampes, et qui devint duc de Bretagne. Le rondeau paraît s'adresser à ce dernier.

156-17. Il y aura le lévrier Beau Crier.

157-6. Je ne sais s'il ne faut pas prendre ici poisson dans le sens de mesure, verre de vin. Quant au vin des Grois dont il est question, c'est la première fois que je le vois cité.

157-10. Faut-il chercher là une allusion de ses projets de conquêtes du *Milanais,* ou voir simplement dans generaux et *millenois* les hauts agents de finances royales?

161-6. Croyez-vous que ce soit le contraire?

162-23. *Baille lui bois*. Expression tirée du jeu de la quintaine, et qui s'explique aisément. Quand on touchait maladroitement de la lance l'un des bras de la quintaine et qu'on en était trop près, l'on recevait sur la tête l'un des autres bras de la machine.

162-24. *Du mois.* Faut-il comprendre : s'éloigner pendant quelque partie, quelques jours du mois? Faut-il prendre *mois* pour le mai, l'arbre du mai, et par extension, poteau de la quintaine qui est aussi une sorte d'arbre de fête?

163-21. Le comte de Nevers, qui n'est pas expert, manque la plus grande qualité — qui est aussi la plus grande difficulté — du rondeau, je veux dire l'application exacte, la complète appropriation des premiers vers comme refrain. On doit sans doute sous-entendre ici *pour, pour mainte personne*.

165. Pièce citée dans le Jardin de Plaisance ainsi qu'une autre qui commence ainsi :

En la forest de longue attente
Demeure sans maison ni tente.

167-8. *De rente*, en guise de rente.

172-3. Bien que je lui dise... je languis, etc.

174-24. Dans la maladie... il y a fort à guérir.

177-24. Dans l'un de nos manuscrits, *Guerdon* est constamment écrit gueredon, et l'*e* entre l'*r* et le *d* constamment élidé pour l'oreille, et pour la mesure des vers.

178-18. Laisse seuls les nécessiteux.

187-13. Il faut prendre, je crois, ce rondeau dans le sens ironique, et regarder le mot *Chapperon,* coiffure plus grave, comme une allusion à la Sagesse.

188-8. Je ne connais plus rien que mon Dieu.

188-19. Mon service est d'être père mendiant et je cherche mon pain quotidien.

189-16. Par une élévation forcée, fatale, providentielle.

189-26. Je ne comprends pas bien le mot *savance* inventé

pour la rime et lourdement, selon la formule de l'école bourguignonne. Ni *saveur* ni *savoir* ne donnent un sens bien concordant avec l'ensemble de l'idée.

190-12. Je laisserai peu de bien acquis parmi les amoureux.

190. Rond. CLXXXIV. C'est une des pièces qu'a empruntées le Jardin de Plaisance.

191-16. Car, en parler si lestement, si crûment, en vérité c'est montrer qu'on n'en souffre guère.

192-3. Que l'homme peu courroucé s'apaise vite.

193-15. Le sens indique dans *Sourges* un nom de lieu vers lequel va notre poëte, ou un homme à propos duquel il est obligé de voyager. Je connais *Sorges* et *Fourges*; j'ignore où pourrait être situé Sourges. Je n'ai pas trouvé ce nom dans les papiers d'Orléans.

194-11. Ce rondeau, on le voit facilement, est bâti sur une série de jeux de mots, où les noms des fleurs rappellent le nom des sentiments. Le rondeau CXC formé d'après le même système, est moins précis et plus vague en son allégorie; il est plus d'un poëte et moins d'un médecin.

198. Rondeaux CXCIII et suiv. Ces deux rondeaux sont attribués à Jean de Lorraine par le manuscrit de Carpentras, évidemment par erreur.

198-5. De crainte qu'il ne vous donne.

199-3. Sous-entendu : s'ils faisaient autrement.

199-14. Montre son engagement (qui le retient à la solde d'un capitaine.)

202. Rondeau CXCVII. Attribué par le manuscrit de Carpentras à Mme d'Orléans.

205-21. Cette phrase obscure peut s'interpréter de plusieurs sortes; j'incline pour ce sens : C'est faute de valeur de la part de ces amoureux ardents en apparence, et qui, en fait, sont si prudents que, par une juste punition, etc.

206. Rondeau CC. Il faut le comprendre dans le sens ironique.

206-11. Et alors ce sera à Danger, leur ennemi mortel, que les femmes seront obligées de se soumettre.

212. Rondeau CCX. Voici le sens général de cette pièce mipartie :

Contre ces gueux rusés d'Italie, il est bon d'employer le mot français : à plus tard. Donnez-leur de l'eau bénite de cour. Tout au plus bernez-les du mot *savoir?*

Oui, sans doute, c'est déjà trop; car il faut grande prudence avec ces astucieux menteurs.

Tiens bon est peu politique, mais *voyons un peu* est une phrase habile. C'est la diplomatie qui indique le remède qu'on doit employer contre les hypocrites coquins.

213-3. Peut-être peut-on lire *s'avance*. Mais alors je ne sais que faire de *par*, soit en français, soit en italien, à moins de forger le verbe *par s'avancer*, qui alors est contradiction avec *poco*.

213-15. J'imagine que ce vers — dans un patois plus follement macaronique encore que celui du rondeau précédent — peut signifier : autant le prince que les ducs.

217-1. Rien qu'en vous regardant.

221-7 J'ai été tenté de lire *borne;* on peut voir une mauvaise prononciation de bonde; ou dans *mettre la bonne* une locution adverbiale dans le sens de mettre le holà !

228-19. *Déduit de la pie*. *Pie* signifie souvent boisson. *Croquer la pie, humer le piot.*

232-11. Peut-être faut-il lire *ne trouveroit,* il n'en trouverait pas d'aise.

232-21. Faire vœu sur le paon, usage chevaleresque, qui a donné naissance à plusieurs romans d'aventures.

237-15. Baude et Briquet, deux noms de chiens de chasse. Il est probable que notre prince fait ici allusion aux débuts de *Baude*, poëte de la fin du xve siècle, dont il reste quelques pièces d'une forme élégante.

247-27. Je me mettrai en otage.

248-1. Sous-entendu, des biens.

255-20. Trou Sebille, probablement l'antre de la sybille.

261-13. *J'oy compter rage.* Expression proverbiale : J'entends dire merveilles.

263. Le rondeau CCLXXXVIII, qui commence par *Prophetizant*, ainsi que ceux qui portent dans notre édition les numéros CCXCI, CCXCII, CCXCIII et CCXCIV, me paraissent avoir été attribués à tort à Charles d'Orléans. Leur forme, et surtout leur position dans les manuscrits, me portent à croire qu'ils sont de quelque poëte de la cour dont le nom a échappé au premier copiste.

274. Rondeau CCCV. Ce rondeau et les deux suivants paraissent faire allusion à son voyage en Italie. Les deux premiers vers de la page suivante peuvent se comprendre : On reconnaîtra qu'il est sage le duc d'Orléans né d'une Lombarde, ou bien : Que c'est chose sage de tirer d'Orléans en Lombardie.

276-13. Il paraît qu'il faut élider l'*e* de *gueres*.

Les pièces attribuées ici à notre poëte, et particulièrement la première chanson de la page 280, portent le même caractère d'ancienneté que celles qui sont à la fin du volume précédent.

Angoulême (Mme d'). Marie de Rohan, épouse de Jean d'Orléans,

comte d'Angoulême, frère puîné de Charles d'Orléans et grand-père de François Ier. Elle avait épousé Jean, le 31 août 1449 : la pièce qui lui est adressée est, je crois, du 17 février 1450.

Albret (le cadet d'). Parmi les six seigneurs d'Albret qui jouent un rôle sous Charles VII. C'est Arnaud-Amanieu, sire d'Orval, qu'on nommoit le Cadet d'Albret, d'après la chronique de J. Chartier. Charles d'Albret, sire de Ste-Bazeilles, portait aussi ce sobriquet.

Beaujeu (monseigneur de). Pierre II de Bourbon, qui épousa la fille de Louis XI.

Benoist d'Amiens. Est-ce le même Benoist que nous voyons en 1454 parmi les affidés du Dauphin Louis?

Boucicaut. Le petit-fils du premier maréchal de ce nom. Nous le voyons mêlé en compagnie du duc d'Orléans au mouvement féodal de 1440-1442.

J'ai trouvé dans un seul de mes manuscrits l'attribution à Monseigneur du Bridore du rondeau généralement placé sous le nom de Boucicaut. Faut-il voir le même personnage sous ces deux noms ?

P. de Boulainvilliers. Ce domestique de la cour d'Orléans est-il le parent de ce Perceval de Boulainvilliers dont nous avons une si curieuse lettre sur Jeanne d'Arc ? Est-il l'un des ancêtres de l'historien politique du xviiie siècle ? Je ne sais rien sur lui et je ne le vois pas apparaître dans les chroniques et les comptes du xve siècle.

Jehan Caillau, médecin de Charles et celui qui le soigna dans sa dernière maladie.

Daniel. Je ne connais pas d'autres Daniel au xve siècle qu'un chambellan de Louis XI en 1478.

Fredet Guillaume, licentié ès loix. Garde des sceaux de la prévôté de Bourges. Je trouve son nom dans un acte de 1422.

Garancières. Ce nom revient souvent dans les comptes de la maison d'Orléans et dans l'histoire du xve siècle. Celui-ci était, je crois, fils d'Yon de Garancières, maître d'hôtel d'Ysabeau de Bavière, et ce Jehannet de Garanciéres qui tient la plume pour les seigneurs Orléanais lors de la déclaration de St-Ouen, 1411.

Georges. Les précédents historiens de Charles d'Orléans ont cru voir en ce Georges, Georges Chastellain, notable historien bourguignon du xve siècle.

Ce rondeau, en effet, rappelle plus que les autres pièces du recueil la pesante gravité de l'école bourguignonne-flamande de cette époque.

Jean de Lorraine. Le fils de René d'Anjou.

Olivier de La Marche. Historien fort connu du xve siècle.

Hugues Le Voys, un des partners habituels du duc aux échecs, et de la Duchesse aux *tables*, aux dames, au trictrac.

Le comte de Nevers. Jean Ier duc de Clèves.

Lussay (Antoine de). Etait-il de cette famille de Lucé ou de Lussé, dont je vois plusieurs membres cités dans les chroniques du xve siècle ?

Madame d'Orléans. La princesse de Clèves, femme de notre duc, (voir la préface).

Gilles des Ormes est un de ceux qui sont nommés parmi les joueurs qui font le plus fréquemment la partie d'échecs avec le duc.

Pot (Guyot), chancelier du Prince.

Est-ce le fils de ce Regnier Pot, si enragé Bourguignon au commencement du siècle ; et le père de Jehan Pot, « page de monseigneur » ? En tous cas, c'est le partner habituel de la Duchesse au jeu de tables, au jeu de gluc.

Pot, Philippe. Nous le voyons en grand état à la cour de Bourgogne en 1458.

Senechal (le grand). Pierre de Brezé.

Torcy (le seigneur de) Jehan d'Estouteville, seigneur de Torsy, conseiller du roi Charles VII.

La Trémoille (Jacq. batard de). Chef de bandes sous Charles VII et « vaillant chevalier aux armes » comme l'appelle Jean Chartier.

Villebresme (Guill. de) Poëte souvent cité au xve siècle, « secrétaire du roy et de Monseigneur ».

Blosseville,
Caillau (Simonet),
Fraigne,
Tignonville,
Vaillant,

Domestiques de Charles d'Orléans, sur lesquels nous n avons trouvé aucun renseignement.

GLOSSAIRE

A

A, avec; *atout*, *atoute,* avec tout, avec toute.

A parfois le sens de est; *il a*, il y *a*, il est.

A, *à* sa vie, pendant toute sa vie.

ABANDONNÉEMENT, avec abandon, sans compter.

ABRIÉ, abrité.

ABUTINER, s'associer pour un profit.

ACCOINTE, *accointé*, accompagné.

ACCORT, accorde.

ACHOISON, occasion, cause opportune.

ACOLLER, prendre au cou.

ACORDER à, concorder avec.

ACOURSE, raccoursit.

ACQUITTER. *s'acquitter*, remplir son devoir, *s'acquitter de*, tenir promesse envers.

ACTAINÉ, *attainé*, vexé, taquiné.

ADONC, *adoncques*, alors.

ADOULÉ, attristé, douloureux.

ADRESSE, chemin, voie, direction, moyen, habitude.

ADVIS, sagesse, bon sens, raisonnement, d'où *avisé*.

AFFAICTÉ, grave, sérieux, *demande affaictée*, une demande qui exige une réponse spéciale et précise.

AFFIER, se fier.

AIGRET, l'épine vinette.

AINS, *ainçois*, mais.

AIST, aide, *se m'aist Dieux*, si Dieu m'aide.

ALMANDÉ (?) On trouve parfois almande pour amande ou amende, almandé veut-il dire comme un homme mandé, ou commandé, ou condamné?

ANCOLIE, fleur connue, d'où mer-ancolie, melencolie.

AMENDRIR, amoindrir.

AMENDER, (l') donner une satisfaction, se corriger et offrir une compensation.

AMER, aimer.

ANUYT, aujourd'hui.

AOURNÉ, *aorné*, orn

APPELER DE, appeler au combat pour cause de.

APRISON, plus correctement, *asprison,* aigreur, hostilité.

AQUILOTE, petit oiseau de proie.

ARAISONNER, parler gravement.

ARDRE, bruler, *ardy*, brula· *ars,* brulé.

ARGUER, poursuivre d'arguments taquins et pointilleux.

ARME, ame.

ARRAY, *arroy*, suite, cour, cortége, ordre, conduite.

ART, science, habileté, malice.

ASPRESSE, synonyme d'âpreté.

ASSERRAY (j'), j'assoierai, je jetterai.

ASSOMMER, faire une somme, additionner.

ASSOTEMENT, acoquinement.
ASSOUAGEMENT, soulagement.
ASSOUBTIVER, devenir plus subtil plus fin, plus malicieux.
ATRAIRE. attirer.
ATREMPÉ, modéré.
ATTARGIER, tarder.
ATTEINTES, terme de tournoi; *en venir aux atteintes*, être blessé.
AUCUN, quelque.
AUCUNEMENT, parfois; avec la négative *non aucunement*, signifie non parfois, c'est-à-dire jamais.
AUFFIN, terme de jeu d'échec, le cavalier.
AU FORT, enfin, en résumé, après tout.
AUMAIRES, armoires.
AVANCER, avantager, honorer, pousser en estime et gloire; mettre en péril.

B

BAILLER, garder.
BAS, *charger le bas*, surcharger le bat, ou frapper aux jambes.
BASME, baume.
BASTER, regarder avec nonchalance.
BAUBANS, *bobans*, fêtes, bombances.
BAUDEMENT, joyeusement.
BAVERIE, bavardage médisant ou calomnieux.
BECS-JAUNES, niaiserie, sotte prétention.
BIEN, *un bien matin*, de bon matin.
BLANC, monnaie d'une valeur variable, mais qui le plus généralement valait la moitié d'un sol.
BONDE, obstacle.
BONT (*donner le*), terme de lutteur, renverser.
BOUTER, mettre.
BRAHAING, *brehaing*, stérile.
BRAIS, gémissement.
BRIEF, adverbe, brièvement.
BROCHE, *sans couleur*, c'est, je crois, le bâton blanc qu'on donnait aux soldats renvoyés.
BROUÉE, brouillard, nuage, quelquefois tapage, ou fantaisie.

C

C'OM, qu'on.
CABUZER, tromper.
CAMELINE, espèce de sauce où dominait la moutarde. Elle venait d'Italie, et paraît fort appréciée au XVe siècle.
CAR, que.
CARREAULX, pavés.
CASSEZ, detruits, enlevés.
CATOILLER, chatouiller.
CAYMENT, mendiant.
CHAILLE, importe.
CHALANGER, réclamer.
CHARGE, reproche.
CHARNAIGE, personnification des Jours-Gras. Le combat de Caresme et de Charnaige a servi de texte à plusieurs poésies du moyen âge.
CHASTIER, instruire, corriger, reprendre.
CHASTOY, conseil, leçon, reprimande.
CHAULT, de chaloir, inquiéter, *il ne m'en chault*, je ne m'en soucie.
CHEVANCE, gain, profit, bien acquis.
CHEVIR, achever, venir à bout, maîtriser, aboutir.
CHIER, cher, *si chier qu'ils ont*, si desireux qu'ils soient; *chiere lie*, bonne chère, bon accueil, bon visage; *chierté*, tendresse.
CLAMER, proclamer.
COESSIN, coussin, oreiller.
COEUVERCHIEF, *cueuvrechief*, chapeau. Le couvrechef de Plaisance était employé dans les tournois pour arrêter le combat.
COFFIN, petit coffret.
COMMAND, je recommande.

Comment, commentaire, cause, origine.
Compasser, murement arrêter, décider fermement.
Compter, parfois, conter.
Congié, *prendre congé*, demander permission.
Connins, lapins.
Conseulx, conseillers, compagnons.
Comtens, comptant; contention, dispute; je tends.
Contre, chanteur en haute-contre.
Cop, *tout à un cop*, tout d'un coup.
Coquart, fanfaron, nigaud prétentieux.
Coquelourdes, espèce de fleur, notre poëte prend ce mot dans le sens de nigaud.
Corner, proclamer à son de trompette.
Cornu, grossier, maladroit, ridicule.
Costé, *de costé*, à côté.
Coulomb, pigeon, colombe.
Courage, cœur, pensée, volonté, désir.
Courcer, courroucer.
Courtois, homme de cour, bien élevé, poli, gracieux, spirituel.
Couverte, hypocrite.
Crémir, trembler.
Cresse, croisse.
Creu, crû.
Crier, annoncer, proclamer, appeler à cor et à cri, plaindre, vanter.
Crocq, de croq ou de hanche, de toute façon, soit par la hache, soit par la lance.
Crueux, cruel.
Cuider, penser.
Cy, *de cy en avant*, désormais *d'ores en avant*.
Cyens, *céans*, ici dedans.

D

Danger, la personnification de tous les obstacles qui éloignent de l'amie. C'est le surveillant, c'est le jaloux, etc.
Dangereuses, amies, clientes de Danger, l'ennemi d'Amour, Prudes.
Dangereux, dédaigneux, difficile.
Darde, dard.
Dea, da!
Décepte, tromperie.
Decoppé, fendu, ouvert, taillade.
Decours, décours de la lune, descente, infortune.
Deffassent, effaçant.
Defferres, choses hors d'usage, on dirait aujourd'hui vulgairement les vieilles démises.
Deffy, je défie.
Delairay, delaisserai.
Delayer, retarder.
Deliter, fig. pousser au péché.
Demaine, propriété, esclavage.
Dementer, desoler, lamenter.
Departir, partager, donner, distribuer. *despars*, je partage.
Departement, départ, absence, éloignement.
Deport, conduite, consolation, satisfaction, récréation.
Deporter, agir, se conduire, vivre, éloigner.
Derrain, dernier, *au derrain*, en dernier lieu, *derrainement*, dernièrement.
Desaise, malaise.
Desavancier, retarder, cesser de faire des progrès.
Desconfort, désolation, désespoir.
Descongneu, non reconnu, méconnu. oublié.
Desert, (*en*), abandonné.
Desservir, mériter, d'où *desserte*, mérite.
Desoresenavant, des maintenant jusqu'en l'avenir, d'où nous avons fait doresenavant, dorénavant.

Despiter, mépriser, injurier; *despiteurs*, plein de colère; *despit*, vexant, taquin, contrariant.

Destourber, détourner, éloigner, empêcher. *Destourbier* l'accident qui éloigne, qui trouble.

Devis, signifie parfois pouvoir.

Deulx, de *douloir, dont je me deulx*, de quoi je me plains, ou dont je souffre.

Dieux, forme archaïque pour Dieu. N'est plus employé par Charles d'Orléans que dans une formule proverbiale qui avait persisté malgré les changements de syntaxe.

Doint, donne (subjonctif).

Dont, de quoi, sur quoi, à propos de quoi.

Doubter, craindre, redouter se défier; d'où *doubtance*.

Doulçour, douceur,

Doye, *doyez*, doive, deviez.

Dya, Da, *nennil dya*, non vraiment.

E

Elles, ailes.

Effray, effroi, mouvement.

Embler, enlever, dérober, *par embler*, de vive force.

Empiece, pendant quelque temps.

Emprês, au près.

Emprandre, entreprendre.

Emprise, entreprise. Dans les habitudes chevaleresques c'était tout ce qu'un chevalier avait juré de faire ou de porter.

Emy, interjection qui paraît venir d'une abréviation de deux mots latins, qu'on rencontre fréquemment dans les offices de l'Eglise et qui avaient pu passer de là dans l'usage des écoles, *Hei mihi*.

En, on.

Encheu, tombé.

Encombrier, péril, perte.

Endormye, pavot.

Endurer, il est parfois neutre au Moyen-Age.

Enforcer, devenir plus fort.

Engigner, tromper, induire.

Engin, entendement.

Ennuier, pour s'ennuyer.

Enroillé, enrouillé.

Ens, dedans.

Enseigne, (*oultre l'*) plus encore que l'apparence.

Ensuir, ensuivre, suivre.

Envis malgré moi, de mauvaise grâce.

Erre, *grant erre*, promptement.

Es, dans les.

Escadre, escadron, corps organisé, discipliné.

Escande, bruit, scandale.

Eschaffault, estrade.

Escharsement, avaricieusement.

Eschever, éviter.

Esclarsir, éclairer.

Escondire, éconduire, repousser, refuser.

Escremir, escrimer.

Esgrun, plus correctement *aigrun* l'aigreur, l'ennui, le chagrin; et aussi toute espèce d'herbe amère.

Esliesser, réjouir.

Eslonger, éloigner, s'éloigner.

Espargnier, conserver soigneusement.

Esmayer, réjouir.

Essorer, prendre son essor, se sauver.

Esteuf, balle employée au jeu de paume.

Estoffer, munir, meubler, fortifier.

Estouper, fermer, au figuré, mettre obstacle.

Estraine, cadeau.

Estranger, éloigner.

Estrif, debat, discussion.

Estrilles (*tour d'*), tour de main, habileté.

ESTRIVER, inquiéter, lutiner, tourmenter.
ESTRIVANCE, lutte pénible, dur labeur.
ESTUDIE, étude ou cabinet d'étude.
EXPLOITTER, agir, se demener par les chemins.

F

FADE, pàle.
FAIÉE, mystérieuse, extraordinaire, fatale.
FAILLE, signifie en même temps, voile de veuve ou de religieuse, et faute ; je ne sais auquel de ces deux sens fait allusion le *jeu de la faille*.
FAINDRE, tarder, tergiverser, trahir.
FAINT, paresseux, traître.
FAINTISE, mensonge, trahison, hypocrisie.
FAITIS, bien fait, propre, joli.
FENOCHES, *fenouches*, porteur de foin, coquin, lâche, menteur. Y a-t-il dans ce mot tiré de l'Italien une allusion à finaud ?
FIERS, frappes.
FIÈVRES blanches, généralement la maladie qui accompagne les pâles couleurs.
FINER, finir.
FEL, *fellement*, faux, traître, trompeur.
FEREZ, de férir, frapper.
FERMER, fortifier, assurer, confirmer, décider fermement.
FESTIER, festoyer.
FERRA, de férir, frappera.
FESTU, *tirer à festu*, à la courte paille.
FEURRE, paille.
FOIZ, *une foiz*, un jour.
FOLLOYER, faire le fol.
FORS, hors ; *ce n'est fors*, ce n'est rien.
FORT, *au fort*, par-dessus tout, à la fin, au fond, après tout.
FOUL, fol ; *fouloyer*, *foloyer*, faire le fou, faire des folies
FOURCELLE, *forcelle*, fourchette, fourche, os de l'estomac, la poitrine.
FOURRÉ, qui porte fourrure et robes à la vieille mode.
FOY *de mon corps*, c'est-à-dire en offrant mon corps en témoignage de ma véracité.
FRANCHISE, liberté, libération, ou charte d'affranchissement, de dégrévement de droit, etc.
FROINGNE. Nous avons encore ren-frongné.
FRONTIÈRE (tenir), assaillir un pays.

G

GAGE, *appeler de gage*, appeler en combat singulier après avoir jeté son gage.
GALÉE, galère.
GALER, se régaler.
GAST, dégât.
GARMENTER (se), *guermenter*, se lamenter, se désesperer, se desoler.
GE, je.
GELINE, poule.
GENS, gracieux, polis.
GLAY, bruit.
GORGIAS, élégants, qui s'habillent à la mode nouvelle.
GREIGNEUR, plus grand.
GREVANCE, de grever, frapper, alourdir, blesser.
GROINGS (*faire les*), faire la moue.
GUEINES, gaines.
GUERDON, *guerredon*, récompense, d'où *guerdonner*.
GUERRIR, guerroyer.

H

HARDEMENT, hardiesse.
HASTIS, pluriel de hastif; *treshastis*, vifs, inquiets, subtils.

Hau, Interjection.
Haultain, pris dans un bon sens, grand, noble, souverain, mais sans orgueil ou insolence.
Hé, je le hais.
Hoir, héritier, possesseur.
Hourder, embarrasser, empêtrer.
Hucher, appeler.
Hucque, *huque*, manteau, à l'usage des femmes, d'origine allemande ou flamande. Il est plus souvent employé pour signifier une courte tunique ressemblant un peu à la veste du XVIIIe siècle et serrée sur la poitrine au-dessus des chausses.
Humblesse, humilité, mais avec une nuance que donnent à ce mot les habitudes chrétiennes du Moyen-Age, c'est l'abaissement volontaire, gracieux et courtois du supérieur qui, par charité et gentilesse, rend à l'inférieur des devoirs qu'il ne doit pas.
Hurt, choc.
Hutin, bruit, lutte, débat.

I

I, y.
Intendit, pièce de procédure contenant l'exposition des faits.
Ire, colère, *irer*, mettre en colère.
Issir, *yssir*, sortir.

J

Ja, bientôt; *jà soit ce que*, bien que.
Jame, pierre précieuse.
Jonglerie, plaisanterie, astuce, tromperie.
Joli, élégant.
Jouxter, jouter.
Jus, *ruer jus*, jeter en bas.
Just, jus.

K

Karesme *prenant*, les jours de fête précédant le temps où *prend* ou commence le carême; le carnaval, le mardi gras.

L

Lame, la pierre de la tombe.
Langagier, parler avec éloquence.
Latins, langage, manière particulière, habile, détournée et fine de parler; la science, l'expérience.
Léans, là dedans.
Legier (de), pour peu de chose, avec peu d'efforts.
Lermes, larmes.
Levée, *levée d'escremie*, assaut à main armée.
Lettre *de retenue*, contrat de service, engagement d'un serviteur.
Liesse, joie, gaîté, les sentiments les plus légers, les nuances les moins énergiques du bonheur. *Lie, lie, lyé, liement*, joyeux, joyeusement.
Ligement, fidèlement, fermement.
Lignage, famille.
Livrée, solde, bien, fortune, don.
Livrées, délivrance, prise en possession.
Los, louange.
Losengière, flatteuse, menteuse, trompeuse.
Lyme, *lyme sourde*, expression employée pour désigner un malicieux et sournois personnage.

M

M'ame, mon âme.
Main, matin.
Mainssée, coupée, émincée.
Maintendray, je soutiendrai.
Mais que, puisque, pourvu que, aussitôt que.
Maistrie, maitrise, domination, puissance.

MALASSÉNÉE, mal partagée.
MALE PART, mauvais partage, mauvaise aventure, mauvaise chance.
MALLEMENT, malencontreusement, méchamment.
MAL TALENT, mauvaise volonté, colère, etc.
MANOIR, *remanoir*, rester.
MARTIRER, martyriser.
MAUGRÉ, mauvais gré, *maugré myen*, sous entendu *cueur, couraige, esperit, engin*, malgré moi.
MEFFACE (*qu'on*), qu'on fasse mal.
MERCHERA, marquera.
MERCY, miséricorde. *la sienne mercy*, par sa grace.
MERRONT, mèneront.
MESCHANCE, malechance.
MESCHIEF, mésaventure, malheur.
MESGNIE, famille.
MIEN, *maugré mien, mal gré mien*, voyez : Maugré.
MIRE, médecin.
MIRLIFIQUES, babioles, jouets d'enfants.
MOILLIER. *mouiller*, femme.
MOMMERIE, réunion, fête, danses de gens déguisés et masqués, au figuré, grimace, gestes bizarres.
MON, locution destinée à renforcer une affirmation : *Ce faiz mon!* Eh! oui je le fais.
MONT, *à mont*, en haut.
MONTJOYE, masse.
MONTRES, revues.
MORISQUE, haute danse, très-vive. *Entrée de morisque*. Nous dirions aujourd'hui entrée de ballets.
MOYE, mienne.
MUE, muette.
MUER, changer.
MURDRIR meurtrir.
MUSART, fainéant, niais.
MYSSER, cacher.
MUPARTIE, partagé en deux.

N

N'IL, ne il.
NEIZ, pas plus.
NEF, navire.
NESUN, pas un.
NETTIÉ, nettoyé.
NICE, *nysse*, innocent, naïf. sot, niais, *nicement*.
NOMPAREILLE, sans pareille
NON POURTANT, non pour cela.
NON CHALOIR, ou nonchaloir, insouciance, résignation.
NOUER, nager.
NOURRIS, serviteurs, ceux qui ont la *nourriture* en la maison.
NOX *buze*, paraît venir de *nozze* noce et de *buzzo* ventre. Ce serait donc quelque chose comme parasite, lâche et plat courtisan.
NULLY, *Nulluy*, nulle personne.
NYCROMANCIE, nécromancie

O

OBERLIQUES, breloques, menus bijoux.
OBSERVANCE, réforme austère de l'ordre des franciscains. On comprend comment *amoureux de l'observance* devint l'occasion d'un jeu d'esprit, et signifie des amoureux plus fidèles, plus dévoués, plus sévèrement soumis aux règles et aux devoirs de l'amour.
OISEUSE, la paresse.
ON, on.
ONCQUE, *oncques*, quelque fois, avec la négation *n'oncques, n'oncques mais*, jamais.
ONT, où.
ORDONNANCE, gouvernement, direction, *par ordonnance*, avec discipline.
ORE, maintenant, même. *Prenez ore*, supposez même.
ORINE, origine, urine.

Orrons, de *ouïr*. nous entendrons.
Ort, *ord*, sale.
Ot, eut,
Ou. au, *ouquel*. auquel.
Oubliere, jeu de mot : *oubliette*, pâtisserie, herbe, ou fleur; oubliette, prison ; oubliette l'action d'oublier.
Ouil, oui.
Ouir, *oïr*, entendre, avec ses différents temps *j'oy*, *j'ouy*, *il oit*, etc., etc.
Ouvrer, travailler, *ouvrer par compas*, travailler méthodiquement.

P

Paintes, *paroles*, langage coloré, phrases poétiques.
Pesson, plus correctement *paisson*, droit de pâture dans les forêts.
Papelart, hypocrite.
Par aller, ou *paraller ; par* joue le rôle d'augmentatif : par aller, aller jusqu'au bout. Il a à peu près le même sens que *au fort*, *a chief de piece ;* nous dirions aujourd'hui : tantôt, *après tout ;* tantôt : en *mettant le tout au pis.*
Parçonnier, copartageant.
Pardon, fête religieuse.
Partie, endroit, *en ma partie*, chez moi ; *de vostre partie*, de votre côté.
Partir, partager, mettre en commun.
Partuer, tuer sans rémission, achever de tuer.
Passées, faire ses *passées*, revenir sur ses traces, méditer.
Pastis, pâturage de qualité inférieure, presque stérile.
Pausmé ; frappé.
Pavaiz (le dialecte orléanais dit pavas), boucliers faits de douves recouvertes de cuir et qui servaient à monter à l'assaut.
Pener (se), prendre peine ; *penance*, pénitence, *la sepmaine peneuse*, la semaine sainte.
Penser, panser.
Per, pareil. *nomper, nompareil*, sans pareil ; *per* signifie parfois compagne ou compagnon.
Peresse, paresse.
Pert, *il y pert*, il y paraît, *perra* paraîtra.
Pertuis, trou.
Peu, repus.
Phisique, médecine.
Pièça, *grant pièça*, s. ent. de temps, quelque temps, longtemps.
Pigner, peigner.
Piteux, qui a pitié.
Plaid, *plaids, plais*, parlement, cour, assises, discussion.
Plain, *parler plain*, parler franchement et hautement.
Plains, plaintes.
Plaisant, uniquement le sens de agréable.
Ploy, pli.
Point, pique.
Poix *au veau*, espèce de gros pois vert.
Pourchas, poursuite, recherche, quête.
Pourchasser, verbe neutre au Moyen-Age.
Pourpris, enclos, domaine.
Pourtraire, peindre, dessiner ressemblant.
Pousse, pouls.
Poy, peu.
Preu, profit, avantage.
Pris, estime.
Puet, peut ; *puist*, puisse,

Q

Quanque, autant que, tout ce que.
Quant, *quant est à moy*, pour ce qui est de moi.
Que, car, qui, comme, ainsi que, de peur que,
Querelle, toute situation difficile.

Quier, *querra*, de *quérir*, chercher. désirer, ambitionner.
Queu, cuisinier.
Queue, ruban pendant au bas d'un parchemin, et sur lequel on appliquait le sceau.
Quieulx, quels.
Quitter, tenir quitte.
Quoye, coye, tranquille.

R

Rabat, terme du jeu de paume quand l'adversaire vous renvoie la *balle*.
Ramentevoir, rappeler.
Rassotir, devenir lourd, grossier, hébété.
Rebailler, restituer.
Rebouter, replacer.
Reclusaige, prison.
Recommandé, *avoir recommandé*, avoir en recommandation.
Recous, *rescous*, secouru.
Recreu, fatigué, deshonoré.
Reffraindre, priver, maitriser.
Refuy, refuge.
Relièvement (avoir), terme du droit féodal, être relevé de son serment, de son hommage.
Remaindre, rester, être perdu, gaspillé, non avenu.
Remaint, de *remanoir*, rester.
Remis, fatigué.
Renter, enrichir.
Repreuve, le blâme, ou je blâme.
Requoy, repos.
Rescouer, secourir.
Resiner, résigner; *résignation*, cession, abandon.
Resseingner, redouter.
Ressort, appui, aide, défense.
Ressours, plus régulièrement, *resours*, relevé, secouru, protégé.
Retailler, remettre en vigueur.
Retenue, troupe soudoyée; *de sa retenue*, retenu par lui, de son cortége, de sa suite, à son service.
Retraire, revenir
Riens, *rien*, chose; c'est avec la négation qu'il signifie nulle chose.
Robeur, voleur.
Rocq, terme du jeu d'échec, la Tour.
Roe, roue.
Roncin, *roussin*, courtaud, fort cheval.
Route, rompue; bande.
Roux, rompus, *coups roux*, coups inutiles, par allusion aux jeux de la lance, à la quintaine et dans les tournois.

S

S' pour *se* ou *si*, ainsi, si, cela.
Sacquement, saccage.
Saichans, savants.
Saillez, de *saillir*, sortir, bondir.
Sainte, ceinte.
Salade, espèce de casque, sans visière.
Sault, saute; *sauldray*, sortirai, sauterai.
Saussoye, lieu planté de saules.
Savance, sagesse.
Se, si, ou cela.
S'acquitter, remplir son office.
S'effrayer, s'emporter, devenir extravagant.
S'entalenter, se préoccuper.
Sebelin, vêtu de poils semblables à la martre zibeline. Peut-être faut-il penser à Sybille; au fig. il a le sens de trompeur.
Sejour (*estre à*), avoir de l'expérience.
Semblance, apparence.
Sentir, parfois avec le sens de comprendre, connaître.
Sequeure, secourre.
Sermenté, attaché par serment.
Seuil (je), *j'ai l'habitude.*

SEVIR, être tourmenté, en colère.

SI, il a deux sens, celui qu'il a gardé, si; et le sens de ainsi, il est donc au Moyen-Age tantôt conditionnel, tantôt affirmatif. Il signifie encore : pourtant, certes, etc.

SICHE, chiche.

SORTE, propre apparence.

SOUFISANCE, de quoi suffire à ses besoins.

SOUHAIDIER, souhaiter.

SOULACER, *solacier*, récréer, réjouir.

SOULOYE, *souloit*, j'avais, il avait l'habitude.

SOURT, jaillit, *sourdit*, s'éleva.

SOUTIVETÉ, subtilité, habileté, *soutivement*, subtilement.

SUIENT, *suy*, suivent, suivi.

SUS, et *jus*, haut et bas.

SY, excuse, réserve, condition, *sans nul sy*, sans nulle restriction; *sy* tellement.

T. U. V. Y

TABLES (jeu de), les échecs, les dames, le trictrac. Le *court jeu de tables* est, je crois, tantôt le jacquet, tantôt le trictrac.

TALENT, *talent*, esprit, caractère, volonté, désir, manière d'être.

TANNÉ, couleur d'un brun jaunatre, fauve.

TANT, *ne tant ne quant*, au grand jamais, *atant*, à cela seulement.

TATIN, coup, ennui.

TENDROIT, tiendroit, retiendrait.

TENEUR, ténor, la partie du ténor.

TENSER, *tancer*.

TIEULX, tels.

TINTIN, son d'une cloche qui tinte; parfois fredon ou gazouillage.

TIRE, allure, *de tire*, *d'une tire*, sans s'arrêter, à la file, en masse.

TIRER, tendre, travailler.

TOUCHES *de bois*, touffe de bois, ilot de grands arbres.

TRAIT, tiré, lancé.

TRAITTER, agir.

TRAVEIL, travail.

TRESPASSER, outrepasser, mal agir, commettre une faute.

TRESQUE, dès que.

TRIACLE, thériaque.

TOLLIR, enlever, *tolt*, *toult*, enlève, empêche, *tollu*, volé.

TOUPIN, bouchon.

TOUR, *de mon tour*. à mon tour

TOUT, *du tout*, entièrement.

TOUTE, toux.

TRAIRE, tirer.

TROP, très, beaucoup; *trop mieulx*, entièrement mieux, *trop plus*, beaucoup plus.

TRUFFES, railleries.

UIS, porte.

UN, le même, unique.

USANCE, usage.

VAILLANT, *mon vaillant*, tout mon bien.

VOL, *à vol*, en bas, *à vol le vent*, le long de la terre, en suivant le vent.

VAULSIST, vaudrait.

VERT *gay*, c'est proprement la couleur verte de l'aile du perroquet *vert perdu*, vert sombre.

VIAIRE, visage.

VIDIMUS, visa, certificat qui donne l'authenticité à un acte.

VIVANT, vie.

VO, votre.

VOIR, vrai.

VOISE, aille, *vois*, je vais.

VOLÉE, *à la volée*, légèrement.

VOULSIST, voulut; *voulz*, voulus.

VUEIL, vouloir.

VUIT, *vuys*, vide.

YER, *devant yer*, avant hier.

TABLE DES MATIÈRE

DU TOME SECOND.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME SECOND.

ERRATA.

Tome I, page 50, vers 6, mettez ; après *bonté.*
— 52, 1, mettez , après *Dieu.*
— 57, 8, enlevez , après *querelle.*
— 64, 12, mettez , après *celle.*
— 69, 22, mettez , après *croy je.*
— 97, 3, lisez *excusacion.*
— 105, 21, lisez *assis,*
— 128, 3, lisez *ne enchanteurs.*
— 131, 5, lisez *chascun mort,*
— 21, 11, lisez *N'il.*
— 34, 8, lisez : *que me faittes sentir.*
— 157, 21, lisez : *foul s'i fie.*
— 181, 22, mettez , après *jamais.*
— 190, 9, lisez , *d'ont.*

Tome II, page 22, 5, lisez , *pié ce.*
— 30, 21, mettez ? après *chiers.*
— 81, 3, mettez , après *maniere.*
— 87, 13, mettez ; après *secours.*
— 93, 25, lisez *l'oye.*
— 82, 6, lisez, *fol, l'a.*
— 51, 9, lisez , *que il.*
— 60, 11, mettez , après *secours.*

Imprimerie Vve Albouy, 75, avenue d'Italie. — Paris.

POÉSIES COMPLÈTES

DE

CHARLES D'ORLÉANS

REVUES SUR LES MANUSCRITS

AVEC

PRÉFACE, NOTES ET GLOSSAIRE

PAR

CHARLES D'HÉRICAULT

TOME II





PARIS

LIBRAIRIE ERNEST FLAMMARION

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

PARIS. — IMP. E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26


305043056Q

